25e Année — N° 18 — 15 Septembre 1918

GENERAL LIBRARY
NOV 7 1918
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Louis Barthou	*Les Amours d'un Poète.* — V	225
Jules Isaac	*La deuxième Bataille de la Marne*	262
Guy de Pourtalès	*Marins d'Eau douce* (1re partie)	277
René Maublanc	*Épernay* (16 avril 1917)	307
Mrs Alfred Sidgwick	*Le Sel de la Terre* (fin)	328
C. Bouglé	*Le Féminisme saint-simonien*	371
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	400
Franck-L. Schoell	*Les Paysans polonais*	415

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

L'HORREUR ALLEMANDE,
par **Pierre Loti.**

Ce sont des notes de guerre que publie aujourd'hui M. Pierre Loti. Les impressions de France y alternent avec celles d'Italie, car l'écrivain-soldat a promené de Reims en flammes aux rampes du Carso, selon les hasards de la campagne, son puissant regard sur les champs de bataille et sur ses ruines. Il a pu voir ainsi, sous tous ses aspects, « l'horreur allemande ». Il la retrace dans des pages vengeresses et magnifiques, où celui qui fut tant de fois un évocateur de rêves délicieux s'est fait le peintre des cauchemars.

MADO OU LES JOIES DU MÉNAGE,
par **Maurice Level.**

C'est une série d'esquisses brèves, où Mado représente de la plus amusante façon l'illogisme et la fantaisie parfois déconcertante que certains moralistes reprochent à la femme, et qui, pour d'autres sont en elle un charme essentiel. Mado est peut-être un peu « avant-guerre ». Cette unique réserve formulée, tout le monde reconnaîtra que le livre de M. Maurice Level est aussi aimable que malicieux.

HISTOIRE D'UNE COMPAGNIE,
par le **Capitaine Delvert.**

Ce livre reproduit exactement le journal du capitaine Delvert en Champagne et à Verdun, en 1916. On en a lu ici quelques pages des plus pathétiques : à travers la vigoureuse concision des notes jetées sur le papier dans un moment d'accalmie, surgit la vision infernale du tunnel de Tavannes et des sanglants combats à la grenade, au milieu des cadavres, entre les barrages écrasants d'artillerie. Dans la vie de la 8e compagnie du 101e d'infanterie, petit groupe d'hommes dont son ancien chef trace au jour le jour une saisissante image, les heures d'indicibles souffrances sont nombreuses, mais chacun fait son devoir sans grands mots, avec une dignité simple, qui est la vraie grandeur. Le carnet du capitaine Delvert offre une puissante évocation des champs de bataille et de ceux qui y versent leur sang ; l'art du narrateur y est fait d'observation juste, de notation directe. La sincérité et le naturel du récit lui confèrent une valeur exceptionnelle parmi les souvenirs de guerre.

LES UNIVERSITÉS ET LA VIE SCIENTIFIQUE AUX ÉTATS-UNIS,
par **Maurice Caullery.**

Les ouvrages consacrés à la vie présente de notre grande alliée d'outre-Atlantique avaient surtout étudié son développement économique, ses entreprises géantes, sa prodigieuse puissance de réalisation matérielle. M. Caullery, à la suite d'un séjour aux États-Unis comme *exchange-professor*, nous apporte de la vie scientifique et intellectuelle américaine un tableau d'ensemble singulièrement précis et pénétrant, où se retrouvent l'esprit d'observation du biologiste et l'expérience professionnelle de l'universitaire. Ce livre aidera de façon durable au rapprochement intellectuel entre les deux nations ; en connaissant mieux les conditions de leur formation intellectuelle, nous saurons attirer vers nous les jeunes Américains, qui, avant la guerre, étudiaient en Allemagne. Et surtout, nous mettrons à profit, lors de la réorganisation nécessaire de notre enseignement encore accablé du lourd héritage d'un passé de bureaucratie centralisatrice, ces beaux exemples de libertés fécondes et d'initiatives régionales si originalement créatrices.

PÉCHÉ DE JEUNESSE,
par **Gabriel Espallac.**

Ces poèmes ont été écrits avant la guerre ; ils retracent les variations sentimentales de l'auteur. Après des esquisses d'une fantaisie légère, on trouvera sous ce titre, *Pour elle seule*, des vers qui ne manquent point d'éloquence passionnée.

L'ANNEXION DE L'ALSACE-LORRAINE ET LA DÉSANNEXION,
Avec une allocution du Maréchal Joffre.

Le droit au nom duquel la France n'a cessé de réclamer la restitution de l'Alsace-Lorraine est clair, malgré les sophismes allemands à prétentions historiques, mais il est bon de mettre en lumière l'attachement profond de ces provinces à leur vraie patrie, dans le passé et le présent, et de rappeler les mauvais traitements que l'Allemagne leur a infligés depuis le traité de Francfort. L'auteur de cette brochure l'a fait avec une précision supérieure ; souhaitons que son exposé, traduit dans toutes les langues européennes, soit répandu à de nombreux exemplaires : cette propagande par la vérité est la plus conforme à la cause juste qu'elle soutient.

LES AMOURS D'UN POÈTE[1]

(*Documents inédits sur Victor Hugo*)

Ainsi, d'une année à l'autre, les jours s'écoulaient pour Juliette dans une existence dont les œuvres de Victor Hugo, ses pièces violemment disputées et ses luttes académiques suffisaient à rompre la monotonie. D'ailleurs sa correspondance l'absorbait, elle lui écrivait tous les jours, souvent plusieurs fois par jour, et moins pour lui parler d'elle que pour l'adorer, lui, et l'exalter à l'égal d'un Dieu, dont son cœur renfermait le sanctuaire. Tous les incidents de la vie du poète avaient leur écho dans les lettres de sa maîtresse, qui les jugeait avec tact, indépendance et esprit. Écrivassière et abondante, elle avait le don de se varier, de changer de ton, de passer avec aisance de l'indignation à l'enjouement, de la colère à la câlinerie, des larmes au sourire, des menaces aux caresses, de la méfiance irritée à la confiance mutine. Elle n'était pas pédante, mais comment son amant n'aurait-il pas été satisfait de son goût puisqu'elle admirait tout en lui, son génie, dont elle était fière, et sa beauté, dont elle était jalouse? Avait-elle des raisons pour être jalouse? Elle se plaignait parfois d'être traitée comme une sœur, mais n'était-ce

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet, du 1er août, du 15 août et du 1er septembre 1918.

pas qu'elle était exigeante? Elle continuait à redouter les actrices. Elle parlait avec ironie de « mademoiselle Atala Beauchêne, dite Baudoin, etc... » qui avait joué à sa place dans *Ruy Blas* le rôle de Marie de Neubourg sur lequel elle avait mis tant d'espérances. Obligée de renoncer à la scène, elle n'était pas épargnée par les coulisses. Le 1er janvier 1839 Victor Hugo lui envoyait des vers : *Il fait froid* [1], où il lui parlait de la « haine qui soufflait sur sa joie » et des « démons d'inimitié » auxquels il lui conseillait d'opposer la sérénité de sa douceur et le sourire de son amour. Il lui disait :

Tu venais de me raconter toutes ces paroles de haine échappées de ces fangeuses coulisses : c'était cette dernière nuit. Je marchais sur le pavé couvert de givre avec une brume glacée qui me piquait le visage. J'ai fait ces vers. Ils sont un peu tristes, mon pauvre ange, mais je crois qu'ils contiennent cependant un bon conseil et une vraie consolation. On nous hait, il faut nous aimer. Voici notre viatique pour l'année qui va s'ouvrir. Et je la commence par le mot qui la finira, n'est-ce pas ? Je t'aime [2].

Que se passait-il entre eux à trois heures de l'après-midi le 13 janvier de cette même année? Tout ce qu'on en peut dire, d'après elle, c'est qu'elle n'avait jamais si bien senti la fierté d'aimer et d'être aimée et qu'elle remerciait son « cher adoré » d'avoir mis « encore un bonheur dans sa vie, encore une nouvelle étoile dans son ciel, encore une joie dans son âme ». Cette joie et ce bonheur alternaient avec les tristesses que la vie implacable ne lui ménageait pas et dont il la consolait, à la fin de mars, par ces vers :

Relève ton beau front, assombri par instants ;
Il faut se réjouir, car voici le printemps :
Avril, saison dorée où parmi les zéphyres,
Les parfums, les chansons, les baisers, les sourires,
Et tous les doux propos qu'on tient à demi voix,
L'amour revient au cœur comme l'ombrage au bois [3].

1. *Les Contemplations*, Livre II, XX.
2. Inédit.
3. Inédit.

Les arrangements intervenus avec ses créanciers avaient assuré à Juliette une certaine tranquillité, mais ses dettes, qui n'étaient pas intégralement payées, n'en continuaient pas moins à peser sur les conditions matérielles de son existence. Elle prenait assez bien son parti de cette situation gênée, mais l'argent fondait dans sa main. Si la richesse de ses lectures ne compensait pas la pénurie de sa bourse, elle savait du moins en mettre à profit les citations ingénieusement appropriées. Un jour les lettres de mademoiselle de Lespinasse lui donnaient l'occasion de constater que ni les écrivains ni les bourgeois n'avaient changé et que les Casimir Delavigne et les Scribe de ces temps-là obtenaient des succès « avec les mêmes inepties et les mêmes platitudes ». Un autre jour, une lecture amenait sous sa plume une comparaison assez imprévue : « Je lisais hier un portrait de M. de Sévigné, le fils, qui me ressemblait parfaitement : « Il n'avait aucune fantaisie, ne donnait aucun régal, ne faisait pas de cadeaux, portait des habits modestes, ne jouait pas, n'avait qu'un seul domestique et pas un seul cheval pour suivre le roi ou monseigneur le dauphin à la chasse, mais sa main ressemblait à un creuset où l'or se fond. » — Je suis un peu dans ce genre-là : je ne fais aucune libéralité, j'ai un an de suite la même robe sur le dos, je ne fais de cuisine que lorsque tu dois dîner à la maison, je n'ai qu'une servante, et pourtant l'argent disparaît chez moi comme la neige sous un rayon de soleil. » (16 janvier 1840.)

Ce n'est pas que Victor Hugo négligeât son entretien matériel. Quand elle lui reprochait son égoïsme, elle parlait des soins, des soucis et des occupations qui le retenaient trop souvent et trop longtemps hors de chez elle, mais, bien loin de se plaindre de sa parcimonie, elle le suppliait de ne pas sacrifier sa santé et son repos à des scrupules excessifs de délicatesse. Il travaillait en effet beaucoup et en 1839 il dut, vaincu par la fatigue, interrompre son drame des *Jumeaux* pour chercher dans un voyage un délassement nécessaire. Il visita une partie du Rhin, avec le retour par la Suisse et par la Bourgogne. Juliette, à son ordinaire, l'accompagnait. A Strasbourg, pendant que sa maîtresse priait pour lui dans une église, il rencontra une jeune fille qui fit sur lui une impression saisissante. Il en emporta un souvenir si profond qu'il

le traduisit quelques mois plus tard dans des vers dont Juliette éprouva un véritable chagrin. Cet incident est significatif parce qu'il marque l'étendue et le caractère de son amour. Même quand elle n'avait pas à craindre une rivale, elle était jalouse de l'attention que son amant prêtait à une autre femme. Gardienne sévère du temple, elle ne voulait pas que les regards et les sourires de son dieu s'arrêtassent sur une autre mortelle. L'infidélité des sens n'était pas la seule qu'elle redoutât : elle s'affligeait au même degré d'une infidélité de l'âme et de l'esprit. Elle exigeait tout pour elle. Quand Victor Hugo fit ses premières visites académiques en décembre 1835, elle les fit avec lui, et ce n'est pas seulement pour plaisanter qu'elle lui écrivait : « Comme cela je saurai le temps que vous passez auprès des femmes et des filles d'académiciens ! » Elle l'accompagna ainsi au cours des cinq candidatures qu'il lui fallut affronter de 1836 à 1841. Il ne fut élu en effet que le 7 janvier 1841 après s'être vu préférer Dupaty, Mignet et Flourens et avoir subi l'humiliation d'une élection nulle. Naturellement, le 3 juin, elle fut de la séance de réception, où son impatience la fit arriver avant le peloton d'honneur ! Le poète lui envoya un sourire. Elle savait par cœur son discours, qu'il lui avait lu deux fois et qu'elle avait, cela va de soi, passionnément admiré. La magnificence du morceau en valait la peine et si l'œuvre du pauvre Lemercier, qu'il remplaçait, le favorisa peu, Victor Hugo trouva dans l'évocation, habilement amenée, du génie de Napoléon l'inspiration dont son propre génie était digne. Ce jour-là, le bonheur, la fierté et la gratitude de Juliette ne connurent pas de bornes ; on peut juger de son délire par le passage d'une de ses lettres :

« Il m'est resté, depuis le moment de ton entrée dans la salle de l'Académie, un étonnement délicieux, qui tient le milieu entre l'ivresse et l'extase ; c'est comme une vision du ciel dans laquelle j'aurais vu Dieu dans toute sa majesté, dans toute sa beauté, dans toute sa splendeur et dans toute sa gloire. Je vivrais mille ans que cette impression ne s'effacerait pas de mon âme ; mon Victor, mon Victor, je t'aime. Je voudrais baiser tes pieds, je voudrais te porter dans mes bras... »

Quand un homme se sent ainsi aimé par une femme qu'il aime, comment, s'il a du génie, ne lui dédierait-il pas des chefs-d'œuvre? Il y en avait beaucoup, dans *les Rayons et les Ombres* (1840), autour de l'incomparable *Tristesse d'Olympio*, que l'amour de Juliette avait inspirés, en attendant la merveilleuse floraison du livre II des *Contemplations*. Aussi comprend-on, malgré la trop évidente exagération de ces hommages, que Victor Hugo écrivît à sa muse mortelle : « Juliette, ce nom charmant germe en moi et s'épanouit au dehors en poésie : tu n'es pas seulement mon cœur, tu es toute ma pensée. » Ou encore : « Si j'ai quelque génie, il me vient de toi : j'ai deux ailes en effet, ce sont les tiennes, mon ange. » Certes son génie avait, soit sur la scène, soit dans ses recueils, produit des œuvres admirables qui ne devaient rien à son amour, et sa pensée était pleine de projets puissants dans lesquels sa maîtresse n'interviendrait que comme copiste des manuscrits où ils trouveraient leur réalisation. Mais peut-être n'aurait-il pas doté sans elle la langue française de quelques-unes des effusions lyriques qui en font la gloire. Je m'étonne de pouvoir ajouter à cette richesse. Et pourtant n'y a-t-il pas un nouveau chef-d'œuvre, jusqu'ici inconnu, dans ces trois stances que Victor Hugo adressait le 1er janvier 1842 à Juliette dont les papiers intimes en avaient, comme pour tant d'autres, gardé le secret?

Janvier est revenu. — Ne crains rien, noble femme !
Qu'importe l'an qui passe et ceux qui passeront !
Mon amour toujours jeune est en fleur dans mon âme ;
Ta beauté toujours jeune est en fleur sur ton front.

Sois toujours grave et douce, ô toi que j'idolâtre ;
Que ton humble auréole éblouisse les yeux !
Comme on verse un lait pur dans un vase d'albâtre,
Emplis de dignité ton cœur religieux.

Brave le temps qui fuit ! Ta beauté te protège.
Brave l'hiver ! Bientôt Mai sera de retour.
Dieu, pour effacer l'âge et pour fondre la neige,
Nous rendra le printemps et nous laisse l'amour [1].

1. Inédit.

De tels vers enthousiasmaient Juliette, mais, s'ils flattaient son amour, ils ne rassuraient pas sa jalousie, toujours inquiète, et qu'elle ne réussissait pas à dissimuler. Si j'en crois l'allusion discrète de l'une de ses lettres, elle redevint à ce moment jalouse de madame Victor Hugo. Ses soupçons se trompaient d'objet. La femme légitime dont elle était la rivale avait depuis longtemps renoncé à se prévaloir de ses droits conjugaux, et, si elle tenta de détourner son mari d'une situation irrégulière, elle employa des arguments d'ordre matériel auxquels l'amour était étranger. Victor Hugo ne céda pas. Il déclarait à Juliette qu' « il ne pourrait pas plus comprendre la vie sans elle que le ciel sans Dieu » et il acheva l'année par des vers qui semblaient prolonger ceux qui l'avaient commencée :

Qu'est-ce que cette année emporte sur son aile?
Je ne suis pas moins tendre et tu n'es pas moins belle ;
Nos deux cœurs en dix ans n'ont pas vieilli d'un jour,
Va, ne fais pas au temps de plainte et de reproche,
A mesure qu'il fuit, du ciel il nous rapproche,
Sans nous éloigner de l'amour !

La fête de Juliette tombait le 22 mai. Victor Hugo ne manquait jamais de la lui souhaiter, soit dans *le Livre de l'Anniversaire*, soit dans une lettre. Il va de soi qu'il lui rendait aussi visite. En 1842, peut-être appelé aux Roches, il y manqua et elle s'en plaignit. En 1843, s'il n'alla pas la voir, elle n'eut pas trop lieu de se plaindre, puisqu'il lui envoya des vers qui, sans être parmi ses meilleurs, n'en exprimaient pas moins la fidélité de son amour. Ils ont d'ailleurs le mérite d'être inédits.

Aime ! Qu'on les loue ou les blâme,
Toujours les grands cœurs aimeront.
Joins cette jeunesse de l'âme
A la jeunesse de ton front !

Aime ! afin de charmer tes heures,
Afin qu'on voie en tes beaux yeux
Des voluptés intérieures
Le sourire mystérieux.

Aimons-nous toujours davantage !
Unissons-nous mieux chaque jour.
Les arbres croissent en feuillage,
Que notre âme croisse en amour !

Toute ambition allumée
Dans notre esprit, brasier subtil,
Tombe en cendre ou vole en fumée,
Et l'on se dit : Qu'en reste-t-il ?

Tout plaisir, fleur à peine éclose
Dans notre avril sombre et terni,
S'effeuille et meurt, lys, myrte ou rose,
Et l'on se dit : c'est donc fini ?

L'amour seul reste. O noble femme,
Si tu veux, dans ce vil séjour,
Garder ta foi, garder ton âme,
Garder ton Dieu, garde l'amour.

Conserve en ton cœur, sans rien craindre,
Dusses-tu pleurer et souffrir,
La flamme qui ne peut s'éteindre
Et la fleur qui ne peut mourir [1].

***

C'est dans ses vers seulement que Victor Hugo affirmait la vanité de l'ambition et la comparait soit à la cendre qui tombe, soit à la fumée qui vole. La vie réelle la lui présentait sous un autre aspect. Loin de songer à dire de la pairie : *qu'en reste-t-il?* il acceptait avec joie de siéger au Luxembourg et de coiffer le bicorne orné de plumes blanches. Il fut nommé le 15 avril 1845. La duchesse d'Orléans prit à cette nomination une part décisive. Je ne sais si Juliette, heureuse de la promotion, fut jalouse de la protectrice, mais, sans commettre l'inconvenance de dénaturer l'histoire des relations du poète avec la princesse qui l'admirait, on peut dire que la jalousie de Juliette,

1. Inédit.

puisqu'elle ne s'alarmait pas moins des infidélités de l'esprit que de celles des sens, s'était parfois éveillée et excitée avec moins de raison. Il y avait huit ans que Victor Hugo avait été présenté à la duchesse d'Orléans dans une des fêtes données à Versailles pour le mariage de l'héritier du trône. Elle lui dit qu'elle avait lu tous ses livres, qu'elle savait beaucoup de ses vers par cœur, et elle lui récita le début de la pièce célèbre des *Chants du Crépuscule* :

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes.

Elle évoqua aussi les conversations qu'elle avait eues avec « Monsieur de Gœthe ». Née de Mecklembourg, elle descendait en effet par sa mère d'Auguste de Saxe-Weimar, le célèbre Mécène de cour, qui eut Gœthe et Schiller pour amis. Elle avait l'esprit indépendant et le goût cultivé. Victor Hugo fut conquis. Peu après il composa *Ruy Blas*. Camille Pelletan a justement remarqué que tout le drame est construit sur l'admiration d'une reine pour un génie réformateur et, sans vouloir pousser plus loin la comparaison, il ajoute : « Les poètes sont fatalement conduits à mêler, peut-être à leur insu et par le jeu secret des ressorts du cerveau, les préoccupations qu'ils sentent au fond d'eux-mêmes à la trame purement imaginaire des passions qu'ils mettent en jeu. »

Le couple princier ne ménagea pas à Victor Hugo les témoignages de sa sympathie. Rompant avec une abstention qui durait depuis le début du règne, les deux époux assistèrent à sa réception académique. Quand le prince tomba à Neuilly, victime d'un accident de voiture, ce fut Victor Hugo qui porta au roi l'Adresse de l'Institut. Il y avait un hommage à la princesse « si Française par son cœur et par notre adoption, qui a donné à la patrie deux Français, à la dynastie deux princes, à l'avenir deux espérances ». Après cette mort tragique, les relations continuèrent entre la duchesse d'Orléans et son poète favori. Elle avait contribué à rapprocher Victor Hugo de Louis-Philippe. Ce fut elle qui, triomphant des résistances de la cour et du gouvernement, obtint pour lui la pairie.

Il la méritait par l'éclat de son génie et par la splendeur de sa gloire, mais à peine venait-il de l'obtenir que cette dignité faillit sombrer dans un scandale. La protection du roi contribua à sauver le poète, et aussi cette complaisance de l'opinion publique dont Lamartine disait avec esprit : « La France est élastique : on se relève même d'un canapé. »

Y avait-il un canapé dans la chambre du passage Saint-Roch où un commissaire de police se présenta le 5 juillet 1845 pour constater un flagrant délit d'adultère? Les procès-verbaux de cette sorte ne font pas l'inventaire du mobilier et je ne saurais prendre à mon compte des descriptions trop précises où l'imagination joue un plus grand rôle que l'exactitude contrôlée. Le commissaire de la place Vendôme avait été requis par un peintre assez connu, M. Biard, qui soupçonnait sa femme d'entretenir des relations d'adultère avec un acteur du boulevard. Le délit était flagrant, mais, du moins au moment où la police le constatait, ce n'est pas un acteur qui en était le bénéficiaire. Les nom, prénom et qualités du complice révélèrent au mari outragé et au commissaire embarrassé une des plus grandes illustrations du pays, un pair de France, membre de l'Académie française. Victor Hugo, ainsi pris au gîte extra-conjugal, excipa de sa qualité parlementaire, qui le rendait inviolable, pour échapper à l'arrestation dont le commissaire le menaçait. La presse s'empara de l'incident et il fit grand bruit [1]. Les amis de Victor Hugo s'en émurent.

Lamartine, toujours généreux, écrivait à Dargaud, son

1. *La Patrie*, *le National* et *la Quotidienne* furent parmi les journaux qui révélèrent au public ce scandale intime. Journal d'opposition, *le National* n'avait pas pardonné à Victor Hugo, dont l'adhésion fortifiait le régime, sa nomination comme pair de France. L'incident venait à point pour satisfaire sa rancune. Il ne manqua pas d'en tirer profit. On peut en juger par ce passage.

« La scandaleuse aventure dont plusieurs journaux ont entretenu le public ces jours derniers soulève une grave question de droit constitutionnel. Un illustre personnage, qui cumule les lauriers du Parnasse et le manteau d'hermine de la pairie, a été surpris en conversation criminelle avec la femme d'un peintre. Le mari, qui était à la piste de l'intrigue, se présenta tout à coup dans l'asile qu'ils avaient choisi aux environs de Saint-Roch, accompagné d'un commissaire de police. Ce fonctionnaire se mit en mesure d'arrêter les coupables pris en flagrant délit. La justice ne se pique point de galanterie : elle s'empara de la femme sans façon et sans explication. Mais le pair se mit à parlementer et invoqua l'inviolabilité dont il est couvert par la Constitution. Le commissaire hésita et finit par laisser sortir le galant vicomte. Les mêmes journaux qui ont révélé cette aventure et annoncé un procès en adultère devant la Cour des Pairs nous apprennent aujourd'hui que les choses se sont arrangées. »

confident intime : « L'aventure amoureuse de mon pauvre ami Victor Hugo me désole. On dit qu'il s'éloigne de Paris pour qu'on ne demande pas l'autorisation de le poursuivre à la Chambre des pairs; mais ce qui doit être navrant pour lui, c'est de sentir cette pauvre femme en prison pendant qu'il est libre. » Béranger, plus narquois, disait : « On craint ici que Victor Hugo ne fasse un sot début à la Chambre des pairs. Il est question de la colère d'un mari, peintre de renom, qui intente à sa moitié et à Olympio un procès en adultère, appuyé d'un procès-verbal de flagrant délit et d'une correspondance fort détaillée. » Sainte-Beuve, définitivement éconduit, et qui n'avait plus rien à espérer d'un tel incident, affectait hypocritement devant ses amis Olivier une mine attristée. « On ne parle que de cela. Vous, n'en dites rien. Jugez, chère madame, de mon chagrin et de mon trouble en tout ceci, avec tout ce que vous savez ! »

Il y avait au moins un an qu'une intrigue durait entre Victor Hugo et madame Biard au moment où la police vint jeter dans leurs amours un regard indiscret. Agée de vingt-cinq ans, intelligente, coquette, embarrassée d'un mari que Chopin disait « très laid », la jeune femme avait, au témoignage d'Arsène Houssaye, « la grâce onduleuse et serpentante ». Cette sirène conquit le poète, qui lui écrivit des lettres passionnées et fit même pour elle un dessin dont le rébus, difficile à déchiffrer si l'on n'en avait pas la clef, avouait au moins sa défaite [1]. Le mari passait pour être frénétiquement jaloux, mais peut-on lutter contre Jupiter? En prévoyant que l'affaire serait arrangée et n'aurait pas de suites, au moins pour le complice, Béranger avait vu juste. Madame Victor Hugo eut le beau rôle. Les témoignages concordent pour faire honneur à son indulgente et généreuse bonté d'une démarche qui

1. Ce dessin appartient à M. Maurice de Fleury, qui me l'a obligeamment communiqué. Il n'est pas dans la manière habituelle de Victor Hugo, mais il démontre son aptitude à changer de manière. Le secret en consiste dans le jeu combiné des initiales de Victor Hugo avec les initiales du nom de jeune fille de madame Biard, née Léonie d'Aunet. L'initiale L figure une sorte de prie-Dieu, qui porte sur l'un des côtés le mot *victrix*. L'initiale A représente un grand chevalet auquel est suspendu par un clou un paysage maritime avec ces deux mots : en haut, *Lea* ; en bas, *Solitudo*. Le V de Victor est un V brisé et comme agenouillé sur le prie-Dieu. L'H est couché : les trois pieds du chevalet s'appuient sur lui. Sur sa branche gauche on lit : *Leo Victor* ; sur sa branche droite : *Victus Leœna*. La dédicace suffit à donner à ce rébus compliqué toute sa signification : *Sous vos pieds*, Victor H.

désarma le mari [1]. Elle y fut très vraisemblablement aidée par le roi Louis-Philippe et par la duchesse d'Orléans, intéressés à protéger d'une souillure le manteau d'hermine que leur admiration littéraire avait jeté sur les épaules du poète. Celui-ci en fut quitte pour la peur et peut-être aussi pour une semonce du chancelier Pasquier, qui avait été fort hostile à sa nomination. Quant à la femme, elle ne souffrit pas longtemps des rigueurs de la prison que Lamartine redoutait pour elle. Après un rapide séjour à Saint-Lazare, elle passa six mois dans un couvent d'Augustines, où elle fit la conquête des religieuses, auxquelles elle dictait ceux des vers de Victor Hugo qu'on pouvait enseigner à des filles de quinze ans !

Le plus curieux, le plus invraisemblablement curieux dans cette aventure, c'est qu'elle ne fut pas, à l'heure où elle se produisait, connue de Juliette. Celle-ci ignora ce que tout Paris savait. Cette ignorance est d'autant plus étrange que Juliette suivait avec un soin particulier et une attention ininterrompue tout ce qui touchait à la gloire ou à la vie de Victor Hugo. Les articles de journaux prenaient dans leur langage conventionnel le nom pittoresque d'*épluchures*. « J'ai lu tout ce qui te concernait ce soir. C'est par là que j'ai commencé », lui écrivait-elle le 2 décembre 1835, et le 17 novembre 1836, elle lui disait : « J'ai mis en ordre tous vos papiers et tous vos journaux depuis quinze jours, quel tas !... » Il est à croire qu'au lendemain de l'aventure du passage Saint-Roch, Victor Hugo lui-même avait mis de l'ordre dans le tas, pour en expurger les feuilles indiscrètes qui se gaussaient de sa rencontre inopinée avec un commissaire de police. Les amies de Juliette furent discrètes. Ainsi peut-on expliquer qu'elle ne sût rien. Mais une ironie singulière voulut qu'elle eût à se défendre elle-même, presque au même moment, contre les bruits calomnieux qui continuaient à mettre en doute sa fidélité. J'en trouve la preuve dans une lettre qu'elle écrivait au mois d'octobre 1845 à son amie madame Robert, à Bruxelles.

Je m'empresse, ma bonne amie, de te tranquilliser sur les histoires absurdes dont on t'entretient. Une autre fois, je te prie

1. Chopin, *Souvenirs inédits*. Voir *Temps*, 28 janvier 1903. Paul Chenay, *Victor Hugo à Guernesey*, p. 129-131.

d'être moins vite alarmée et d'ajouter moins de foi aux cancans *et aux* canards *parisiens. Tu sais comme je vis et quel culte pieux je professe pour l'homme que j'aime plus que moi-même. Cela doit suffire pour t'empêcher de croire à aucune action honteuse ou coupable ou même légère de ma part. Je ne t'en remercie pas moins du fond du cœur... Dorénavant, quels que soient les ragots dont on t'entretienne sur moi, je te prie de ne pas m'en parler. Je n'ai pas la prétention d'empêcher les petites infamies de langue des désœuvrés et des malveillants, mais j'ai le droit de les ignorer et je veux en user. Ainsi, ma bonne Laure, je t'en prie, à l'avenir, plus un mot à ce sujet* [1].

Juliette, qui n'avait rien su en 1845 de l'adultère de Victor Hugo, ne fut certainement pas mise au courant de la découverte faite en 1848 par Alfred Asseline. Ce cousin germain de madame Victor Hugo, surnuméraire à la préfecture de police, sauva du feu, auquel l'avait condamnée avec des documents plus importants la prudence de M. Delessert, une chemise contenant deux pièces sur Victor Hugo. Inscrit sur le dossier en gros caractères, le nom de Victor Hugo avait attiré l'attention du jeune surnuméraire. Il fourra le dossier dans sa poche. Quand il put le lire, il y trouva une copie du procès-verbal de l'adultère de Victor-Hugo constaté par le commissaire de police de la place Vendôme et une note de M. Delessert sur cette affaire. On conviendra que le destin a d'étranges coïncidences !

Victor Hugo prit en riant la confidence de son cousin. Est-ce à ce moment que, frappé par le souvenir de la satire où Horace est vertement sermonné par Davus, son esclave, pour ses escapades extra-conjugales, il jeta sur le papier les vers que *la Dernière gerbe* nous a conservés sur « le problème insondé de l'homme et de la femme » ? Anxieux de ce problème, touché par Horace qui en badinait, il semblait prévoir, avec une audace singulièrement hardie, le jour où :

... l'inquiet genre humain,
Mettant dans l'amour vrai le légitime hymen,
Osera secouer la vieille chaîne noire
Du cœur, libre d'aimer comme l'esprit de croire.

1. Lettre inédite.

Il n'avait pas attendu cette heure pour secouer ses chaînes, celles de madame Victor Hugo avec Juliette Drouet et celles de Juliette avec madame Biard. Madame Victor Hugo continuait à pratiquer l'indulgente bonté dont elle avait trouvé la vraie formule le jour où elle lui écrivait : « La seule chose que je ne te pardonnerais pas, ce serait d'être peu heureux. » Juliette aussi le voulait heureux, mais seulement avec elle et par elle. Depuis le premier jour, elle soupçonna sans preuves toutes les femmes qui l'approchaient, et elle en fut jalouse. Je crois que madame Biard, mieux gardée par des apparences qui appelaient à leur aide de savantes précautions, sut échapper à ces soupçons. Mais un jour ce fut elle qui, audacieusement, se démasqua et se dénonça. Son intrigue avec Victor Hugo durait depuis 1844. Elle l'avait renouée à la sortie du couvent où son adultère constaté l'avait conduite. Biard ne ressemblait guère au *domino furenti* dont Davus menaçait Horace. Tant que Juliette ignora la trahison, rien ne gêna la liberté des deux amants. Elle l'apprit le 27 juin 1851 en défaisant un paquet qui lui avait été envoyé [1]. C'étaient des lettres retenues par un ruban scellé aux armes de Victor Hugo, avec sa fière devise : *Ego Hugo*, et le manteau de pair qui s'était ajouté en 1845, sur champ d'azur, au chef d'or, aux merlettes de sable et au casque de chevalier dont il rehaussait si étrangement sa gloire. Les lettres étaient des lettres d'amour, datées du mois de mai 1844 et adressées par le poète à une femme du monde, qui déclarait être encore sa maîtresse et invitait tranquillement Juliette à lui céder une place qu'elle occupait si mal. Interdite, la pauvre femme n'en pouvait croire ses yeux. Pourtant ils ne la trompaient pas. Ni l'écriture ni le ton ni la date des lettres ne pouvaient laisser un doute sur une liaison qui durait depuis sept ans. Ainsi trahie, menacée et frappée par le coup le plus imprévu, qui avait été porté avec un cynisme raffiné et cruel, Juliette erra dans les rues, « arrêtée à tous les carrefours par la foule de tendresses qu'elle y avait semées, folle de douleur et répandant son cœur avec ses larmes sur le pavé [2] ». Elle attendit

1. Guimbaud, *op. cit.*, p. 168 et s.
2. Extrait d'une lettre publiée dans *le Roman de Juliette et de Victor Hugo*, par M. H.-W. Wack. Ce livre, malgré la préface dont l'avait honoré François Coppée, ne vaut que par l'intérêt de quelques lettres inédites relatives au drame de 1831.

vainement Victor Hugo et ne le vit que le lendemain. La trahison était flagrante ; il ne la nia pas, mais il essaya de la mettre au compte d'un caprice des sens. Malheureusement la durée de la liaison excluait cette explication. Juliette, qui se croyait sacrifiée, et dont le cœur souffrait d'horribles tortures, offrit de céder la place et de partir pour Brest auprès de cette sœur qui déjà, dans la crise de 1834, lui avait donné asile. Victor Hugo réussit à la retenir par des supplications et des serments dont une épreuve, qu'elle exigeait et qu'il acceptait, garantirait la sincérité. Il fut entendu entre eux qu'il continuerait à voir madame Biard, d'ailleurs reçue chez lui [1], pendant quelque temps encore, sans avoir avec elle des relations d'une certaine nature, pour décider ensuite s'il la reprenait pour maîtresse ou s'il restait tout entier et pour toujours à Juliette.

L'épreuve dura près de quatre mois. Elle ménagea à Juliette des alternatives de joie et de douleur, de confiance et de détresse. D'abord transfigurée, le cœur plein de secrètes espérances, elle était reconnaissante à son amant du pardon qu'elle avait jeté sur sa faute et elle se comparait à la Madeleine, dont

1. Madame Biard était admise dans l'intimité de la famille Hugo. L'accueil amical qu'elle y avait trouvé exaspéra Juliette Drouet, dont l'amour-propre et la jalousie avaient ainsi à se plaindre. Elle opposait à sa claustration et à ses visites, si rares et toujours furtives, place Royale, le privilège qu'avait eu sa rivale mariée de se rendre publiquement et fréquemment chez leur commun amant. Cette blessure se rouvrit à Bruxelles, en juillet 1852, quand Juliette, traitée comme une étrangère, dut s'astreindre à conserver devant les fils du poète exilé un incognito douloureux. Sa lettre est à citer : elle montre comment, même indignée et irritée, elle finissait toujours par accepter les sacrifices que sa situation imposait à son dévouement.

« Il y a quelque chose de bien cruellement injuste et d'affreusement dérisoire pour moi à penser que ce sacrifice, ce respect qu'on impose à mon dévouement, à ma fidélité, à mon amour, on n'y songeait pas et on en faisait bon marché quand il s'agissait d'une autre femme dont la vertu consistait à n'en avoir aucune. Pour celle-là, le foyer de la famille était hospitalier; pour celle-là, la courtoisie protectrice et déférencieuse des fils était un devoir; pour celle-là, la femme légitime lui faisait un manteau de sa considération et l'acceptait comme une amie, comme une sœur et plus encore. Pour celle-là, l'indulgence, la sympathie, l'affection. Pour moi, l'application rigoureuse et sans pitié de toutes les peines contenues dans le code des préjugés, de l'hypocrisie et de l'immoralité. Honneur aux vices éhontés des femmes du monde, infamie sur les pauvres créatures coupables des crimes d'honnêteté, de dévouement et d'amour. C'est tout simple, il faut bien respecter la société dans ce qu'elle a de plus respectable et de plus cher... »

elle éprouvait « la vénérable compassion et la pieuse pitié ! » Puis, la jalousie, « la plus humiliante et la plus poignante » la reprenait au souvenir de cette femme « belle, jeune, spirituelle, accomplie », avec laquelle son amant l'avait trompée, à son insu, pendant sept ans, pendant sept ans ! Tantôt caressée par « l'inépuisable et ineffable bonté » du cher bien-aimé, elle redevenait « la Juju raisonnable, confiante et heureuse du bon vieux temps », tantôt, prise dans une abominable étreinte, elle redoutait de ne pouvoir pas se soustraire à « l'enivrement du suicide » et à la « volupté désespérée de la mort ».

Tout lui était occasion de douter ou de croire, d'exulter ou de souffrir. Un jour, elle vint à l'Assemblée Législative, dont Victor Hugo était membre ; que se passa-t-il? Son attitude l'étonna. « Je suis revenue toute troublée de cette apparition inopinée à la porte de l'Assemblée et de ton empressement à rentrer à l'intérieur sans prendre le temps de me rien dire et de me rien expliquer, et cela de l'air le plus embarrassé et le plus confus du monde, et comme un homme surpris désagréablement de ma rencontre. Ce que j'ai souffert depuis ce moment-là, ce que je souffre dans ce moment-ci, serait ta condamnation devant Dieu si tu étais capable d'une nouvelle trahison et t'attirerait les plus grands malheurs, car ce serait plus qu'une trahison, maintenant, ce serait un sacrilège. Aussi, je ne veux pas le croire, je me refuse à cette demi-évidence, je nie ta pâleur, ton trouble, ta fuite ! Hélas ! que ne puis-je nier aussi ma souffrance, ma jalousie et mon désespoir ! Mon Dieu ! mon Dieu ! mais qu'est-ce que j'ai donc fait pour être frappée dans les endroits les plus sensibles de mon cœur [1]... »

Ce cœur agité passait, dans la même journée, de l'abattement au délire, du doute au bonheur partagé, de l'irritation menaçante à la gratitude enthousiaste. Victor Hugo trouvait dans son génie l'art de le transformer. Comment Juliette aurait-elle été insensible, le 28 juillet, après une longue et jalouse attente, à ses vers magnifiquement consolateurs ?

1. 25 juillet. Wack. 159-161.

Les veilles, la pensée et le chagrin rongeur
Sur le front du poète ont laissé leur empreinte.
Viens près de lui, doux ange au cœur triste, et sans crainte
Penche-toi sur le noir songeur.

Mire-toi dans son âme où, depuis que tu souffres,
Goutte à goutte ont coulé tous les pleurs de tes yeux.
Tu t'y retrouveras ! L'eau qui tombe des cieux.
Fait des miroirs au fond des gouffres [1].

Aussi revenait-elle à ce qu'elle appelait pittoresquement le *pince-homme*. « J'y reviens, mon bien-aimé, avec cet acharnement que donne la confiance de l'amour partagé. J'y reviens sans rancune du passé, sans inquiétude de l'avenir. J'y reviens avec toute la douce et tendre cohorte de mes illusions. J'y reviens de toutes mes forces et de toute mon âme ; aussi gare à toi ! Je ne te parlerai plus jamais de ce que j'ai souffert, mais je me souviendrai toute l'éternité de ta bonté ineffable et de ta divine mansuétude. Je ne vois plus ta faute, je ne sens que ton amour. Je ne veux pas regarder si je suis mutilée dans ton cœur, mais je te sais bien entier, bien vivant, bien beau, bien grand et bien sublime dans le mien. J'ignore si mon bonheur reprendra jamais sa première forme, mais je suis sûre de n'avoir jamais d'autre croyance, d'autre Dieu que toi ! Tous les désespoirs qui ont secoué ma vie depuis un mois n'ont pu en faire tomber ce merveilleux fruit d'amour grossi et mûri de toute la sève de mon admiration et de mon adoration pour toi depuis bientôt dix-neuf ans. Je sens ses racines plus profondes et plus vivaces que jamais au centre de mon cœur, et mes larmes même, loin de lui nuire, les ont vivifiées de nouveau comme une eau salutaire [2]... »

Même rassurée, raffermie et confiante, elle ne se dissimulait pas et elle avouait à Victor Hugo qu'elle aurait, avant l'expiration des épreuves, de nouvelles crises et des rechutes, mais elle prenait la résolution de leur résister avec toutes ses forces et avec toute sa raison. Il faut reconnaître que son amant

1. Inédit.
2. Wack, 168-171.

l'y aidait et ne négligeait aucune occasion ou aucune attention pour racheter et faire oublier sa faute.

L'amour romantique s'abandonnait à d'étranges confusions dont il arrive que notre délicatesse s'étonne et souffre. Léopoldine Hugo, noyée à Villequier en 1843 et Claire, la fille de Juliette, morte en 1846, servaient de témoins imprévus aux serments de fidélité que leurs parents échangeaient. C'étaient les « anges gardiens » de leur amour ! Juliette, qui leur demandait de « graves et célestes conseils », leur faisait la « sainte promesse » de vivre ou de mourir pour le bonheur de son « cher adoré ». Victor Hugo ne l'avait-il pas conduite au cimetière de Saint-Mandé, en pèlerinage devant la tombe de Claire qu'il avait déjà célébrée en vers immortels :

Ils sont là, près de nous, jouant sur notre route ;
Ils ne dédaignent point notre soleil obscur,
Et derrière eux, et sans que leur candeur s'en doute,
Leurs ailes font parfois de l'ombre sur le mur.

Par-dessus ces « anges » Juliette confessait à Dieu sa « jalousie hideuse » et le suppliait de faire un miracle pour rallumer l'amour de celui qu'elle adorait plus que jamais. Sa prière d'amoureuse et de croyante montait vers lui dans le tumulte d'un sanglot déchirant. Elle trouvait dans sa passion, pour laquelle elle vivait, des accents d'une véritable éloquence. J'accorde que le goût condamne l'intercession auprès de Dieu d'un amour aussi profane, mais il est difficile de ne pas admirer le mouvement de cette supplication ardente et sincère.

« O mon Dieu, inspirez-moi la confiance puisque vous ne pouvez pas m'ôter l'amour. Faites que je croie en lui, puisque je ne peux pas cesser de l'aimer. Cachez-moi le passé qui me tue et montrez-moi l'avenir radieux. Mon Dieu, ayez pitié de lui et de moi, car je sais que son cœur souffre de mon désespoir. Mon Dieu, donnez-lui le bonheur et rendez-moi la paix de l'âme. Mon Dieu, faites qu'il ne se lasse pas de mes larmes avant qu'elles ne soient taries. Mon Dieu, si vous ne pouvez plus me faire heureuse, faites-moi forte, courageuse, résignée et généreuse. Mon Dieu, mon Dieu, pardonnez-lui et pardon-

nez-moi, car ce n'est pas sa faute ni la mienne, si nous sommes réduits à cette cruelle extrémité de nous défier l'un de l'autre. Vous savez, mon Dieu, si je l'aime et si je veux m'imposer à lui. Vous savez ce que je vous dis à vous seul, ô mon Dieu, avec toutes les larmes de mes yeux, avec toutes les tendresses de mon cœur, avec toutes les adorations de mon âme, faites qu'il soit heureux n'importe avec qui, n'importe comment, pourvu qu'il le soit et faites de moi ce que vous voudrez ... »

L'heure du dénouement approchait. Elle fut précédée d'une promenade qu'ils firent ensemble à Fontainebleau. Leur absence dura du 20 au 23 octobre. Cette excursion réalisait une promesse que Victor Hugo avait faite en septembre à Juliette et que diverses circonstances avaient empêchée. Ce furent trois jours délicieux où ils sentirent qu'ils ne s'étaient jamais plus follement aimés. Chacun, à sa façon, exprima son extase. Juliette écrivit à son « cher petit homme » une lettre débordante de bonheur, de reconnaissance et de tendresse. Comme elle ne vivait que par l'amour et pour l'amour, elle était rayonnante d'avoir retrouvé le calme, la confiance, la foi dans l'avenir. Deux jours avant, fatiguée par l'insomnie et par un état particulier de surexcitation, elle disait : « Il est impossible que je passe ma vie à soulever une espérance illusoire qui retombe comme une lourde pierre sur mon cœur et qui l'écrase. » Le lendemain, la sécurité lui était revenue et, en souvenir de ses baisers, elle lui écrivait : « Mon cœur est jonché de toutes les feuilles mortes de mes illusions passées, mais je sens au dedans monter une sève nouvelle, et qui n'attend que ton souffle vivifiant pour devenir fleurs et fruits d'amour. » Il n'était pas en reste. Ouvrez le premier volume des *Contemplations*, vous y lirez dans le livre II, si délicatement appelé *l'Ame en Fleur*, une poésie pure et tranquille qui est l'admirable écho de cette courte excursion où se prolongea un passé et se décida un avenir :

Que le sort, quel qu'il soit, vous trouve toujours grande ;
Que demain soit doux comme hier !

Quatre mois s'étaient écoulés depuis que madame Biard, trop sûre de sa jeunesse et de sa triomphante beauté, avait

invité Juliette Drouet à lui céder l'amour du poète. Sa présomption et son inexpérience avaient compté sans les souvenirs et sans les liens du passé. De Victor Hugo à elle seuls les sens avaient parlé. Entre Victor Hugo et Juliette les cœurs s'étaient donnés. Le 25 octobre, il revit sa complice, qui ne le troubla pas. Juliette avait mérité de vaincre, elle avait vaincu, et elle ne profita de sa victoire que pour « mettre aux pieds » de son amant son abnégation et son dévouement, bientôt soumis à une tragique épreuve. « Il me semble, lui dit-elle, que mon âme est faite de toi. »

***

Son âme, à lui, était plus complexe et trop de passions, de sentiments, de tentations, de désirs et de besoins la traversaient et l'agitaient pour qu'elle pût se donner en entier. Sa femme, qu'il respectait, et Juliette, qu'il adorait, en prenaient la part la meilleure, mais il ne résistait pas à des fantaisies passagères où il faut d'ailleurs avouer que les sens surtout étaient en jeu. Dans le temps même où il poursuivait avec madame Biard une intrigue que le commissaire de police avait interrompue sans la briser, il fut pris d'un caprice pour Alice Ozy, engagée alors au Vaudeville. Il la connut au début de 1847. Agée de vingt-sept ans, la belle fille, que le duc d'Aumale avait entretenue et qu'un prince de Saxe-Weimar avait aimée, était vraiment un morceau de roi, et digne de tenter un poète. La perfection de son corps et les grâces de son esprit lui avaient valu d'être une des célébrités de la scène parisienne. Elle avait des mœurs libres, mais ses complaisances ne la firent jamais tomber dans la galanterie vénale. Elle savait choisir. Avant qu'elle rencontrât Victor Hugo, elle avait été chantée dans des quatrains spirituels et dans des vers magnifiques par Théophile Gautier, amant platonique. Victor Hugo était accoutumé à avoir d'autres exigences et c'est seulement dans ses vers qu'il pratiquait la « contemplation ». Il fit la connaissance d'Alice Ozy en même temps que son fils Charles. Le père et le fils eurent ensemble le coup de foudre. Ils firent leur cour : entre ces concurrents imprévus, l'actrice, si flattée qu'elle fût de l'hommage d'un poète illustre,

donna la préférence à la jeunesse sur le génie [1]. Elle accueillait le père dans son salon avec sympathie et respect, mais seul le jeune homme eut les faveurs de la chambre à coucher, qu'il occupa d'ailleurs une nuit par un périlleux coup d'audace. Il y avait dans cette chambre un lit merveilleux, en bois de rose avec des incrustations de Sèvres ancien. Alice invita Victor Hugo à venir le voir, mais seulement en amateur, et, « si le sujet lui semblait digne d'une goutte d'encre », en poète. La visite fut faite, et aussi les vers dont le désir avait expliqué la démarche indiscrète de la jeune femme.

Platon disait, à l'heure où le couchant pâlit :
« Dieu du ciel, montrez-moi Vénus sortant de l'onde ! »
Moi, je dis, le cœur plein d'une ardeur plus profonde :
« Madame, montrez-moi Vénus entrant au lit. »

L'audace de ce quatrain ne choqua pas outre mesure Alice Ozy depuis longtemps habituée à des sollicitations moins poétiques. Elle eut seulement la pudeur discrète de trouver les vers « un peu légers peut-être » et la modestie habile de se refuser la prétention de remplacer Vénus. Victor Hugo subit sans amertume une défaite qu'on lui infligeait avec esprit. Il eut même la délicatesse d'exagérer le tort qu'il avait fait à la vertu de la charmante femme et il s'en excusa par un nouveau quatrain, accompagné d'une lettre où il avouait avec la plus spirituelle bonne grâce une faute qu'il avait, au fond, le regret de n'avoir pas poussée plus avant.

Un rêveur quelquefois blesse ce qu'il admire !
Mais, si j'osai songer à des cieux inconnus,
Pour la première fois aujourd'hui j'entends dire
Que le vœu de Platon avait blessé Vénus !

La lettre était ainsi conçue : « Vous le voyez, madame, je voudrais bien vous trouver injuste ; mais je suis forcé de vous trouver charmante. J'ai eu tort et vous avez raison. J'ai

1. Louis Loviot, *Alice Ozy*, pour les Bibliophiles fantaisistes, 1910. Le roman de Charles Hugo est délicatement raconté, avec des documents inédits, dans cette charmante biographie de l'actrice.

eu tort de ne me souvenir que de votre beauté. Vous avez eu raison de ne vous souvenir que de ma hardiesse. Je m'en punirai de la façon la plus cruelle, et je sais bien comment.

« Veuillez donc, madame, excuser dans votre gracieux esprit ces licences immémoriales des poètes qui tutoient en vers les rois et les femmes, et permettez-moi de mettre, en prose, mes plus humbles respects à vos pieds.

« Dimanche, midi (août 1847). »

Plus heureux que son père, ce n'est pas seulement en vers que Charles Hugo tutoyait Alice Ozy. Il devint son amant et lui écrivit des poésies qui, sans valoir évidemment *les Chansons des Rues et des Bois*, ont de l'aisance, de la variété, de l'esprit et une certaine grâce libertine assez savoureuse. Cet amour dura trois mois. Il n'avait pas interrompu les relations de Victor Hugo avec Alice Ozy. Un jour que « des événements stupides » l'empêchèrent de se rendre chez elle, il lui dit son regret dans cette phrase délicieuse : « Je suis très mélancolique et je songe tristement qu'il devrait bien être dans l'ordre des choses que les fauvettes fassent des visites aux hiboux. » Un autre jour, il exprimait le même regret d'une façon qui rappelait le ton de ses lettres à Juliette : « Soyez belle, heureuse, charmante, et rayonnez comme c'est votre droit de fleur et d'étoile. » Cela n'empêcha pas l'actrice de le qualifier quarante ans plus tard de *sublime canaille* le jour où elle lut dans *Choses vues* l'admirable récit où, sous le titre *D'après nature*, Victor Hugo racontait, en lui prêtant un rôle trop douloureusement cruel, un épisode de ses amours avec le peintre Chassériau.

***

Les amours trop satisfaits de Victor Hugo avec madame Biard ou son intrigue avortée avec Alice Ozy n'entraient pas, puisqu'elle les ignorait, dans les préoccupations de Juliette, qui se plaignait d'être délaissée. Mais la vie extérieure de son amant ne manqua pas de fournir d'autres sujets à sa jalousie, à ses alarmes ou à sa tristesse. En février 1843, elle lui disait : « Toujours être sacrifiée à tout : aux affaires, aux plaisirs et aux affections de famille, ce n'est pas vivre... Je suis comme une pauvre affamée, condamnée à vivre au milieu du gibier,

de pâtés et de fruits en peinture, et quel que soit le mérite du tableau, il est difficile de se borner à la seule nourriture des yeux. Moi, je n'ai du bonheur que la peinture, du plaisir qu'en carton. Depuis trois ans, je suis à ce régime et je suis au bout de mes forces et de mon courage... J'aime mieux rien que cette espèce de retraite de l'amour. Je renonce à ma part de sociétaire. J'aime mieux mourir de faim libre, que de vivre à l'état de servante qu'on engraisse à ne rien faire, en récompense de ses anciens services... »

Elle ne se doutait pas, au moment où elle exprimait la poignante amertume de cette plainte, qu'une heure viendrait où, arrachée par les circonstances aux rigueurs d'une claustration trop prolongée, rendue à la liberté et au plein air, elle ressemblerait, au moins pendant quelque temps, à un oiseau embarrassé et effaré qui regrette sa cage ! Cette heure vint avec la nomination de Victor Hugo à la pairie. Occupé aux travaux de l'Assemblée, qu'il prit sérieusement à cœur, le nouveau dignitaire se faisait accompagner par sa maîtresse au Luxembourg, mais elle rentrait seule chez elle. Cette liberté lui pesait. « Il est impossible d'être plus triste que je suis, quand je marche seule dans les rues. Depuis douze ans, pareille chose ne m'était jamais arrivée. Aussi je me demande ce que cela veut dire... Mon pauvre cœur n'est pas satisfait. » Plus libre, il lui semblait qu'elle était plus délaissée. Victor Hugo lui écrivait pendant les séances, mais elle eût préféré une visite à la lettre par laquelle il s'excusait de ne pouvoir pas tenir sa promesse. Pourtant, les billets qu'il lui adressait étaient le témoignage d'une pensée présente.

Pendant que le prince de la Moskowa s'escrime contre le ministre des Finances, je songe à toi, mon pauvre ange bien-aimée, et je t'écris sous les yeux d'une foule de gens graves qui me regardent et m'observent.

Ou encore :

Ce ne sera qu'un mot, mais je veux te l'écrire, mon pauvre ange : je veux que tu saches que ma pensée est sur toi, qu'au milieu de cette assemblée, à travers toutes ces choses qui se disent

autour de moi, sous tous ces regards fixés à toutes mes actions, je pense à toi, je suis à toi, je t'aime[1]...

Quand il voyait disparaître au tournant du quai sa robe noire et son châle vert, il prétendait que le soleil se couchait pour lui et, rentré dans la salle des délibérations, il lui envoyait un tendre souvenir. Aux heures tragiques où Claire agonisait, il était empêché d'assister la malheureuse mère dans cette cruelle épreuve.

Je suis, moi, de mon côté, dans un inexprimable tourbillon de choses et d'affaires, souvent précipité à la fois sur les mêmes heures et j'en veux au bon Dieu de ces diversions qu'il m'envoie dans un moment où je ne voudrais pas détourner ma pensée de toi une seule minute[2]...

L'année 1848 s'ouvrit, pour le peuple de Paris, comme une fête, par le plus beau soleil du monde. Dans les quartiers en rumeur et au milieu des roulements du tambour, personne ne soupçonnait les événements tragiques dont elle serait pleine. Victor Hugo disait à Juliette que la fête était aussi dans son cœur. L'année 1847, une sombre année, s'était achevée sur la mort de madame Adélaïde, « une femme intelligente et de bon conseil, écrivait l'auteur de *Choses vues*, qui abondait dans le sens du roi, sans jamais verser. Les pairs sont sortis des Tuileries consternés de toute cette douleur, et inquiets du choc qu'en recevra le roi. » Ce malheur de famille n'était rien à côté de l'événement qui attendait Louis-Philippe : deux mois après, la révolution emportait la monarchie et l'exilait. Cette révolution surprit Victor Hugo, dont l'évolution démocratique avait défendu la liberté sans accepter encore la République. On le vit pendant les journées de février, place Royale et place de la République, haranguer le peuple en faveur de la régence de la duchesse d'Orléans. Mais les événements, dont Lamartine avait compris la loi supérieure, exigeaient plus qu'une demi-mesure. La République proclamée entraînait la disparition de la pairie. Victor

1. Inédits.
2. Inédit.

Hugo redevenait un simple citoyen. Mais son goût de la rue et de l'action le mêlait aux mouvements populaires. Juliette en conçut de l'inquiétude et se hasarda à lui donner des conseils dont il est impossible de ne pas apprécier la clairvoyance et la noblesse : il y avait sous l'ardente passion de cette femme un vrai sens pratique et le sentiment exact des réalités. Elle lui disait : « Sois toujours prudent, non pas de cette prudence couarde qui évite le danger en risquant l'honneur, celle-là je ne t'en parle pas et j'aurais mauvaise grâce à le faire, car tu ne m'écouterais pas ou tu t'en moquerais avec raison. Mais je te supplie de garder ta position si nette, si pure, si tranchée. Tu ne peux plus maintenant te mêler aux affaires qu'officiellement. Je te trouve si complètement noble et digne dans l'attitude que tu as prise pendant ces derniers événements, que je craindrais de t'en voir changer avec cette pensée que *le mieux est l'ennemi du bien.* »

La participation officielle que Juliette conseillait à Victor Hugo ne pouvait s'exercer qu'avec un mandat électif. Battu aux élections générales du 24 avril, le poète fut élu, dans le département de la Seine, aux élections complémentaires du 4 juin. Juliette n'avait pas souhaité son succès. Cette candidature lui paraissait venir prématurément dans une heure trop obscure et trop dangereuse. Elle affirmait l'accord de son cœur avec les intérêts mêmes de la France, et, doublement sûre d'elle, elle lui écrivait :

« Il faut laisser s'épuiser toute cette furie populaire qui ne sait ce qu'elle veut et qui n'est plus en état de distinguer le vrai d'avec le faux, le mal d'avec le bien. Quand elle sera bien lasse de tourner dans cet affreux cercle de désordre, de violences et de misères, elle reviendra demander, à genoux et les mains jointes, le secours des hommes purs, forts et sains qui peuvent la sauver, parmi lesquels tu es le plus pur, le plus fort et le plus sain. Je te dis cela dans la simplicité de mon cœur et sans autre prétention que celle d'une pauvre femme qui t'aime plus que la vie et qui tremble que tu ne te hasardes dans une démarche qui peut compromettre ta vie sans sauver ton pays ! »

Je ne sais dans quelle mesure le conseil personnel était sage, mais les événements tragiques des journées de Juin ne tar-

dèrent pas à justifier l'appréciation générale que Juliette Drouet avait portée sur la situation. Victor Hugo entra dans l'Assemblée au moment où la République, dont il avait redouté la proclamation trop précipitée, tournait dans « un affreux cercle de désordre, de violences et de misères ». Il fit face au danger avec un réel courage, il alla aux barricades et il n'est pas jusqu'à M. Biré, dont l'ordinaire partialité rehausse l'hommage, qui ne reconnaisse qu'il fit son devoir. Quand il crut que la gravité de la situation pourrait contraindre l'Assemblée à quitter Paris, il donna à Juliette des instructions pour le retrouver, mais, en même temps, il la rassurait : « Dieu est avec les bons et avec les justes. » La cause de l'ordre triompha. Il eut sa large part de ce succès.

Je suis un des soixante délégués chargés par l'Assemblée d'un pouvoir souverain pour toutes les mesures à prendre. J'ai usé de mon mandat depuis trois jours pour concilier les cœurs et arrêter l'effusion du sang ; j'ai un peu réussi. Je suis exténué de fatigue. J'ai passé trois jours et trois nuits debout, dans la mêlée, sans un lit pour dormir, m'asseyant par instant sur un pavé, presque sans boire et sans manger. De braves gens m'ont donné un morceau de pain et un verre d'eau ; un autre m'a donné du linge. Enfin cette affreuse guerre de frères à frères est finie. Je suis, quant à moi, sain et sauf, mais que de désastres ! Jamais je n'oublierai tout ce que j'ai vu de terrible depuis quarante-huit heures [1]...

1. Inédit. — Deux mois après l'insurrection, Paris avait retrouvé sa physionomie habituelle et les théâtres jouaient comme à l'ordinaire. Alexandre Dumas avait monté en août sur la scène du théâtre Historique, dont il était directeur, une reprise de *Marie Tudor*. La présence de mademoiselle George en faisait le principal attrait. La vieille comédienne, aux côtés de laquelle jouaient Bignon et Lacressonnière, eut assez d'art et de talent pour faire oublier son âge et elle obtint un grand succès. Le personnage de Jane fut rempli par mademoiselle Rey. Les amis du poète, qui obéissaient peut-être à un mot d'ordre, n'accablèrent pas celle-ci sous leurs éloges. Théophile Gautier ne la mentionna pas et Jules Janin se borna à écrire qu'elle avait été « très heureusement inspirée dans le rôle de Jane, une des plus charmantes et des plus vives compositions de M. Victor Hugo ».

La pièce, où elle avait sombré si terriblement il y avait seize ans, était restée pour Juliette Drouet son œuvre de prédilection, celle que le cœur d'un homme de génie avait, en partie, écrite pour elle. L'amertume des souvenirs de la première représentation ne l'avait jamais empêchée d'y retourner. Elle

Aux luttes de la rue succèdent les luttes de la tribune. Il y faisait, disait-il, « des évolutions de cormoran dans la tempête » et, par opposition à ces temps tragiques, il évoquait les souvenirs des parties de campagne qu'il faisait autrefois avec Juliette :

Où sont les champs? Où est Pierre Laisné? Où est Nicole et notre petit cabriolet si vieux, si poudreux, si laid, si affreux et si charmant? Comme j'aimerais mieux cuire *dans la mar-*

---

assista à la reprise du jeudi 17 août 1849. Deux lettres qu'elle écrivit au poète le lendemain mettent à nu les sentiments d'une âme que se disputent et déchirent l'amour, l'admiration, la jalousie, la colère, la tristesse.

Dès huit heures, elle lui disait :

Bonjour, mon adoré bien-aimé, bonjour. Tu dois être bien heureux et fier de la soirée d'hier ? J'espère que les bravos, l'enthousiasme et l'admiration n'ont pas fait faute à cette merveilleuse Marie Tudor. *Quant à moi, j'étais tout yeux, tout oreilles et tout cœur. Ce que j'ai éprouvé pendant ces trois dernières heures serait trop difficile et aussi trop triste à raconter. Je voyais se mirer dans le miroir de ton âme une femme qui n'était pas moi. J'étais confuse et humiliée : il me semblait que ce rôle de Jane n'aurait jamais dû être joué que par moi. Je regardais autour de moi et je voyais toutes les femmes belles et parées à qui mieux mieux ; toutes étaient fêtées, recherchées, enviées ; moi seule, j'étais laide, pauvre, oubliée, dédaignée. J'aurais voulu pouvoir apparaître à cette foule comme le bon Dieu m'a faite en dedans; il me semble que je l'aurais éblouie et que je les aurais toutes effacées, ces femmes. Cette ambition d'un moment n'était pas causée par un stupide amour-propre, Dieu le sait, mais par le besoin d'être aimée de toi comme aux beaux jours de* Marie Tudor. *J'aurais donné tout ce qui me reste à vivre pour être pendant cette soirée la Juliette que tu as aimée autrefois.*

Deux heures après, une seconde lettre, plus frémissante et plus émouvante, accentuait le ton de ces plaintes désespérées, de ces reproches et de ces soupçons.

Je ne sais pas comment je pourrai aller te rejoindre, mon amour ; cependant j'irai, dussé-je m'y faire porter à bras. Je suis dans un état d'esprit et de cœur qui exige que je te voie le plus tôt possible. Si tu savais quelle nuit j'ai passée ! Et puis j'ai besoin de savoir où tu as passé ta soirée hier, car tu n'es resté qu'un instant dans la loge de ta femme, et il est difficile de penser que tu sois resté tout ce temps là sur le théâtre. Je sens bien que je suis ridicule, que je l'obsède, que ma jalousie me sied mal, mais je ne peux pas me contenir ; il faut que je te montre tout ce que je souffre, au risque de te faire rire ou de te fâcher. J'ai le désespoir dans l'âme ; il me semble que tu ne m'aimes plus. Je voudrais mourir. Je demande cette faveur au bon Dieu et je supplie mon enfant de l'obtenir de lui. Qu'est-ce que je fais ici? En quoi puis-je te plaire? Quel service puis-je te rendre? Aucun. Je suis une charge et un ennui, voilà tout. Si j'étais morte, je ne serais plus qu'un doux souvenir pour toi. Cher adoré, je t'aime trop : je t'en demande pardon.

(Lettres inédites.)

mite de Pierre, de Provins à Coulommiers, que de bouillir dans cette chaudière qu'on appelle l'Assemblée et sous laquelle MM. les terroristes et communistes font un si bon feu ! Pauvre être adoré, je pense à toi, je t'aime : je songe, au milieu du charabia d'un M. Gabs qui gasconne à la tribune en ce moment, et je rêve à tous nos doux souvenirs. J'espère que Dieu réserve encore à notre vie à venir quelques beaux jours comme ceux de notre vie passée. Sans cela, à quoi bon vivre[1]*?...*

Un autre jour, il se prit à penser, le 20 février 1849, qui était un mardi gras, à leur doux anniversaire, et ce tendre souvenir lui inspira une page délicieuse. Après seize ans, cette journée restait sacrée dans son cœur :

Je n'oublierai jamais cette matinée où je sortis de chez toi, le cœur ébloui. Le jour naissait. Il pleuvait à verse; les masques, déguenillés et souillés de boue, descendaient de la Courtille avec de grands cris et inondaient le boulevard du Temple. Ils étaient ivres, et moi aussi, eux de vin, moi d'amour. A travers leurs hurlements, j'entendais un chant que j'avais dans le cœur; je ne voyais pas tous ces spectres autour de moi, spectre de la joie morte, fantôme de l'orgie éteinte ; je te voyais, toi, douce ombre rayonnante dans la nuit, tes yeux, ton front, ta beauté et ton sourire aussi enivrant que tes baisers. O matinée glaciale et pluvieuse dans le ciel, radieuse et ardente dans mon âme. Tout cela me revient en ce moment, au milieu de cette autre foule de masques qu'on appelle l'Assemblée Nationale, et qui, eux aussi, sont des fantômes... [2]

Elle allait le voir au milieu de ces masques, avec lesquels ou contre lesquels il jouait son rôle. Quand il parlait, elle était là, et elle ne manqua pas les discours, souvent retentissants, qu'il prononça à l'Assemblée Législative où il avait été élu, le 13 mai 1849, par 117 069 voix, le dixième sur vingt-huit. Son instinct ne l'avait pas trompée. Elle souffrait de le voir « livré aux bêtes de ce cirque politique, mille fois plus féroces et mille fois plus bêtes que celles de l'antique Rome ». Elle avait la politique en horreur. « Depuis que la politique

1. Inédit.
2. Inédit.

a envahi toute ta vie, le bonheur s'est retiré de moi. » Pendant deux ans elle souffrit des cruels tourments que la politique lui infligeait et des craintes qu'elle lui inspirait. Elle se retrempait dans les souvenirs du temps où « son sublime bien-aimé, son amant rayonnant et divin, n'était que le poète Victor Hugo [1] ». Dans les premiers jours de novembre 1851, elle fit un pèlerinage à la place Royale, que Victor Hugo n'habitait plus depuis trois ans.

« Je suis restée plusieurs minutes sous cette voûte, baisant le seuil du regard, touchant le marteau de la porte et l'entr'ouvrant pour voir dans l'intérieur, comme j'aurais regardé l'intérieur d'un reliquaire et touché à une chose sainte. Puis je suis allée dans le jardin pour voir les croisées où tu m'étais apparu quelquefois. J'ai parcouru tout ce quartier avec une sainte émotion douce et triste à la fois, comme lorsque je relis tes lettres d'amour. Je relisais tout notre bonheur passé sur tous les pavés de la rue, à chaque angle des murs, à toutes les enseignes des maisons... »

Il y aurait eu dans son émotion moins de douceur et une tristesse autrement poignante si elle avait su que ce pèlerinage, elle ne pourrait pas le refaire pendant dix-neuf ans : un mois après, en effet, le coup d'État du 2 décembre la jetait, avec lui, en exil.

IV

DE L'EXIL A LA MORT

I. — *Le Dévouement d'une maîtresse.*

Il suffit de rapprocher deux lettres de Juliette Drouet, écrites l'une et l'autre de Jersey à l'occasion du premier

1. Ils firent en septembre 1849 une fugue de neuf jours sur les bords de la Somme et de l'Oise. Saint-Valery-sur-Somme, « un des plus charmants lieux de la côte, qui ne le cède ni au Tréport, ni au Bourg-d'Ault, ni à Étretat », inspira le double talent de Victor Hugo. Au bas d'un beau dessin représentant la mer, dont il fit don à Juliette, il écrivit ces quatre vers :

O souvenirs ! beaux jours, douces heures passées !
Rappelle-toi ce ciel, ces mers, ces grands tableaux,
Quand nous laissions errer, confondant nos pensées,
Nos pas sur les rochers, nos âmes sur les flots !

Saint-Valery-sur-Somme, 1849. — (Inédit.)

anniversaire du 2 décembre, pour juger de son rôle et de celui de Victor Hugo. « Il y a un an, à pareille date, à pareille heure, j'apprenais par la pauvre Dillon la nouvelle du coup d'État. La pauvre fille, sachant de quel intérêt c'était pour moi, était accourue du fauborug Saint-Germain chez moi, pour m'en prévenir et se mettre à ma disposition, c'est-à-dire à la tienne, car c'est une noble et courageuse femme. A partir de ce moment-là, jusqu'au jour où j'ai reçu ta chère petite lettre de Bruxelles m'annonçant que tu étais enfin sauvé, j'ai vécu comme dans un horrible rêve. »

Quoi qu'on ait tenté sous l'influence de l'esprit de parti, auquel les adversaires politiques de Victor Hugo n'ont pas toujours été les seuls à céder, pour rabaisser l'action du poète dans ces événements tragiques, ses initiatives clairvoyantes et fermes, son éloquence enflammée et vigoureuse, son zèle ardent et son courage, inconscient ou dédaigneux du péril, sont acquis à l'histoire impartiale. Le 3 décembre 1852, Juliette Drouet évoquait, dans la seconde des lettres que je dois citer, un épisode particulièrement émouvant. « A partir d'hier jusqu'au 14 de ce mois, il n'y a pas un seul jour que je ne me rappelle les dangers auxquels tu as été exposé il y a un an, et les terreurs et les angoisses inexprimables que j'ai éprouvées pendant ces dix affreux jours. Aujourd'hui, ce matin, à la même heure, tu étais au faubourg Saint-Antoine affrontant et provoquant à toi seul une troupe forcenée qui ne connaissait plus rien et ne respectait plus rien. Je te vois encore, mon pauvre bien-aimé, interpellant les soldats pour les rappeler à leur devoir et au véritable honneur, menaçant les généraux et les foudroyant de ton mépris. Tu étais effrayant et sublime, on eût dit le génie de la France, en proie au plus amer désespoir, en voyant s'accomplir le plus lâche et le plus vil de tous les crimes. C'est un véritable miracle que tu sois sorti vivant de ce faubourg que tu remplissais à toi seul d'héroïque fureur... »

L'exaltation de ce témoignage enthousiaste n'en diminue pas la valeur. Juliette rappelait ainsi, dans une lettre intime dont rien ne lui permettait de croire qu'elle serait un jour publiée, ce qu'elle avait vu et ce qu'elle avait entendu. Elle était présente. Elle ne cessa pas de l'être au cours de ces jour-

nées mouvementées où la liberté, sinon même la vie de son amant, fut en jeu. M. de Maupas a essayé de démontrer, dans ses *Mémoires sur le second Empire*, que Victor Hugo s'était caché pendant qu'il excitait les autres à aller au feu. Se cachait-il donc au faubourg Saint-Antoine, quand il affrontait et haranguait les soldats? S'était-il caché boulevard du Temple, où il avait préconisé et préparé la résistance; rue Blanche, où Baudin avait écrit, sous sa dictée, une proclamation qui mettait Louis-Napoléon hors la loi et provoquait aux armes ; quai Jemmapes, où un magnifique appel à l'armée s'échappait de son âme indignée ; rue Popincourt, où la lutte pour le droit fut décidée à la suite de son improvisation véhémente? M. de Maupas allègue contre le poète les pérégrinations dont il a lui-même fait l'aveu et ses changements de domicile. L'ancien ministre prétend qu'on les connaissait et qu'on aurait pu le faire arrêter dix fois : il ajoute : « Nous n'avions nul intérêt à le faire. » Ce dédain méritait de s'appuyer sur une preuve : je l'ai vainement cherchée. La vérité est que l'on évite de se faire arrêter, au cours d'une révolution, quand on veut résister et agir. La sécurité de Victor Hugo était la condition même de son action. Juliette l'aida à trouver plusieurs de ses lieux d'asile, avec un dévouement courageux dont aucun péril ou aucune fatigue ne put avoir raison. Ce fut elle qui le conduisit chez un marchand de vin de la rue de la Roquette, auquel elle avait sauvé la vie en 1848 ; puis chez M. de la Roëllerie ; puis chez M. de Montferrier. Victor Hugo lui a rendu hommage dans *l'Histoire d'un Crime*. Pas assez, dit M. Guimbaud, dont je partagerais l'avis s'il n'était probablement pas apparu à Victor Hugo qu'il ne fallait pas donner à une histoire générale, surtout à l'heure où elle était publiée, un tour et un ton trop intimes. Le rôle de Juliette Drouet, que l'initiale de son nom désigne, n'en apparaît pas moins « généreux, vaillant et héroïque ». Victor Hugo savait ce qu'il lui devait. J'ajoute deux documents inédits au dossier de sa gratitude.

C'est d'abord un passage du carnet, si riche en documents de toutes sortes, où le poète exilé prenait ses notes en 1856.

J'ai payé exactement jusqu'au dernier jour la prime annuelle convenue ; j'ai inscrit au dos de la police d'assurance la formule de transfert telle qu'elle m'a été dictée par le directeur même de la compagnie ; la somme stipulée, augmentée de la part qui me revient dans les bénéfices de la compagnie comme assuré à vie entière, sera donc payée immédiatement après ma mort par la compagnie à madame Drouet, désignée par moi.

Je prie madame Drouet de transmettre cette somme par testament à mes enfants bien-aimés.

Aucune difficulté ne s'élèvera évidemment de la part de mes enfants à la remise de cette somme à madame D. Je ne sais si le régime actuel finira assez tôt pour me permettre de remplir en France les formalités indiquées par l'art. ... La force majeure du devoir m'interdisant tout rapport avec la prétendue légalité actuelle, je supplée à ces formalités autant qu'il est en moi en mettant le droit de madame D. sous la sauvegarde même de l'honneur de mes chers enfants. Madame D. a tout donné et tout sacrifié pour moi ; c'est à son dévouement admirable que j'ai dû la vie dans les journées de décembre 1851 ; je ne veux pas qu'elle soit sans pain dans ses vieux jours ; mes enfants ne le voudront pas non plus. Du fond de mon tombeau, je le leur recommande au nom de tout ce qui est sacré dans ce monde et dans l'autre. V. H. Guernesey, 15 février 1856, anniversaire du mariage de ma fille Léopoldine [1].

Cette note est rayée transversalement par les trois mots *écrit, signé* et *remis* qui montrent que l'intention généreuse du poète avait reçu son exécution. La délicatesse de Juliette Drouet ne fut pas, comme on le verra plus tard, en reste avec lui.

L'autre document où s'exprime la gratitude de Victor Hugo pour le rôle joué par son amie au moment du coup d'État m'a été gracieusement communiqué par M. Eugène Planès, dont la collection est si abondante. C'est une note importante écrite par Victor Hugo en tête des épreuves de *la Légende des Siècles*.

L'ordre de me fusiller si j'étais pris avait été donné dans les journées de décembre 1851. J'en avais été prévenu dans la réunion

1. Inédit.

qui eut lieu chez Landrin, le 3 décembre, par le représentant Napoléon, fils de Jérôme, cousin de Louis Bonaparte et faisant alors cause commune avec nous contre la trahison du président. Il m'avait même offert un asile chez lui, rue d'Alger n° 5. Je n'ai pas usé de cet asile, mais je m'en suis souvenu, et c'est pour ces motifs que je n'ai nommé ni Jérôme Napoléon, ni son père, quand j'ai dû attaquer l'Empire.

Si je n'ai pas été pris et, par conséquent, fusillé, si je suis vivant à cette heure, je le dois à madame Juliette Drouet qui, au péril de sa propre liberté et de sa propre vie, m'a préservé de tout piège, a veillé sur moi sans relâche, m'a trouvé des asiles sûrs et m'a sauvé, avec quelle admirable intelligence, avec quel zèle, avec quelle héroïque bravoure, Dieu le sait et l'en récompensera! Elle était sur pied la nuit comme le jour, errait seule à travers les ténèbres dans les rues de Paris, trompait les sentinelles, dépistait les espions, passait intrépidement les boulevards au milieu de la mitraille, devinait toujours où j'étais et, quand il s'agissait de me sauver, me retrouvait toujours. Un mandat d'amener a été lancé contre elle et elle paie aujourd'hui de l'exil son dévouement.

Elle ne veut pas qu'on parle de toutes ces choses, mais il faut pourtant que cela soit connu.

Je la supplie de me permettre de lui rendre ici respectueusement témoignagne, du fond de mon cœur et de mon âme, et de trouver bon que je dépose ce livre à ses pieds.

Victor Hugo. Hauteville House, 1er janvier 1860, au commencement de la neuvième année d'exil [1].

De tels documents ont une valeur morale et une force probante qui se suffisent à elles-mêmes. Ils justifient le mot, exact et profond, qu'un admirateur respectueux de madame Victor Hugo, M. Gustave Simon, a écrit sur la liaison du poète avec Juliette Drouet : « Commencée en faute, a-t-il dit, elle s'acheva presque en vertu. » Tout un jugement impartial tient dans cette courte phrase. Son amour inspira à Juliette, dans les jours tragiques de décembre 1851 et dans les années qui suivirent, une véritable vertu civique. Elle se condamna

1. Inédit.

à l'exil. Ayant sauvé son amant, elle le suivit, heureuse de pouvoir, avec soumission et fierté, « vivre au plein soleil de l'amour et du dévouement ». Victor Hugo, aidé par un déguisement et par un faux nom, était arrivé à Bruxelles le 12 décembre. Juliette l'y rejoignit le 17, lui apportant un cœur résolu à affronter avec lui, au cours des événements, tous les passages difficiles ou terribles de la vie.

Exaltée par le sacrifice au-dessus d'elle-même, elle eut, dès cette première journée, un souci qui honore sa délicate générosité. Elle savait avec quel noble dévouement et avec quelle sereine hauteur d'âme madame Victor Hugo, frappée dans ses affections et dans ses intérêts, isolée et mal préparée à cet isolement, avait supporté les conséquences, si graves pour elle en tant que femme et en tant que mère, du coup d'État. Ses fils, Charles et François-Victor, ses amis, Paul Meurice et Vacquerie, tous frappés pour délits de presse, étaient en prison. Aucun appui, aucun secours, aucun conseil. Seule avec sa fille Adèle, qu'allait-elle faire? Sans doute fut-il question pour elle d'aller, dès ce moment, et au moins pour quelque temps, retrouver son mari. Je fais cette hypothèse d'après la seconde des lettres que Juliette écrivit à Victor Hugo, de Bruxelles même, le 17 décembre. « Consacre tout entier, lui disait-elle, à ta courageuse et digne femme tout le temps de son séjour ici. Ne lui épargne aucune des distractions qui peuvent la reposer des cruelles épreuves qu'elle vient de supporter. Fais de ma résignation et de mon courage, de ma délicatesse et de mon dévouement, une sorte de litière douce et molle qui lui adoucisse les aspérités du chemin tout le temps qu'elle passera avec toi. Donne-lui toutes les consolations et toutes les joies que tu pourras, prodigue-lui tous les respects et toutes les affections qu'elle mérite, et ne crains pas de voir jamais le bout de ma confiance et de ma patience. »

Madame Victor Hugo ne vint pas. Restée à Paris dans une situation que tout rendait difficile, elle sut faire face à tous ses devoirs, non seulement avec la dignité dont elle était coutumière, mais avec un sens des réalités de la vie qui paraissait avoir manqué jusque là à son habituelle nonchalance. Pour la première fois peut-être, elle eut ses responsabilités propres, qu'elle sut prendre, porter et garder. Ce n'est pas à tort que

son mari lui écrivait : « Je sais que tu as l'âme grande et forte. » Elle montra vraiment de la grandeur d'âme. Victor Hugo en fut, non étonné, mais ému. Les lettres qu'il lui écrivait témoignaient de son respect attendri. Il admirait en elle des qualités qu'il énumérait avec une gratitude sincère : « Tout y est, dignité, force, simplicité, courage, raison, sérénité, tendresse. » Si elle parlait politique, il louait la justesse de ses vues ; si elle parlait affaires et famille, il mettait sa confiance dans la bonté du cœur de la « chère maman », de la « maman bien-aimée ». Sans doute, en l'appelant ainsi, il consacrait l'abdication définitive de ses droits d'épouse, auxquels elle avait elle-même renoncé depuis longtemps, mais il l'élevait vers une situation nouvelle, faite d'une dignité plus reposée et plus grave, et il entrait comme une estime plus grande dans la fidélité de son affection, que la vie avait transformée sans la détruire. Devenue ainsi une « maman », elle avait pour son mari, dont elle savait les défaillances, les indulgences avec lesquelles une mère, plus tendre que sévère, couvre les légèretés de son fils. Les occasions ne faisaient pas défaut à sa bonté. Elles naissaient parfois sous la forme la plus imprévue. Quand elle préparait, en juin 1852, la vente nécessaire du mobilier, livré aux enchères publiques, elle découvrit dans le tiroir de la table de nuit de son mari des *lettres intimes* en si grand nombre que le tiroir fit résistance. De même, « toutes sortes de papiers et de choses intimes » étaient renfermés dans un meuble de bois de sapin, recouvert en étoffe de soie, qui formait comme une bibliothèque. Étaient-ce les lettres de Juliette, les souvenirs de madame Biard, ou d'autres souvenirs et d'autres lettres? Elle n'en dit rien et n'en laisse rien paraître : indulgente aux infidélités, elle reproche seulement à son mari son imprudence. « Il faut que je te gronde... Les domestiques ont pu lire et dérober ces lettres selon qu'ils ont voulu. J'espère qu'il n'en est rien pourtant, car le tiroir n'était pas très apparent. Cette pensée m'a tellement pourchassée qu'hier matin une crainte m'est venue, et bien m'en a pris... »

Ainsi elle avait l'art de pardonner. N'en avait-elle pas depuis dix-huit ans la douloureuse habitude? A la longue, elle s'était résignée. Elle avait consenti à un partage dont la vie avait, d'elle-même, par une sorte d'accord tacite, réglé les rapports

et les droits réciproques. L'exil créait une situation nouvelle. Retenue à Paris par son devoir maternel et par le légitime souci d'intérêts qu'un brusque départ aurait mis en péril, elle n'avait pu accompagner son mari en Belgique ou l'y rejoindre. Dans ces conditions, la présence de Juliette Drouet était pour elle moins une humiliation qu'une sécurité. Cette présence, qui la rassurait sur les soins matériels dont l'exilé serait entouré, n'était d'ailleurs pas une cohabitation. Ni Victor Hugo ni Juliette n'auraient consenti à l'usurpation d'une place que seule la maîtresse de la maison avait le droit légal et moral d'occuper. En arrivant à Bruxelles Victor Hugo avait pris à l'hôtel de la *Porte Verte*, qui n'était pas, il s'en faut, une maison de luxe, une chambre non chauffée, meublée d'un lit « grand comme la main » et de deux chaises de paille. Sa dépense quotidienne s'élevait, tout compris, à trois francs cinq sous. Prévenu de l'arrivée de son fils Charles, il s'installa plus confortablement, dès le 5 janvier 1852, place de l'Hôtel-de-Ville. Il évaluait à ce moment sa dépense mensuelle à environ cent francs par mois. Juliette, logée tout près de lui, chez son amie mademoiselle Luthereau, dans le passage du Prince, trouvait, pour sa domestique Suzanne et pour elle, une hospitalité qui s'élevait à cent cinquante francs par mois. D'une maison à l'autre, le voisinage permettait l'envoi quotidien au poète d'une côtelette et d'une tasse de café. Suzanne en avait la charge, sans que Juliette vînt jamais au domicile de son ami, où les plus notables des proscrits se réunissaient [1].

1. Victor Hugo évoquait ces souvenirs, en janvier 1855, dans une lettre charmante à Émile Deschanel : « ... Vous rappelez-vous? Vous veniez le matin ; Charras était dans un coin, Lamoricière dans l'autre, fumant dans la pipe de Charles ; Charles et Hetzel, sur le canapé qui me servait de lit ; et, avec le beau soleil dans une large fenêtre, je vous lisais une page du livre... »

La solidarité fraternelle qui réunissait, par la pensée ou par la présence, autour du grand proscrit les victimes du coup d'État n'excluait pas certaines attaques auxquelles se laissait entraîner l'exagération de quelques éléments avancés. Victor Hugo répondit à l'une d'elles en 1853 par des vers où se retrouve la verve indignée et vengeresse des *Châtiments* :

Toi qui derrière moi vantes la guillotine,
Toi qui baves et qui, dans ta rage crétine,
Dénonces le penseur comme on dénonce un roi,
Hurle et grince des dents : je n'ai pas peur de toi,
Ni de l'ongle allongé, ni de l'œil qui menace,
Ni de ton faux système, imbécile et tenace,
Qui contre le progrès entre en rébellion ;
Car je te sens chacal, et je me sens lion. (Inédit.)

Si près de lui et si loin à la fois, peut-être regrettait-elle les heures terribles et douces où, dans les intervalles de la lutte, elle accourait auprès de son ami, caché dans une petite chambre obscure, au milieu de vieilles tapisseries, mangeant au coin d'une table, leurs deux fauteuils côte à côte, le poulet froid qu'elle avait apporté ! Une nuit, le carillon de l'Hôtel de Ville, les bastringues, les orphéons, les cris des débardeurs belges et des pierrots flamands firent un tel vacarme qu'il dut s'enfuir de sa chambre pour se réfugier dans celle de Juliette. Mais ces bonnes fortunes étaient rares. L'âge n'avait pas apaisé chez elle certaines exigences et elle reprochait à son amant l'excès d'une continence dont elle souffrait comme d'une humiliation. Jalouse du passé et toujours irritée, quoiqu'elle eût pardonné et promis d'oublier, elle faisait sans cesse des allusions à la liaison que le poète avait eue avec madame Biard. Mais elle était, aussi, jalouse du présent. Tout servait de prétexte à ses craintes et à ses plaintes. Elle s'attachait aux plus petits indices et elle exerçait sur la vie de son ami une véritable inquisition qui se traduisait par des questions pressantes et multiples :

« J'insiste avec toutes les supplications de mon âme pour que tu me dises bien tout, même la propriété de ta lorgnette, même le billet R... dont j'ai plusieurs autographes chez moi, venus de Belle-Ile, même certains noms et certaines adresses, même les actrices plus ou moins fécondes que tu protèges avec tant de sollicitude, même les contrefaçons de bas bleus qui demandent près de toi certaines fonctions mystérieuses et nocturnes, sous prétexte de pitié et de poésie, même mademoiselle Constance, malgré son nom significatif et son âge, encore plus rassurant... »

Sa solitude, insuffisamment occupée par le raccommodage de leur linge et par la copie du manuscrit de *Napoléon le Petit*, excitait et troublait son imagination. Elle soupçonnait, entre lui et elle, « quelque douloureux mystère » dont elle redoutait la découverte. Vraiment, elle se rendait malheureuse. Mais ni son amour, ni son admiration, ni son dévouement ne faiblissaient. Elle préférait les tortures de la jalousie aux souffrances d'une séparation. Quel que fût l'exil, elle en avait accepté les conditions. En juillet 1852, Victor Hugo, menacé

par la loi Faider dans la liberté de sa pensée, résolut de quitter la Belgique et de chercher en Angleterre un asile plus sûr. Il n'eut pas de peine à décider Juliette à partir, mais il lui demanda de ne partir qu'après lui, et elle n'accepta pas cette condition sans amertume. « Je ferai ce que tu voudras. Du moment où mon cœur est tout à fait désintéressé dans la question, peu m'importe quand et comment mon corps changera de place et se transportera de Bruxelles à Jersey... » Elle récrimina avec vivacité contre les « vices éhontés des femmes du monde », auxquelles on continue à marquer tous les égards et tous les hommages, tandis qu'on taxe d'infamie « les pauvres créatures coupables des crimes d'honnêteté, de dévouement et d'amour ». Puis, résignée, elle conclut : « Je partirai pour Jersey quand et comme tu voudras. »

(La fin prochainement.)

LOUIS BARTHOU

LA DEUXIÈME BATAILLE DE LA MARNE

De la Picardie à la Flandre, du Chemin des Dames aux routes de Compiègne, des rives de l'Aisne aux rives de la Marne, le cycle de l'offensive allemande déroule ses péripéties mouvantes. Mais quand, pour la seconde fois depuis 1914, l'Allemand sûr de vaincre a franchi la rivière fatale, l'heure sonne et le destin pour la seconde fois prononce contre lui.

***

Du fait de la victoire allemande du 27 mai, surprise déconcertante exploitée à fond, la situation stratégique s'était trouvée profondément modifiée. L'avance allemande, parvenue d'un seul bond jusqu'à la Marne, avait eu deux conséquences importantes : d'une part elle avait coupé la grande voie Paris-Châlons et par suite mis en difficulté les communications des armées françaises de l'est avec les armées françaises du centre ; d'autre part elle avait projeté sur la capitale une menace plus grave encore et plus rapprochée — 65 kilomètres à peine — que l'avance allemande sur l'Oise.

Ainsi deux possibilités stratégiques s'offraient au commandement allemand, conséquences logiques d'un succès qui avait dépassé toutes ses prévisions et peut-être débordé ses plans primitifs : l'une, c'était la rupture du front français en son milieu de façon à achever la séparation des armées de l'est

d'avec celles du centre ; l'autre, intimement liée à la première, c'était, par un mouvement enveloppant de grande envergure, l'encerclement de la région parisienne. Ce double objectif réalisé, on pourrait en toute confiance donner l'assaut final. La décision était promise à brève échéance, — avant octobre.

Pourtant, cette vaste entreprise n'était pas sans obstacles De part et d'autre du grand saillant allemand de Château-Thierry, les positions françaises s'enfonçaient encore solidement et dangereusement dans les lignes allemandes, à l'ouest jusqu'au delà de l'Aisne où elles bordaient la forêt de Laigue, à l'est jusqu'aux lisières de la ville de Reims dont les ruines restaient inviolées. Ainsi, toute armée allemande manœuvrant sur la Marne se trouvait exposée à une double attaque de flanc, partant soit du bastion de l'ouest dont le réduit central était la forêt de Villers-Cotterets, soit du bastion de l'est dont le réduit central était la forêt de la Montagne de Reims. Et l'on sait que les attaques de flanc sont dans le goût de la stratégie française.

L'État-major allemand s'en rendait compte : c'est un fait certain, que démontrent les opérations qu'il avait montées en juin. L'offensive du 9-13 juin, menée alternativement par von Hutier et par von Bœhn, devait réduire le saillant français de l'Aisne : elle avait échoué. Par une tentative symétrique bien que de dimensions plus restreintes, Fritz von Below avait été chargé le 18 juin de réduire le saillant français de Reims, aux trois quarts encerclé : il échouait pourtant. Ce double échec était de mauvais augure.

Néanmoins Hindenburg — ou Ludendorf — persista audacieusement dans son dessein. L'audace lui avait réussi le 27 mai : elle lui réussirait encore. Il était dans la disposition d'esprit du joueur que la veine a grisé. Tout le poussait à frapper ce grand coup, la superbe confiance qu'il avait en son génie, la conviction où il était de la supériorité de la tactique allemande, la facilité même et l'ampleur de sa précédente victoire, enfin la fièvre de l'opinion publique, impatiente de la paix victorieuse que lui promettait chaque jour une presse bien stylée. Cette presse répétait sur tous les tons les leçons de l'État-major : Foch est réduit à la défensive parce qu'il est un

incapable : « Ce qui est remarquable, c'est le contraste qui existe entre les discours sensationnels et fanfarons de Wilson, Lloyd George et Clemenceau, et la tactique de leur généralissime qui manque absolument d'énergie et de résolution. » (Général von Liebert, dans la *Tägliche Rundschau* du 10 juillet.) Il est réduit à la défensive parce qu'il n'a plus de réserves de manœuvre : « L'Entente a usé l'armée de manœuvre de Foch et elle est incapable de prononcer une grande offensive. » (*Kreuzzeitung* du 13 juillet.) Il est réduit à la défensive parce qu'il est « coincé dans la tenaille allemande ». « Il ne peut abandonner ni Calais, ni Amiens, ni Paris. Il est cloué entre la Somme et l'Ourcq. Tout ce qu'il pourrait faire, ce serait reculer sur ses positions préparées de Creil, Senlis, Nanteuil, Crouy. » (*Norddeutsche Allgemeine Zeitung* du 26 juin.) Quant à l'armée américaine, c'est un bluff, elle ne pourra pas intervenir à temps dans la bataille : « Le prochain coup allemand sera porté avant que l'armée américaine ne joue un rôle sur le théâtre occidental. » (Commandant von Schreibershofen, dans les *Hamburger Nachrichten* du 12 juillet.) Les Américains débarqués en France sont beaucoup moins nombreux que ne le prétendent les journaux de l'Entente : « Les chiffres énormes qu'on indique sont pur bluff ; les Allemands savent exactement ce qu'il en peut être. » (*Deutsche Tageszeitung* du 30 juin.) Au surplus ces troupes américaines ne sont pas en état d'être envoyées au front : « Au front on n'a identifié qu'une seule division constituée ; encore était-elle probablement commandée par des officiers français ; le gros fait l'exercice loin des coups. » (*Rheinisch-Westfälische Zeitung* du 30 juin.) Enfin les quelques contingents américains qui ont déjà été au front se sont montrés d'une valeur très médiocre : « Leur tactique de cow-boys a subi dix échecs à l'ouest de Château-Thierry. Les Américains ne savent pas faire la guerre. » (*Strassburger Post* du 27 juin.) Dans ces conditions l'Allemagne peut être tranquille, la prochaine offensive ne pourra être qu'une nouvelle surprise pour l'ennemi et une nouvelle victoire : « A l'heure actuelle il est certain que le jour où l'offensive allemande se déclenchera, elle surprendra une fois de plus l'adversaire, dont la situation stratégique d'ensemble n'a cessé de s'aggraver. » (Comman-

dant von Schreibershofen, dans les *Hamburger Nachrichten* du 12 juillet.) Et le 15 juillet, au moment où la bataille s'engage, le lieutenant-colonel baron von der Osten-Sacken und von Rhein écrit dans la *Rheinisch-Westfälische Zeitung* : « Quelle sera la décision de la prochaine offensive? Il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. Nos ennemis, notamment les Français, pour qui tout est en jeu, vont à la rencontre de temps très durs. Il est probable qu'ils se défendront jusqu'à l'extrême, mais cela, d'après toutes les prévisions humaines, ne leur aidera en rien... Poincaré et Clemenceau ont semé le vent; tous deux, et avec eux, la France, récolteront la tempête. »

Ainsi parle, de toutes ses voix orgueilleuses, la presse allemande; ainsi pense le grand État-major qui l'inspire. C'est donc en toute tranquillité d'esprit qu'il prépare l'infaillible offensive : dépassant encore les précédentes par son envergure, elle s'étendra sur plus de 90 kilomètres de part et d'autre de Reims, de Château-Thierry à Massiges ; trois armées « sous le commandement de Son Altesse Impériale le Kronprinz » y participeront, de droite à gauche la VIIe armée von Bœhn, la Ire armée von Mudra, la IIIe armée von Einem ; von Mudra escaladera la Montagne de Reims ; von Bœhn la débordera par le sud et franchira la Marne pour remonter sur Épernay ; von Einem brisera le front de Champagne et se saisira de Châlons, nœud vital des communications françaises. Alors le saillant de Reims tombera de lui-même comme un fruit mûr, et quand l'immense armée victorieuse, partant de la base Château-Thierry-Épernay-Châlons, se rabattra sur Paris, ce sera la véritable *Friedensturm*, la ruée finale, on pourra sonner l'hallali.

***

Plan grandiose assurément et digne du cerveau puissant d'un Hindenburg — ou d'un Ludendorf — mais qui ne peut réussir qu'à une condition, la passivité absolue de l'adversaire. Or l'adversaire est Foch, irréductible théoricien de l'offensive opportune : domptant sa fougue, il s'est tenu jusque là sur la défensive stricte que lui imposaient les circonstances, mais voici le moment venu où, embrassant la situation générale

d'un clair regard, il juge qu'il peut et par conséquent qu'il doit agir.

D'où vient qu'en quelques semaines la situation ait pris cette physionomie toute nouvelle?

D'abord la victoire italienne du Piave — du 23 juin, —, survenant après la contre-offensive de Mangin devant Compiègne, a rompu le charme, fortifié le moral de l'Entente, et démontré fort à propos que les meilleures recettes de Ludendorf n'étaient pas infaillibles.

Précisément, sous la direction de maîtres comme Foch et Pétain, l'État-major français a cherché, trouvé, mis au point la solution du problème tactique qu'avait posé l'offensive allemande : il a trouvé non seulement la parade tactique, mais la meilleure formule de riposte. La parade tactique, ce sera la défensive élastique substituée à la défensive rigide, procédé que les Allemands ont déjà pratiqué, mais que les Français vont reprendre et pousser à la perfection, en y ajoutant un élément de surprise : on aura soin, pour que l'assaillant trébuche, qu'il porte son premier coup dans le vide, et que la véritable ligne de résistance — d'infanterie et d'artillerie — reportée légèrement en arrière, se démasque au dernier moment. Mais c'est la riposte offensive surtout qui devra utiliser au maximum l'effet de surprise, puisque les événements ont démontré que seule la surprise est efficace et apte à donner le succès initial : à la manœuvre de Riga qui, mise au point par von Hutier, est devenue l'instrument même de Ludendorf, on opposera la manœuvre de Cambrai, inventée par le général anglais Byng, qui permet en effet le maximum de surprise puisqu'elle *supprime radicalement toute préparation d'artillerie.* Mais quoi? L'infanterie va-t-elle s'avancer ainsi à découvert, offrant ses poitrines comme cible à la mitraille ennemie? Non pas, elle aura devant elle un bouclier mobile qui lui sera en même temps la meilleure artillerie d'accompagnement : l'offensive sera menée par de véritables cohortes de tanks, non plus les lourds mastodontes de 1916, monstres d'aspect préhistorique, mais les chars légers, rapides, souples dans leurs évolutions, admirables pour entraîner, devancer et protéger les vagues d'assaut. L'industrie française, décuplant son effort dans ces semaines critiques, a produit

par centaines ces tanks qui vont devenir par excellence l'instrument de l'offensive et de la victoire : le modèle le plus réduit est le Renault de 6 tonnes, monté par deux hommes d'équipage.

Mais la grande nouveauté de la situation, plus encore que la solution du problème tactique, c'est la solution de la crise des effectifs. Cette crise naguère, si redoutable, la voici enfin conjurée par le grand effort de l'Angleterre, par le prodigieux effort de l'Amérique. Dans le courant du mois de juin, grâce aux renforts envoyés de la métropole, l'armée anglaise a récupéré tous ses effectifs ; elle est reconstituée, solide à son poste, en état de se suffire à elle-même et de tenir tête aux armées du prince Rupprecht ; de ce fait, l'armée de Mitry qui se battait sur les monts de Flandre, redevient disponible pour le front français. En même temps se réalise ce qu'on est vraiment en droit d'appeler le miracle américain, ce miracle que la trop sceptique Allemagne s'obstine à nier jusqu'au bout : quand s'est déclenchée la formidable offensive allemande, le Président Wilson a vu clairement le danger: *periculum in mora !* et sous son ardente impulsion le flot des renforts américains a grossi soudain, est monté d'un seul bond jusqu'à 8 et 10 000 hommes par jour, de sorte qu'à la fin de juin, on peut compter près d'un million de jeunes hommes débarqués sur le sol de France. Ce ne sont pas des soldats, disent les Allemands : allons donc ! ce sont d'excellents soldats, et qui, dès que leur entraînement permet de les envoyer au front, font preuve d'étonnantes aptitudes guerrières. On les verra rivaliser avec les plus solides divisions françaises de choc, divisions coloniales ou marocaines. Joignez à ces magnifiques troupes fraîches les divisions d'élite que le général Diaz, grâce à la victoire de la Piave, a pu maintenir sur le front français ; joignez-y enfin toute l'armée française, reposée, bien en forme, nullement ébranlée par la surprise du Chemin des Dames (elle vient de le prouver devant Compiègne et devant Reims), l'armée française qui, ne l'oublions pas, tient toujours la première place sur le front d'Occident, comme elle tiendra la première place dans la bataille, où elle représentera à elle seule *80 p. 100* des effectifs engagés : entre les mains de chefs qui sauront utiliser son élan, quel merveilleux instrument de guerre!

Avec de pareils atouts dans son jeu, quand on est Foch, on ne se défend pas seulement, on attaque. La grande offensive allemande de part et d'autre de Reims est prévue : soit, deux chefs qui ont fait leurs preuves sauront la contenir, Gouraud en Champagne, Berthelot entre la Marne et Reims. Mais ce n'est pas vers eux qu'affluent les réserves : deux armées, Mangin et Degoutte, groupées sous les ordres du général Fayolle, contre-attaqueront entre l'Aisne et la Marne, sur le flanc droit de l'assaillant. Jamais contre-manœuvre ne fut plus classiquement ni plus sûrement amenée : par une série d'opérations préliminaires, où l'adversaire dans sa présomption ne voit que nervosité et vaines reconnaissances, la forêt de Villers-Cotterets, base essentielle de la contre-attaque, a été largement dégagée, et, en un point particulièrement sensible, entre la forêt et l'Aisne, d'importantes positions de départ ont été reconquises par delà le ravin d'Amblény. Le 12 juillet, la décision est prise et les ordres de concentration donnés. Ainsi, dans ces nuits de juillet, un double flot humain s'écoule sur les routes, régiments d'Allemagne qui descendent vers la Marne, régiments de France qui se glissent sous les hautes futaies de Villers-Cotterets : une égale volonté de vaincre anime les deux partis.

***

Au centre de l'immense champ de bataille [1], la Montagne de Reims se dresse de toute sa masse, barrant la route aux Allemands : dans la rude partie qui s'engage, elle est le premier enjeu. La contemplant à distance, du haut de leurs observatoires, le kaiser et Ludendorf se sont dit sans doute qu'elle serait le plateau de Pratzen sur lequel ils gagneraient leur bataille d'Austerlitz.

Devant eux, au plemier plan, gît le cadavre de la ville ; car Reims même s'étale en plaine, sur la craie champenoise. La haute façade de la basilique, d'une noblesse tragique et douloureuse comme un beau visage d'aveugle, ne domine plus que des ruines sans nom. Mais ces ruines abritent une garnison toujours vigilante, et la ville détruite garde au moins

1. Voir, pour la topographie, les articles de MM. H. Bidou et J. Brunhes.

la valeur d'une barricade : elle sert de sentinelle avancée à la Montagne qui est le donjon.

Celle-ci s'élève d'un seul jet au sud de Reims ; elle atteint 270 mètres en son point culminant ; elle mesure 20 kilomètres en son plus grand axe. Promontoire avancé du grand plateau tertiaire de l'Ile-de-France, elle se relève vers l'est, se dessinant en falaise au-dessus des ondulations monotones et pauvres de la Champagne : seules les buttes de Brimont et de Berru, tombées entre les mains de l'ennemi, semblent la défier de loin. Une immense et royale forêt la couronne, tandis que sur ses pentes se déploient les incomparables vignobles, d'une magnificence de grands seigneurs : ici est visible dans toute sa splendeur la richesse de la France et la bonté du sol français.

De part et d'autre, deux pays d'aspect et de structure profondément différents. A l'ouest, par une série de contreforts boisés formant étages, la Montagne se relie au Tardenois, tout en vallons, en coteaux, en bois, en cheminements compliqués, dont les couverts nombreux et le paysage coupé favorisent les infiltrations d'infanterie chères à Ludendorf. A l'est, au contraire, c'est la Champagne dans toute sa nudité, la triste Champagne parsemée de cimetières, car les armées adverses s'y sont heurtées tant de fois depuis 1914 et avec tant de fureur qu'on dirait une vaste nécropole. La craie partout mise à nu, les longs sillons blanchâtres des boyaux et des tranchées, les boqueteaux de pins géométriques et souvent décapités, la sécheresse, le vide et la désolation donnent au paysage un aspect funèbre qui, une fois perçu, ne s'efface plus de la mémoire. Mais que cette prairie champenoise se déroule en glacis légèrement ondulés comme à l'ouest, vers le camp de Châlons, ou qu'elle découvre plus à l'est des bosses aplaties et ravinées telles que la célèbre Main de Massiges, ce secteur de combat s'oppose au précédent par ses vastes découverts : avec les nouveaux procédés tactiques, une bonne artillerie doit y paralyser les cheminements d'infanterie.

Comme elle la déborde par le nord, la Champagne déborde la Montagne de Reims par le sud, formant le golfe d'Épernay. La Marne s'y engage, et ses eaux tranquilles, gardées par une double escorte de peupliers, y dessinent dans une large vallée d'innombrables sinuosités.

***

La nuit du 14 au 15 juillet. Minuit.

Brusquement toute la ligne allemande de Château-Thierry à l'Argonne s'embrase. C'est la préparation d'artillerie qui commence, semblable à toutes les précédentes, mais les dépassant encore par son intensité, si formidable que Châlons, à 25 kilomètres de là, en est illuminé et que Paris lui-même, réveillé par le grondement sourd et continu de la canonnade, en aperçoit au loin les inquiétantes lueurs ; l'heure solennelle est donc venue, c'est son sort qui se joue là-bas, et le sort de la France, et la liberté du monde.

Assisté de son fidèle historiographe Karl Rosner, le kaiser écoute « la musique du bombardement » ; cette musique lui est douce parce qu'il est sûr de la victoire. Et quand l'infanterie allemande part à l'assaut à 4 heures 45, elle aussi est sûre de la victoire ; toute l'armée allemande en est sûre. Les plus savants procédés de Ludendorf, destinés à surprendre l'ennemi, n'ont-ils pas été mis en œuvre? Avec quelle application, avec quelle minutie admirables, c'est le *Berliner Tageblatt* qui prend soin de nous en instruire :

Par un travail de nuit incessant et intense, qui s'est prolongé pendant des semaines, nous avons préparé l'avant-terrain de l'attaque. Il s'agissait ici de surmonter les obstacles d'un champ d'entonnoirs, ravagés, marécageux et couverts d'obstacles de toutes sortes... Pendant le jour les aviateurs ennemis venaient observer nos lignes et l'arrière, mais ils ne devaient remarquer aucun changement. Car si les pionniers travaillaient toute la nuit à la réfection des routes ou à la construction de ponceaux pour franchir les entonnoirs et les cratères, dès que le jour venait ils jetaient sur leurs travaux des décombres ou des broussailles ou les masquaient par tout autre moyen. Toutes les précautions étaient prises ; les ornières même des véhicules devaient être effacées. Tout devait être si tranquille dans les secteurs que les soldats avaient reçu l'ordre d'envelopper leurs pieds dans des chiffons et que les routes étaient recouvertes de fumier et de vase afin qu'aucun bruit ne pût éveiller l'attention de l'adversaire...

Oui, avec une pareille science du camouflage et de si parfaites méthodes d'organisation, la victoire est certaine ; le Français, le Français léger, ne peut pas ne pas être surpris ; il le sera, vous dis-je ; *il l'a été,* écrit le général von Ardenne

dans le *Berliner Tageblatt* du 17 juillet, si sûr de lui et de Ludendorf qu'il n'attend même pas un complément d'information :

Chose prodigieuse ! s'écrie-t-il. Pour la quatrième fois, l'ennemi a partout attendu l'attaque allemande, sauf à l'endroit où elle s'est produite. Elle s'est déclenchée des deux côtés de Reims, dans un secteur où les Français n'ont même pas tenté de reconnaissances. L'histoire révélera un jour quelles ruses notre commandement a déployées pour dissimuler ses préparatifs. On en restera stupéfait !

Or, ce dont on reste stupéfait, c'est de la monumentale bévue du général von Ardenne, car voici exactement comment les choses se sont passées.

Au sud-ouest du front de bataille, à l'abri du rideau de fumée que développe le barrage des obus fumigènes, l'armée von Bœhn a réussi à franchir la Marne sur une largeur d'environ 20 kilomètres : c'est un succès tactique, qui flatte l'amour-propre allemand et que ne manque pas d'exploiter la presse allemande par de lourdes railleries sur la « rivière symbolique » ; mais c'est un succès précaire, aussi suspect et gros de danger que le passage de la Piave par les Autrichiens, car les troupes de von Bœhn, énergiquement contenues par l'armée Berthelot, bientôt prolongée par l'armée de Mitry, restent accrochées aux hauteurs de la rive sud de la Marne, sans parvenir à en déboucher franchement. Entre la Marne et Reims, la gauche de von Bœhn et la droite de von Mudra ont réussi également à pénétrer dans les lignes alliées, à s'élever sur les premiers contreforts de la Montagne de Reims et à pousser une pointe en direction d'Épernay, mais là aussi l'avance allemande, très coûteuse, est contenue par la résistance de l'armée Berthelot, et ne dépasse nulle part 5 kilomètres. Enfin l'échec total et sanglant de von Einem en Champagne achève de désarticuler le colossal mécanisme monté par Ludendorf. On l'a dit à juste titre, « la manœuvre du général Gouraud restera comme un modèle classique de défense en profondeur » : les premières lignes, sacrifiées, ne sont plus tenues que par une poignée d'hommes, guetteurs et mitrailleurs ; à 2 kilomètres en moyenne en arrière, l'infanterie occupe de nouvelles positions qui ont été soigneusement

camouflées ; l'artillerie elle-même a été déplacée à l'insu de l'ennemi ; la précision des renseignements obtenus est telle qu'une demi-heure avant que commence la préparation allemande, un feu terrible est déclenché sur les tranchées ennemies où se concentrent les troupes d'assaut ; enfin, quand l'armée assaillante, confiante malgré tout, s'avance à découvert dans la zone désertique des premières lignes, elle est instantanément clouée au sol par un tir de barrage foudroyant, tandis que les positions de combat de l'armée française, soudainement démasquées, demeurent inabordables et irréductibles. Après cela Gouraud peut lancer un ordre du jour de victoire, il en a le droit : cet effondrement de l'armée von Einem, c'est en effet la première phase de la victoire française et l'amorce de la défaite allemande.

Dès le second jour, il faut être aveugle pour ne pas se rendre compte que la grande offensive a échoué : elle s'effrite et dégénère en poussées locales. Alors Ludendorf, qui dans son orgueil ne veut pas croire à la possibilité d'une réaction française, essaie d'une manœuvre de fortune, très périlleuse : abandonnant son principal objectif Châlons et exploitant les avantages obtenus sur sa droite, il pousse en direction d'Épernay ; s'il l'atteint, c'est la Montagne de Reims débordée par le sud et tout le saillant de Reims compromis. Mais cette manœuvre, tout au fond d'une poche dont les deux cordes sont tenues par l'adversaire, est d'une folle témérité ; d'ailleurs, malgré les efforts les plus acharnés, la tête de pont de Dormans, sur laquelle repose tout le succès de la manœuvre, ne s'élargit guère et même par endroits se rétrécit ; les ponts jetés sur la Marne sont devenus la cible des avions et de l'artillerie alliés et à plusieurs reprises croulent dans la rivière avec troupes et convois. Sur la rive nord chaque avance est suivie d'un recul. Les Allemands piétinent dans le sang, s'essoufflent et commencent à renâcler, quand, le 18 au matin, une formidable canonnade leur éclate dans le dos. De l'Aisne à la Marne, la grande contre-offensive française est déclenchée.

***

Le front qui s'étend sur 45 kilomètres environ de Fontenoy

sur l'Aisne à Château-Thierry sur la Marne, orienté approximativement nord-sud, formait pour l'armée allemande un flanc défensif solidement organisé. Il était tenu, sans compter les réserves, par onze divisions, dont les unes constituaient l'extrême aile droite de l'armée von Bœhn et dont les autres appartenaient à une nouvelle armée, la IXe, placée sous le commandement du général von Eben.

Devant elles, tout paraît absolument calme. Les mouvements de troupes et d'artillerie signalés par les drachen, bien loin d'indiquer des intentions offensives, prouvent au contraire que l'adversaire dégarnit ses lignes, sans doute pour renforcer en toute hâte les secteurs menacés par l'avance allemande. Il semble invraisemblable que les Français, engagés dans une terrible bataille défensive, osent réagir par ailleurs ; on n'en parle que pour s'en moquer : le 18 juillet, la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* écrit avec à-propos : « Une partie de la presse de l'Entente ose parler d'une puissante contre-offensive de Foch qui serait sur le point de se développer, et dont les attaques partielles, signalées sur le front français, seraient la préparation ; mais ces combats ont prouvé que *nos adversaires sont incapables de déclencher aucune opération de grande envergure,* et de remporter un succès quelconque : il leur manque l'énergie, les troupes et la fermeté de décision. » Il règne dans les lignes allemandes une si parfaite sécurité que le 18 juillet à l'aube, les équipes militaires partent comme d'habitude pour la moisson.

Mais à la même heure, exactement 4 heures 30 du matin, sans aucune préparation d'artillerie, l'armée Mangin bondit en avant, précédée seulement de ses innombrables tanks et d'un sérieux barrage roulant. L'effet de surprise est foudroyant : les équipes agricoles, prestement enlevées, feront un autre jour la moisson ; une division est bousculée en pleine relève; ailleurs les garnisons prises au nid se rendent par centaines ; un campement est cerné sans que les sentinelles aient eu le temps de crier : « *Wer da?* »; deux états-majors de régiments — colonels en tête — sont sortis du lit un peu brutalement. Au nord de l'Ourcq, avançant par larges foulées sur les grands plateaux à betteraves du Soissonnais, l'armée Mangin réalise dans la journée une pro-

gression moyenne de 7 kilomètres, sa gauche approche à moins de 3 kilomètres de Soissons, pousse même les éléments légers jusqu'aux faubourgs de la ville. Au sud de l'Ourcq, l'armée Degoutte, dans un terrain plus accidenté et difficile, marque une avance moyenne de 5 kilomètres. Et sur tout le front de la grande bataille, les armées alliées stimulées par la victoire reprennent l'offensive.

A ce moment, l'armée allemande est à deux doigts du désastre. Que Soissons tombe et que les troupes de Mangin se glissent le long de l'Aisne, ce sont toutes les communications de l'armée von Bœhn coupées, cette armée prise à revers, menacée d'être détruite sur place. Soissons devient le pivot de la bataille. « Le foyer est à Soissons, dit la *Frankfurter Zeitung*, une rupture ici doit être évitée quoi qu'il advienne. » Heureusement pour les Allemands, leurs divisions de renfort sont à pied d'œuvre ; elles arrivent à temps pour établir dès le 19 en avant de Soissons, au delà de la coupure profonde de la Crise, un solide barrage défensif qui résiste aux furieux assauts de Mangin. Le moment de péril extrême est passé. Dans un sursaut d'énergie et d'orgueil, l'armée allemande se raidit pour tenir le coup et ne pas faire figure de vaincue ; et il faut reconnaître que si elle a chancelé un instant, elle s'est ressaisie presque aussitôt ; mais, malgré l'acharnement de ses contre-attaques, elle ne peut éviter la pénible nécessité de la retraite : « Conformément au plan de l'état-major », l'armée von Bœhn livrera donc une « bataille d'arrière-gardes » que la presse sera chargée de transformer en chef-d'œuvre tactique.

Ce repli se fait par bonds successifs. Comme s'ils ne pouvaient pas croire à la réalité des événements et à la durée de l'offensive de Foch, les Allemands retraitent pas à pas, toujours prêts à faire face et ne cédant que sous une nouvelle pression. Et puis il y a tant et tant de matériel à sauver ou à détruire, quand il n'est pas abandonné au vainqueur. Allumés volontairement ou par les bombes des avions alliés, d'immenses incendies éclairent le ciel du Tardenois ; les explosions succèdent aux explosions ; villes et villages qu'il faut évacuer sont consciencieusement pillés, ravagés, incendiés : « C'est une consolation », dira le correspondant du *Berliner Tageblatt*,

en voyant les flammes s'élever au-dessus des campagnes françaises.

Dès la nuit du 19 au 20, les Allemands renoncent au plus clair bénéfice de leur grande offensive ; ils évacuent leur tête de pont au sud de la Marne, cette « inexpugnable » tête de pont qui devait servir de base à la marche sur Paris. N'importe ! Un communiqué Wolff présente l'évacuation comme « un nouveau et magnifique fait d'armes ». Resteront-ils sur la rive nord, abrupte et difficile à aborder de front? Ils le voudraient bien, mais en dépit de leur résistane, les armées Mangin et Degoutte touchent presque à la grande artère Soissons-Château-Thierry : il faut évacuer Château-Thierry dans la nuit du 20 au 21 pour se reporter sur une ligne de hauteurs à 7 kilomètres en arrière; du moins, de Jaulgonne à Reuil, se cramponnent-ils à la Marne qu'il leur est dur de lâcher. Mais Mangin et Degoutte insistent, et de Mitry venant du sud a franchi la Marne ; les hauteurs au nord-est de Château-Thierry sont forcées ; le 25, Oulchy-le-Château tombe ; par l'ouest et par le sud, les Alliés menacent Fère-en-Tardenois, nœud vital de toute la région. Alors, à contre-cœur, car c'est avouer qu'ils ont perdu la deuxième bataille de la Marne, le 26 au soir les Allemands décollent de la rivière, et par un nouveau bond en retraite, celui-ci de plus grande envergure, se rabattent sur une ligne de hauteurs qui forment partage des eaux entre la Marne et l'Ardre. Trop tard cependant pour empêcher les Français d'entrer à Fère le 28.

Une accalmie s'ensuit. Ce ne peut être, pense l'État-major allemand, que la fin de la bataille ; après quinze pareilles journées, l'assaillant n'est-il pas à bout de souffle? L'élan offensif de mars, avril, mai ou juin n'a pas été soutenu plus de huit jours. Et déjà Hindenburg se félicite de s'en être tiré relativement à bon compte : dans un communiqué officieux qu'il adresse au peuple allemand, il donne de savantes raisons pour justifier son « recul stratégique » et il assure que le « coup décisif » n'est que « renvoyé à quelque temps », le temps de procéder aux regroupements nécessaires et à la création de nouvelles bases. La nouvelle ligne de défense, qui court sur des positions dominantes, lui paraît si solide qu'il ne juge même pas nécessaire de relever aucune des

divisions fatiguées qui l'occupent. La bataille est finie, bien finie.

Brusquement elle se rallume le 1er août et aux portes mêmes de Soissons. C'est Mangin, associé à Degoutte, qui donne un nouveau coup de boutoir. La clef de la défense de Soissons est constituée, en avant de la Crise, par le bastion avancé de Hartennes, plateau boisé qui domine toute la région et d'où jusqu'ici les Allemands n'ont pu être délogés. Ils le seront enfin. Tournant l'obstacle, les contingents britanniques emportent la cote 205 qui leur ouvre la vallée de la Crise. Hartennes est évacué, Soissons débordé par le sud, et le 2 août, les chasseurs à pied pénètrent dans la ville. La charnière a sauté.

Alors, pour la quatrième fois, l'armée von Bœhn tourne les talons. Déjà les Français bordent l'Aisne jusqu'à Venizel ; le repli au nord de la Vesle s'impose et peut-être au nord de l'Aisne. En attendant on s'arrêtera sur la ligne Braine-Fismes, que les Franco-Américains tâtent, semble-t-il, sans grande vigueur. C'est à ce moment que se déclenche la nouvelle offensive alliée sur la Somme qui, au premier coup, dégage Amiens et saisit Montdidier.

***

Peu de guerres offrent l'exemple d'un renversement si complet de la situation. L'État-major allemand se croyait tout permis, l'initiative stratégique était devenue sa propriété ; il avait remporté des succès éclatants et inespérés ; déjà il étendait la main pour toucher la victoire décisive et Paris. Et voilà qu'il est manœuvré à son tour par un chef audacieux et retors qui ne lui laisse aucun répit. En trois semaines l'armée allemande a perdu plus de 70 000 prisonniers, 1 300 canons, et ce qui est plus grave, son prestige, sa foi en la victoire.

Une fois de plus, l'Allemagne s'est trompée sur le compte de la France qu'elle croyait abattue, usée, finie. Mais ceux qui connaissaient le cœur français n'ont pas été surpris : ils savaient que le génie de la race est fait d'une espérance invincible. Aujourd'hui cette espérance, longtemps captive, et délivrée enfin, ouvre toutes grandes ses ailes.

JULES ISAAC

MARINS D'EAU DOUCE

I

J'étais petit. J'avais douze ans. Qu'il me semblait large, alors, le lac... plus vaste que la mer et plus profond !

Sur les géographies, nous le savions, on l'appelle le Léman. Mais pour nous il était le lac de Genève, parce que Léman ne signifie rien, tandis que Genève est la ville que nous connaissions et dont nous apercevions, là-bas, les toits brillants. Le lac était notre grand ami des jeudis et des dimanches. Nous n'aimions guère la montagne ni les promenades, ni l'hiver, ni les jours de pluie, parce que toutes ces choses nous privaient de lui. Il était le camarade de nos journées heureuses.

Je savais bien toutes ses couleurs.

Quand souffle le « séchard » il est bleu, il est vert par le vent du sud, noir par le « joran », mauve par les soirs de calme et rose quelquefois, très tôt le matin.

C'est une toute petite brise du nord que le séchard. Il apporte les journées légères de beau temps. Tout de suite le lac se couvre de voiles. On voit des pêcheurs dans leurs canots, immobiles pendant des heures. On voit, sur l'autre rive, le vieux Mont-Blanc derrière les Voirons. Des barques remontent vers le Haut-Lac. Les fumées s'en vont presque droites dans le ciel et, seules, les feuilles des peupliers et des saules remuent un peu. Le séchard vous jette au nez toutes les odeurs qui

traînent sur le rivage, des odeurs de poisson, d'herbes mouillées de foins coupés; des odeurs de lac et de village.

Ces journées bleues, grand-père les appelait : la belle saison des amours, lorsqu'il chantait un vieux refrain que grand-mère n'aimait pas. Et moi aussi, comme lui, j'aimais tout le monde ces jours-là, même Jules, le jardinier, qui nous donnait la chasse à travers le potager.

Le vent du sud est un mauvais vent. Il attire les nuages du fond de l'inconnu, les amoncelle derrière le fort de l'Écluse, puis les étend sur notre ciel comme de vieilles nippes sordides qui, par endroits, se défont en longues bandes de pluie. Et le « joran » est un coup d'air qui tombe du Jura, un « grain » brusque, colère, inquiétant, soulevé sans qu'on sache pourquoi, s'abattant sur le lac en plaques méchantes, et disparu tout-à-coup sans plus de rime ni de raison.

En automne, par exemple, le soir, on entendait subitement le vent dans la cheminée. Un volet tapait contre le mur, on fermait vite les fenêtres partout et, dehors, les feuilles sèches s'envolaient ; on en trouvait tout le long du couloir, au premier étage, et jusque dans les chambres.

— Voilà, — disait grand-père, — le temps qui se gâte.

Toute la nuit le vent sifflait sous les portes et faisait grincer les girouettes. Le lendemain matin je courais au bord du lac. Il fallait le voir alors se ruer contre les murs, contre l'enrochement du port, contre la grève. Il crachait ses vagues par-dessus l'*Ibis*, la chaloupe de grand-père; elle roulait d'un côté de son ventre à l'autre, en montrant sa quille rouge. Et les deux matelots, Honoré et Filion, venaient aussi, se tenaient immobiles au bout du pont, les mains dans leurs poches, à regarder vers le large. Quelqu'un, parfois, disait que notre lac ressemblait à la mer. Mais je n'en croyais rien parce qu'elle est dangereuse, rancunière et terrible. Elle engloutit des navires et noie les pêcheurs qui s'éloignent du bon port hospitalier, tandis que le lac offre partout l'abri de ses golfes, et chacun peut mouiller son ancre où bon lui semble : chez grand-père ou chez ses voisins, qui prêtent volontiers leurs bouées et leurs amarres.

— Le lac est notre bien commun, et nous tous, les riverains, nous partageons ses plaisirs et ses dangers.

Mon aïeul disait encore qu'entre marins tous sont égaux. C'est pourquoi il serrait parfois la grosse main carrée de Fllion ou la main dure d'Honoré et celles de tant d'autres hommes qui tirent sur les cordes ; et il leur donnait des pièces d'argent pour aller boire un coup au cabaret du village. J'aurais bien voulu les suivre au *Café du Raisin*, siroter du vin blanc comme eux et les entendre raconter des histoires. Mais souvent je ne comprenais pas les mots qu'ils disaient ni pourquoi il riaient, ni pourquoi ils tenaient tant à débarquer, moi qui eusse vécu sur les barques. Je regardais passer leurs voiles pointues et leurs coques noires. Le soir venait. Il était là encore, le gamin, sur la rive, mêlé aux choses, aux couleurs, au silence. Les pêcheurs, un à un, s'en allaient. Il écoutait sonner la cloche du dîner. Alors il remontait par les pelouses, regagnait la maison dont le toit, parmi les arbres, faisait une tache grise. Il se retournait. Une vitre brillait à Genève. L'eau était plate, calme, le vent enfui vers le Haut-Lac d'où il ne reviendrait que demain. Et son cœur s'envolait à la rencontre de la nuit, de l'obscure et proche nuit où crieraient les chouettes, où glisserait la lune, où il goûterait, sous les draps, des terreurs délicieuses.

II

La maison était vaste et claire parmi l'ombrage. Deux étages, une terrasse avec un escalier à double évolution et des fleurs sur toutes les marches, à droite et à gauche, qui la soulignaient d'un large galon rouge, à cause des géraniums éclatants. Par devant, dans les champs, des groupes d'arbres espacés, aérés, travaillés par le soleil, se développaient librement et s'arrondissaient comme des bouquets ; plus loin le lac, et, sur l'autre côte, bleuissaient les montagnes de Savoie. Par derrière, la cour plantée de marronniers, les bâtiments de la ferme, le domaine rural avec ses blés, ses avoines, ses bois et l'horizon que barre la ligne uniforme du Jura. De tout cela grand-père était le maître, ensuite grand'mère, M. Florent, enfin nous deux, Edmond et moi.

Comme les souvenirs d'enfance sont précis ! J'observe que l'image de mon grand-père habite la plupart. Sa bonne figure se promène dans ma mémoire. Elle est vieille, douce et ne change point. Je ne l'ai jamais vue triste ou méchante. Les punitions que nous infligeait grand-père étaient petites, vite oubliées et suivies de récompenses car il craignait d'être sévère. « Il vous gâte », avait-on coutume de nous dire ; mais je n'en crois rien ; il ne nous gâtait pas : il nous aimait.

Grand-père s'était marié jeune. Comme il caracolait à cheval, un beau matin, il vit venir sur la route une berline. Deux dames l'occupaient, une vieille et une jeune. La jeune n'était pas jolie, mais mignonne, paraît-il, et ses cheveux lourds, partagés par une raie blanche, ses yeux tendres et toute sa fraîche personne plurent extrêmement à grand-père. Il galopa auprès de la portière et salua les deux dames. Un an plus tard il se mariait et cette jeune demoiselle fut ma grand'-mère. C'est elle qui m'a conté la chose ainsi et je n'en sais pas plus long.

Mais grand'mère, telle que je me la rappelle, ne ressemblait plus à cette aimable fille aux cheveux lourds qui s'en venait dans une berline. C'était une vieille dame bien fatiguée. Elle avait le souffle court et quittait rarement le salon. Cependant elle gardait pour son mari une admiration toujours vive et un dévouement quotidien. J'aimais à les voir ensemble et je suppose que mon propre bonheur était comme une miette du leur.

Oh ! qu'elle me plaisait notre ancienne maison ! Je nichais sous les toits, dans une chambre mansardée. Ma fenêtre s'ouvrait au beau milieu des tuiles chaudes que je pouvais toucher en allongeant le bras, et les gouttières étaient remplies de feuilles sèches. Je voyais le lac aussi, jusqu'à la pointe d'Hermance et je savais le vent qui soufflait d'après les voiles des barques. La nuit, j'entendais courir les rats dans le grenier proche et, le jour, j'y montais pour regarder les chauves-souris suspendues aux poudres, la tête en bas.

A côté de ma chambre était une pièce mystérieuse. Seule grand'mère y entrait quelquefois et c'est elle qui en gardait la clef. Il y avait deux ou trois caisses là-dedans, couvertes de poussière et remplies de vieilles lettres étranges. Elles

n'avaient pas d'enveloppes ; on les avait pliées d'une certaine manière et scellées avec un cachet de cire. Grand'mère en prenait une au hasard, se mettait à la lire, et cette lecture l'absorbait si bien qu'elle n'entendait même pas mes questions. Moi aussi j'en lisais, mais avec peine, à cause de l'écriture difficile et presque effacée. Lorsqu'elle s'en apercevait grand'mère s'écriait : « Veux-tu laisser cela... » Puis : « Il faudrait absolument mettre en ordre ces paperasses. » Nous repartions en tournant deux fois la clef dans la serrure et l'on n'y revenait guère que l'année suivante. Mais les caisses n'avaient pas bougé de place et personne n'avait mis d'ordre dans les paperasses.

Tout au bout du couloir se trouvait le laboratoire. C'était le sanctuaire de grand-père et il s'y enfermait des après-midi entiers avec M. Landrizon, son secrétaire, pour faire des expériences. Je n'y fus jamais admis. Mais il en est resté des cahiers couverts de formules fièvreusement consignées et révélatrices encore du trouble, des surprises, des espoirs qu'elles apportaient. Il y a vingt ans ! Le moindre cuistre, aujourd'hui, rirait de ces pauvres cahiers !

A la fin de ses journées de miracle, le vieillard descendait à la bibliothèque avec des feuilles couvertes de chiffres. Sa table en était encombrée.

J'avais aussi ma table dans la bibliothèque. J'y faisais mes devoirs. Mais j'y venais surtout pour lire, car les livres étaient mes amis. Grand-père en possédait des milliers rangés le long des murs, du plancher au plafond. Rien ne me semblait plus plaisant que leurs dos bariolés. Il y en avait des bruns, des bleus et des rouges. Les plus gros se trouvaient tout en bas. Ils étaient imprimés en caractères anciens que je ne lisais pas bien. Au-dessus se trouvaient les auteurs latins, cuirassés de veau brun ou de vélin. On peut dire que c'étaient de vieux livres ; mais grand-père les préférait à de plus riches ouvrages et il les maniait avec un soin pieux et tendre. Parfois il en ouvrait un, au hasard. S'il tombait sur un passage préféré il se tournait vers moi, le déclamait d'une voix bien rythmée, en agitant le volume au bout de son bras et il me fallait le traduire. Quand je n'y parvenais pas assez vite, il se fâchait et me traitait d'âne bâté. Alors il me l'expliquait

lui-même en me faisant observer les images et goûter les métaphores.

En unquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas.

Les bibliothèques ont une âme douce et secrète. Elles sont comme des cités à la fois mortes et vivantes ; on en visite les palais ou les jardins ; on regarde passer des peuples de fantômes ; on sent fuir entre ses doigts les siècles... J'ouvrais un livre ; je le fermais. L'odeur des livres flottait comme un encens subtil. Souvent je m'installais dans l'ombre, sur un fauteuil, et je n'étais pas sans inquiétude en ouvrant les volumes : ne s'en échapperait-il pas quelque esprit, tout indigné de ma jeunesse téméraire?

C'est aussi dans la bibliothèque que nous travaillions à la photographie. Un jour grand-père était revenu de la ville avec une sorte de boîte noire, carrée, se tirant par devant comme l'harmonica d'Honoré et portant un gros œil de verre. Grand'mère hocha la tête et grand-père, dès le lendemain, se mit à tout photographier : la maison, le parc, la ferme, le jardin potager, l'*Ibis*, les poules dans leur poulailler et les vaches à l'abreuvoir. Il m'a dit maintes fois qu'un arbre n'était réellement admirable qu'en photographie. Il avait bien plus de plaisir à feuilleter son album qu'à regarder ses bêtes lorsqu'on les menait boire, ou sa maison éclatante entre les marronniers. Le plus humble objet prenait de l'importance, avait son relief. Il en découvrait à l'instant les lumineux contours où l'ombre favorable et il s'étonnait d'y avoir pu demeurer si longtemps insensible.

Nous développions nos plaques le soir, après le dîner. Je préparais les trois cuvettes : l'une pour le révélateur, la seconde pour l'eau, la troisième pour l'hyposulfite. Grand-père se hâtait, toujours pressé. Il saisissait la première plaque, d'un blanc laiteux, anonyme et sans vie ; j'agitais la cuvette. Brusquement, à la surface polie, paraissait une tâche, puis une autre, et nous nous penchions, anxieux, essayant de reconnaître l'image.

— C'est le sentier au bord du lac... Non, c'est Filion... Eh!

l'oncle Paul ; regarde sa barbe et son chapeau à larges bords !

Alors un plaisir aigu nous pénétrait à voir le portrait, de seconde en seconde plus détaillé, vivre de sa vie inverse à la réalité : les lèvres blanches dans un visage noir, les yeux blancs aussi, les narines comme deux blanches virgules, la barbe neigeuse et soignée de mon oncle transformée en une sombre broussaille. Triomphalement nous allions montrer la plaque à grand'mère. Elle nous recevait mal.

— Voyons, Charles, c'est ridicule ! Vous faites d'affreuses taches partout ; ce garçon en couvre ses vêtements et vous abîmez les parquets !

Mais grand-père se moquait bien de cela.

— Tiens, regarde...

La vieille dame finissait par mettre ses lunettes et déclarer que jamais l'oncle Paul n'avait ressemblé à un nègre, que depuis belle lurette ses cheveux étaient blancs.

— Ma bonne, je te l'ai expliqué vingt fois, les plaques sont des négatifs et les négatifs montrent le contraire de ce qui est.

— Alors comment veux-tu que j'y comprenne quelque chose !

Et grand'mère reprenait sa broderie.

III

Grand-père descendait au port. De loin je voyais flotter sa veste blanche sur l'allée et vite je tirais ma ligne hors de l'eau, piquais l'hameçon au flotteur, cachais ma boîte de vers dans la cabane aux voiles. Trois heures. Le séchard a forcé et les focs de l'*Ibis* s'impatientent et secouent leurs écoutes.

— Eh bien ! gamin, viens-tu !

Je sautais à l'avant du canot, Honoré soulevait son béret ; dix coups de rame, nous accostions : Filion nous tendait la main pour nous hisser à bord.

Quelle belle chose que le pont de l'*Ibis* ! Qu'il était propre, et doux, et sonore sous nos semelles de caoutchouc ! Large vers le centre, il s'effilait aux deux bouts comme un cigare de la Havane ; il était partagé en deux par le toit vitré de la cabine. Vous eussiez cru marcher sur le dos d'une grosse bête patiente ;

on la sentait remuer constamment en tirant sur sa chaîne. Le mât se dressait à l'avant, énorme, verni, tenu en place par les haubans d'acier ; à sa pointe, tout en haut, flottait un pavillon rouge. Honoré, souvent, y grimpait, mais point le vieux Filion. Grand-père regardait les voiles pour s'assurer qu'elles étaient bien tendues et parfois la lourde bôme qui allait et venait le frappait à l'épaule et il jurait : « sac à papier » ou « nom d'une pipe », en remettant d'aplomb son chapeau de paille. Puis il criait : « Larguez ». On jetait la bouée par-dessus bord, l'*Ibis* s'inclinait et il fallait vivement amarrer les écoutes. C'est pour les avoir vu faire souvent que je savais ces choses. Grand-père tenait la barre ; il ôtait sa coiffure et le vent ébouriffait ses derniers cheveux. Filion démêlait les cordes, les roulait en couronnes ; Honoré tirait de sa poche son tabac et l'*Ibis*, tout penché sur tribord, giflant les petites vagues serrées, filait vers Hermance en montrant son gros ventre lisse. Au large le séchard fraîchissait. Alors des cordes se tendaient, les poulies chantaient, l'eau effleurait le pont et accrochait à la bastaque ses mains transparentes. Grand-père me donnait une cigarette :

— Tu ne le raconteras pas à ta grand'mère.

J'allais m'asseoir à l'avant, près des deux hommes. La proue s'allongeait comme un museau tendu, assoiffé ; elle se hâtait et je m'amusais de ses moustaches d'écume. Le beaupré s'élançait, semblable à la corne du narval dont j'avais vu l'image dans un livre de Jules Verne. La lanterne attachée à l'étai figurait un œil de cyclope. Je naviguais sur la tête d'un monstre marin.

Ainsi nous partions vers un inconnu riant et sans mystère. Si le séchard tenait, d'une seule bordée nous touchions Corsier au fond de sa baie, puis nous croisions sur Coppet-la-Brune où vivait autrefois cette dame au turban dont le portrait ornait la bibliothèque. Souvent nous allions plus loin encore en longeant la rive vaudoise ou bien, louvoyant de nouveau, nous virions en face d'un village de Savoie. Alors le lac s'élargissait et prenait comme un autre figure, et la terre aussi devenait moins familière. Il n'y avait plus, comme chez nous, de grandes maisons nobles en haut des pelouses, ni des parcs aux allées sablées, ni les belles fermes des paysans avec leurs

volets verts et leurs toits de tuiles. La côte savoyarde est sauvage. Le riche n'y bâtit point sa demeure et les pauvres s'attroupent dans les villages où ils habitent de petites maisons sans fenêtres qui trempent dans l'eau. Elle y est immobile et profonde et la voix des pêcheurs s'entend de loin lorsqu'ils tirent les filets. J'étais bien content de revoir leur beau pays de silence.

— Filion, arriverons-nous jusqu'à Ivoire?

— Non, monsieur Jean ; voyez, le séchard mollit déjà.

Filion ne disait jamais comme les autres. C'était un vieux Savoyard, maigre, large, avec une figure rouge et une longue moustache blanche et tombante que je tirais pour le faire enrager. Il naviguait avec grand-père depuis plus de trente années et s'enivrait chaque dimanche soir. Il ne connaissait pas grand'chose à la manœuvre, n'avait jamais bien distingué la drisse du foc et celle du mât. Toujours il semblait furieux. Mais il était bon au fond et c'est son visage seulement qui se montrait grognon. Sur son béret à pompon rouge qui ne le quittait pas on déchiffrait : IBIS en lettres d'or tout effacées, car le béret de Filion tombait au lac bien souvent. Filion ne savait pas lire, ni nager, ni fumer, ni conter des histoires ; mais c'est lui qui astiquait les cuivres, démêlait les cordages, nettoyait la cabine, faisait le thé de grand-père. Et, parce que vieux tous les deux, grand-père le tutoyait et Filion demeura fidèle jusqu'au bout à son poste inutile.

— Pare à virer... Renvoie.

Grand-père poussait la barre sous le vent. Le bateau se redressait, toutes voiles flottantes, et la bôme passait d'un coup à bâbord en secouant les poulies sur leur tringle. Les focs se détachaient et Honoré courait pour les amarrer tandis que l'*Ibis*, presque arrêté, s'inclinait sur l'autre bord. Les lorgnettes glissaient en travers du pont et tombaient dans le carré; la pipe de grand-père suivait le même chemin, puis nous voilà repartis, les voiles rondes, en écran contre le soleil, et de l'ombre fraîche sur nos visages tournés vers le Nord.

Muni d'un bout de ficelle, Honoré m'enseignait à faire des nœuds : le bonnet turc, le nœud de rides, le nœud de hauban, le huit, le nœud plat, le nœud d'anguille. C'était un vrai marin de mer qu'Honoré. Il venait de Cannes. Cela se voyait

à ses yeux vifs, à ses pieds agiles, et s'entendait à son accent du midi. Depuis des années, tous les étés il nous arrivait, portant sa valise, dépliant un fort mouchoir tout rempli des coquillages de là-bas, et joyeux de nous retrouver tous : l'*Ibis*, les régates, et sa bonne chambre dans les dépendances. C'était un ami. Grand-père le disait serviable et malin. Grâce à lui je savais nager, faire la planche, plonger, rouler des cigarettes moi-même et construire des voiliers avec les morceaux de bois ramassés sur la grève. Honoré avait été jusqu'au bout du monde sur les grands vaisseaux de fer qui sont des casernes flottantes, et il avait vu des Japonais, des Chinois, des Annamites et d'autres peuples dont M. Florent me montrait la patrie sur son atlas. Comme je ne me lassais point de ses histoires, Honoré me les répétait fréquemment. En songeant qu'il avait vu tous ces pays avec son petit œil brun, souffert des fièvres, tiré des coups de fusil sur des hommes vivants, enterré des camarades, je ne l'en aimais que mieux d'être assis près de moi, satisfait, pacifique, sur le pont de l'*Ibis*.

Il nous dit une fois :

— Vous souvenez-vous de Baptistin, monsieur Jean?

— Je crois bien.

— Le pauvre, il s'est perdu en mer l'hiver dernier.

— Pas possible ! — s'écria grand-père.

— Mais oui, monsieur. Il avait acheté un bateau, le *Saint-Honorat* pour « faire les îles » et la pêche. Un soir il s'en va tout seul, comme d'habitude, par un joli mistral. J'étais sur le port ; il met le cap au large ; puis on le voit qui pique vers la Corse. Nous regardions les voiles du *Saint-Honorat* en partance et nous ne pensions guère qu'on ne le reverrait plus. Et pourtant nous ne l'avons plus jamais revu. Quinze jours plus tard, le fils Longeon revenait d'Italie sur sa tartane. Il avait rencontré un canot en route, mais tout désemparé et sans plus personne à bord. C'est ainsi qu'il s'est perdu en mer, le pauvre Baptistin.

Ce Baptistitin avait été chez nous pendant une saison ou deux. Son noir visage ressemblait à celui d'Honoré et un doigt manquait à sa main gauche. Quand on lui demandait pourquoi, il disait : « Eh, c'est une sardine qui me l'a coupé ! » On le voyait pêcher du matin au soir par les jours de calme. A la

maison nous mangions les fritures qu'il donnait à la cuisinière. Il avait une ancre tatouée sur un bras, et maintenant son corps roulait quelque part, dans la mer... Et il portait toujours, comme un signe de mort, l'ancre tatouée sur son bras... Et cette main à quatre doigts que j'avais si souvent touchée était celle d'un noyé...

Je savais bien que la mer n'aime pas les hommes ! Elle leur fait la guerre. Elle les attire, les amuse pendant quelques années et finit par les emporter, comme Baptistin, sans jamais les rendre à la terre où ils ont une famille et une maison. Voilà pourquoi la mer m'était une ennemie. Mais je la méprisais, car elle ne saurait m'atteindre dans les lieux paisibles que j'habitais. Le lac est sans malice, loyal, et l'*Ibis* un bon bateau solide, éprouvé. Si Baptistin fût demeuré chez grand-père au lieu de faire la pêche en mer, sans doute serait-il assis parmi nous pour rire et travailler. Mais il n'a pas su se plaire auprès de notre lac et je ne pouvais détacher ma pensée de son bras qui portait une ancre tatouée.

Je me souviens de ce jour... de cet instant...

Grand-père songeait. Probablement, lui aussi, à ce marin perdu. Filion regardait vaguement dans le vide. Honoré rallumait sa cigarette calcinée. J'étais confiant et tranquille auprès de ces amis pleins de force. Une ombre, pourtant, avait passé sur nous. Et je devinais que chacun descendait en soi-même comme pour chercher au delà de l'heure présente, cette autre heure qui vient; après quoi il fait nuit.

— Pare à virer... Renvoie...

Nous arrivions en face de Coppet. On entendait sonner une horloge ; un chien, au bout de l'embarcadère, aboyait. Le château montrait sa façade aux contrevents clos. Le soleil tapait dur et les villageois restaient enfermés dans leurs maisons obscures et fraîches. Grand-père mettait le cap sur l'orphelinat du Père Joseph, longue bâtisse blanche au fond du Creux de Tougues.

Filion annonçait :

— Voici le *Grèbe*.

Alors grand-père saisissait la lorgnette et faisait hisser un pavillon ; en exécutait le même salut à bord de l'autre chaloupe, puis, les deux bateaux parvenus à hauteur,

M. Riboulet et grand-père se tiraient un important coup de chapeau.

M. Riboulet semblait enfoui tout entier sous un casque de liège ; on ne voyait plus que son nez et sa pipe ; il ne détournait jamais la tête ; il portait du linge sale et habitait un grand château sur la côte française. Quand je le rencontrais aux régates il me saluait d'un : « Bonjour, mon jeune monsieur », qui n'était pas de chez nous. Grand-père disait de lui : « Un vieil original. » L'oncle Paul aussi était un original. J'aimais les originaux parce qu'ils se moquent du qu'en-dira-t-on et n'en font qu'à leur idée. Ainsi M. Riboulet naviguait toute l'année et mon oncle ne sortait presque jamais de chez lui. L'un semblait né pour le lac et l'autre pour les livres : c'est pourquoi je les comprenais bien tous les deux.

Filion préparait le thé dans la cabine. C'était une toute petite cabine, mais si confortable : une couchette de chaque côté et une table à roulis au milieu. A la cloison, un baromètre à côté d'une pendule. Mais j'aimais surtout la cabine pour sa bonne odeur de goudron et de ripolin. Ça sentait le voyage là dedans, le long voyage maritime. Mes yeux se fermaient. Et voici : l'*Ibis* devient une goélette balancée sur l'eau d'un port. Les matelots vont et viennent, le dos chargé de marchandises, de provisions qu'on enfourne dans la cale; nous appareillons pour une croisière lointaine. Grand-père donne des ordres tandis qu'un cuisinier nègre taquine mon singe favori accroupi sur le bastingage. La foule, sur le quai, nous observe et c'est un branlebas confus, des rires, des cris, la vibrante bonne humeur des départs. Je distingue nettement les cordages, les cabestans, une chaîne, et l'air est chargé de cette même odeur âpre et chaude de goudron et de vernis. Les marins ont des visages familiers. Honoré est capitaine en second, Filion dispose les sièges, apporte les coussins. Dans quelques semaines, on passera l'Équateur... Au-dessus du Pacifique nocturne nous verrons se lever la Croix du Sud... Puis un homme passe qui se cache la figure sous le bras et sur ce bras je reconnais l'ancre tatouée...

Alors je rouvrais les paupières. C'était la toute petite cabine de l'*Ibis*. L'eau bouillait dans la casserole et Filion la versait d'une main tremblante. Grand-père s'impatientait :

— Voyons, Filion, et ce thé !

Je remontais à l'air en adressant un sourire au bon lac amical dans lequel se balançait le soleil. Le séchard tombait. Grand-père avait chaud ; Honoré aussi ; moi aussi. L'*Ibis* était immobile, vertical, et ses voiles inutiles pendaient. La bôme grinçait ; les écoutes traînaient dans l'eau ; deux papillons se poursuivaient, se perdaient au fond du ciel blanc. Le calme faisait le lac semblable à une nappe immense, fraîchement repassée, sans un pli, et l'on ne tardait pas à virer, comme l'on pouvait, pour rentrer.

— Grand-père, y a-t-il longtemps que vous habitez ce beau pays que j'aime?

— Mon enfant, j'y habite depuis ma naissance, comme toi.

— Et votre père l'habitait aussi?

— Oui.

— Et votre grand-père?

— Mon grand-père aussi. C'est mon bisaïeul qui est venu de France, et la France, mon enfant, est le berceau de notre famille. Ton ancêtre s'appelait Alexandre-Jérémie. Il est bon que tu saches qu'il fit la fortune de notre famille par son travail, sa persévérance et sa probité.

— Était-il comme vous, un savant?

— Ton aïeul, mon garçon, s'occupait de commerce et dirigeait une banque. Esprit audacieux et sage, il était économe et faisait le bien. Tu connais la gravure qui le représente. Il avait de gros yeux ronds, le front tout ridé, le nez long et la bouche vilaine. Bien que fort laid, il épousa une femme très jolie, cette petite dame habillée de velours bleu dont le portrait est au salon, à gauche de la cheminée. Mon grand-père était son fils unique. De bonne heure il se voua aux sciences et ses parents en eurent du contentement car il acquit de la gloire. Ma grand'mère fut sa digne épouse. Son histoire, tu la sais aussi. Chassée de ce pays par la Révolution, elle s'enfuit à Londres avec son mari et y enseigna la chimie et la physique. Elle publia plusieurs volumes de science élémentaire à l'usage de la jeunesse. Pour moi, qui me la rappelle vaguement, cette très intelligente et très énergique grand'mère ne vit que par ces petits recueils démodés et par une image toujours moins nette où je m'efforce à préciser les détails : ses boucles grises,

ses mains aux veines cordées, une antique broche de cornaline... Mais pour toi, elle ne sera plus qu'à peine l'auteur de ces précis rudimentaires que, sans doute, tu ne liras jamais. Et pour tes enfants, elle ne sera plus rien du tout, plus étrangère qu'une reine de France ou qu'une héroïne de Shakespeare ! Elle n'aimait point le tapage et passait ses journées dans la bibliothèque dont fenêtres et contrevents restaient fermés. Son écriture était fine, jolie et régulière. Elle en a rempli des cahiers épais, notant ses pensées, recopiant ses lettres et philosophant sur le siècle. Quelque jour je te montrerai tout cela afin qu'à ton tour tu nous fasses honneur.

Ainsi parlait mon grand-père en buvant sa seconde tasse de thé. En le regardant attentivement je lui découvrais de la ressemblance avec cet Alexandre-Jérémie qui dirigeait une banque, qui était un homme probe, qui venait de France et dont le portrait me faisait rire. Je savais que la France est non loin d'ici, derrière le Jura couvert de sapins. Et, en moi-même, je te remerciais, cher aïeul, d'avoir franchi la montagne et d'être venu bâtir ta maison au bord du lac bien-aimé. Et je te remerciais aussi de l'avoir voulue belle, spacieuse et pleine de recoins familiers. J'en aimais les meubles de beau bois ciré, les fauteuils tendus d'andrinople rouge, les glaces dorées et le grand lustre du salon dont les cristaux tintaient quand nous sautions sur le parquet.

Depuis que grand-père m'a parlé de toi je n'ai plus ri de ta grimace.

L'*Ibis* se remet en route doucement. Une brise vient de la côte où les ombres, d'instant en instant, s'allongent. Enfin, lorsque le soleil touche au dos velu du Jura, notre chaloupe entre dans le port comme un cygne qui regagne son nid : majestueuse, blanche et les ailes tombées.

IV

Je dénichai dans la bibliothèque le *Parfait guide-manuel du Pêcheur*. On y voyait représenté à la première page un

monsieur en culotte blanche, coiffé d'un chapeau tromblon, qui pêchait à l'ombre d'un saule. L'auteur du *Parfait guide-manuel* débutait par cette introduction :

« *La pêche est l'exploitation des produits que recèlent dans leur sein les éléments liquides. Le règne animal fournit à la pêche des aliments innombrables autant que variés, soit que le pêcheur pourchasse les monstres des mers, soit qu'il tende ses embûches aux poissons de toutes sortes qui peuplent les eaux. Pour être un bon pêcheur il faut surtout de la patience. Voyez donc ce bon bourgeois lançant avec précaution sa ligne à l'eau. Quelle anxiété se peint sur son visage! Quelle comique déception lorsqu'il retire sa ligne infructueusement ! Quelle joie enfantine lorsque le poisson frétille au bout de l'hameçon ! Puissent les amateurs et les pêcheurs de profession s'intéresser à la lecture de cet humble livre qui traite d'un art si intéressant et si agréable.* »

Ce guide-manuel eut sur ma vie une action importante. Il me révéla des joies infinies, m'enseigna la patience, abattit mes ardeurs, fit de moi un enfant tranquille et pensif. Il me donna le goût des rêveries et des paresses apparentes, car il m'ouvrit aux plaisirs incomparables de la solitude.

Il m'arrivait d'être tellement absorbé que je ne sentais pas la sardine prise par hasard à mon hameçon et il fallait un appel, les cris de mon frère, ou la pluie qui commençait de tomber pour m'éveiller à la réalité. Pour m'éveiller... C'est bien cela. Car je dormais. Mon corps dormait, mes mains, mes bras, mes yeux. Mon cerveau seul ne dormait pas, m'emportait bien en avant dans la vie, bien loin de chez nous, bien au delà des choses et du temps. Et parfois j'étais un page, ou un apôtre, ou le vainqueur d'un tournoi, ou quelque héros antique, et le plus souvent déjà grand, toujours loyal, noble, beau, avec un regard terrible et des moustaches.

Je me dépitais ensuite d'être si jeune et qu'on m'eût refusé des pantalons ; j'usais avec colère mes culottes d'où sortaient une paire de jambes grêles, marbrées d'égratignures.

Parfois Filion s'approchait et me considérait en silence. Alors je reprenais conscience de mon occupation et m'y appliquais à nouveau. Je commençais par amorcer, suivant la règle, en piquant le ver par la tête de manière à l'étirer tout le long du hameçon : cela me répugnait à chaque fois.

Le sang terreux du ver, ses excréments, ses tortillements, étaient de petites choses laides, un peu terrifiantes. Je n'avais pas peur d'un chien errant, par exemple, ni d'une vache, ni du taureau de la ferme. Je pensais n'avoir peur ni d'un lion, ni d'un tigre ; leurs rugissements mêmes eussent raffermi mon courage. Mais j'avais horreur des petites bêtes muettes. L'idée qu'une araignée pût grimper dans ma manche me glaçait d'épouvante ; j'évitais la rencontre des chenilles ou des mille-pattes, et mes doigts étaient mal assurés en saisissant le ver. Je jetais la ligne. J'attendais...

Tout de suite une perchette s'approchait. La perchette est un très petit poisson, à peine plus long que le pouce, d'un vert doré en dessus ; son ventre est blanc et ses nageoires orange ; son dos porte des raies noires, transversales, qui imitent le dessin régulier d'une algue. La perchette est prudente, sauvage et difficile à pêcher. Elle aime l'eau profonde et l'ombre froide des rochers. On l'aperçoit rarement à la surface se prélasser comme une sardine. Vous ne la verrez point, comme celle-ci, se jeter sur un hameçon garni de mie de pain, ni s'approcher en troupe nombreuse dès que vous aurez mouillé la ligne, jouer avec votre bouchon, mordiller l'appât et se laisser prendre sans se débattre.

La perchette vous observe de loin. Elle connaît les longues patiences au creux d'une pierre. Quand passe une vague ou que la brise vient brouiller et détruire la claire image du fond, alors vous vous croirez oublié du petit poisson solitaire. Mais attendez... Tout à l'heure, dans l'eau apaisée vous le retrouverez à sa place, attentif, méfiant. Imperceptiblement il nage. Le voici ; il examine votre ver. Mais il ne se décide point encore à mordre, trop sage pour risquer sa vie au hasard d'une gourmandise. Perchette, vous éventiez mon piège, vous vous détourniez, vous vous éloigniez... Le lac vous invitait à gagner ses retraites où vous seriez en sûreté parmi d'autres perchettes, parmi les ferras, les ombles chevaliers, les truites, dans les cavernes où elles dorment sans danger. Je songeais à vos jeux, à vos sociétés voyageuses, à vos petites vies libres et glissantes. Et je me souviens d'avoir eu honte, honte d'être venu tout exprès pour vous faire mourir, pour vous croquer, le soir, lorsqu'on vous aurait jetées dans la poêle

à frire où s'ouvriraient toutes larges vos bouches et où vos yeux s'arrondiraient comme des perles blanches... Pourtant je pêchais... pour le plaisir de rêver, pour ne pas rentrer avec mon panier vide, et aussi parce que d'autres pêcheurs, debout dans des canots, jetaient leurs lignes et que je voyais leurs gestes brusques ramener le fil au bout duquel les poissons tremblaient comme des flammes d'argent.

J'attrapais les sardines négligentes venues tout droit à mon ver sans se douter de rien. Je les assommais en les projetant de toute ma force sur le sol ; leurs corps brillaient dans l'herbe. Parfois l'une ou l'autre sautait encore en ouvrant le museau. Leurs écailles restaient collées à mes doigts : elles étaient bleues et sentaient mauvais.

L'ombre d'un peuplier noir s'étendait autour de moi, mais la pierre du mur demeurait brûlante. Elle garderait, au fond même de la nuit, le soleil de la journée.

Solitude... Silence... Chaleur... Le tambour distant d'un bateau à vapeur... Une feuille se détachait, frôlait ma joue, se posait sur le lac... Une mouette traversait le ciel. Des songes... Des heures... J'attendais la minute la plus aiguë, la plus heureuse... Elle venait enfin, très tard, au crépuscule.

D'abord le soleil se couchait. La cloche de l'église sonnait. Comme le village n'est pas tout proche l'angélus m'arrivait par bouffées, assourdi, puis plus clair, puis presque éteint, et large de nouveau comme une voix qui se tourne, se détourne, se retourne. Cela durait. La nuit s'ouvrait par une prière. Mais je ne pensais pas à prier ; j'étais tout ouvert à la volupté de cette musique. Elle entrait en moi, s'y prolongeait, glissait en des régions confuses, re ramifiait jusqu'au bout de chacun de mes nerfs, m'emportait tout entier dans le ciel. Je devenais moi-même écho, accord, harmonie, plénitude de forces : je devenais homme. Alors la cloche se taisait. Mais je demeurais longtemps tout rempli d'elle, tout extasié, tout pétri par son miracle.

Et puis le couchant s'allumait. Derrière le Jura, au-dessus du pays français s'éployait un immense rideau de pourpre. La montagne le découpait dans sa masse la plus rouge, la plus sombre, et, par endroits, les sapins y mettaient une frange inégale. Je voyais, j'entendais, mais c'étaient des choses

nouvelles, pareilles à nulle autre, une puissance inconnue et suave qui me soulevait, gonflait mon cœur comme une voile, m'emplissait de détresse et de délices. Oh ! la maison était proche et pleine de bonnes gens : grand-père, grand'mère, Edmond, M. Florent, les domestiques... Mais je ne leur appartenais plus. J'appartenais au nuage d'or, à la cloche, au soir, à cette puissance obscure. C'est d'eux que j'étais avide, du trouble qu'ils m'apportaient, de cette tristesse plus délectable que la joie...

Un soir, comme il faisait presque nuit, quelqu'un s'avança vers moi :

— Oncle Paul !

Nous nous regardions et, bien que je ne l'eusse vu depuis longtemps, nous demeurions sans rien dire. Nous nous assîmes côte à côte sur le mur. Mon oncle fumait sa pipe et je recevais les bouffées de tabac dans la figure. Pourtant ce silence me remua plus que des paroles. Les étoiles naissaient. L'horizon n'était plus ni sanglant, ni doré, mais un peu pâle seulement au-dessus de la montagne. Tout le reste était sombre et plein de nuit. Mon oncle demanda :

— Viens-tu souvent ici, le soir?

— Tous les jours.

— Pourquoi faire, mon enfant?

— Je ne sais pas... pour être seul... pour entendre sonner l'Angélus... pour voir le ciel.

Comme grand-père eût ri s'il m'avait entendu ! D'ailleurs je n'aurais pas osé lui dire ma nouvelle passion : voir le ciel, entendre sonner une cloche. Pourquoi donc parlais-je si facilement à mon oncle?

Il m'embrassa. Ce fut l'unique fois. Je me rappelle le contact rugueux de sa barbe.

V

Mais le plus important plaisir des saisons d'été restait sans contredit les régates. Elles avaient lieu le dimanche. On nous menait d'abord à l'église, une jolie petite église où ma mère

s'était mariée. Nous n'écoutions guère le sermon, ni Edmond, ni moi, trop occupés de la régate imminente, du temps qu'il faisait, du vent qui soufflait. C'était un grand soulagement lorsque le vieux pasteur, presque aveugle, terminait le culte par la bénédiction : « Allez en paix, et que le Dieu de paix soit avec vous et vos familles, *amen* ! » Nous nous jetions dehors, nous levions la tête vers le ciel, nous inspections la marche des fumées sur les toits.

L'*Ibis*, sous voiles, attendait ; on s'embarquait tout de suite, on cinglait vers Bellerive.

Sur la terrasse du restaurant Baplanche, une longue table était dressée et les sociétaires de la Nautique arrivaient par groupes, en gesticulant. Les pronostics circulaient :

— C'est le temps de l'*Ondine*.

— Brise moyenne, c'est la régate du *Grèbe*.

— Peuh ! ciel trop bleu ; la brise crèvera vers deux heures.

— Voyez-vous ces « rouleaux » sur le Jura, c'est du joran pour plus tard.

— A table ! — faisait le président, un gros monsieur très rouge qui en disait de raides.

Les servantes apportaient l'omelette, puis l'entrecôte et des saladiers remplis de pommes de terre frites. Ces messieurs parlaient beaucoup. Edmond et moi nous trouvions le menu — invariablement le même — excellent. Nous mangions bien au delà de notre faim, personne ce jour-là ne s'occupant de nos bonnes manières. Le vin étant à discrétion et les carafes à notre portée nous buvions avec abondance.

Au café, le président se levait. Il indiquait le parcours, donnait l'heure officielle et chacun réglait sa montre d'après la sienne.

Une fièvre circulait dans mes veines et j'étais rempli d'une tranquille audace. On entendait claquer les voiles des chaoupes ancrées devant le café et des matelots naviguaient de l'une à l'autre dans les youyous. Toute cette flotte était divisée en cinq classes, par rang de taille, depuis la *Sardine* qui jaugeait une tonne, jusqu'à l'*Ibis* qui en jaugeait douze. Nous montions à bord. Grand-père changeait de coiffure, de chaussures, et ôtait son faux col. A deux heures, premier coup de canon qui signifie : « Attention, levez l'ancre, préparez-

vous à partir. » Grand-père virait de bord, se rapprochait de la ligne de départ, et c'est moi qui tenais la montre et comptais le temps écoulé.

— Voyons, Jean, combien de minutes encore?

— Encore dix.

— Diable !

Alors il donnait un coup de barre et nous restions immobiles un moment, le nez dans le vent. On voyait l'*Ondine*, le *Grèbe*, le *Vanneau*, se rapprocher toutes voiles pleines. Honoré se tenait accroupi, une main sur les écoutes de foc.

— Plus que cinq minutes, grand-père... Plus que trois...

— Sac à papier ! Nous sommes trop loin ; laissez porter...

L'*Ibis* s'inclinait paresseusement.

— Allons, Filion, fiche donc quelque chose !

Mais Filion, ne sachant quoi faire, se mettait à ranger des cordes.

— Plus qu'une minute... Plus que trente secondes... Plus que vingt...

Nous étions bien loin généralement quand tonnait le second coup. Honoré, en son patois, exhalait d'obscures paroles ; grand-père enrageait et invectivait contre son vieux bateau, mais nous savions bien qu'un autre dimanche ramènerait des fautes semblables. Déjà l'*Ondine* avait coupé la ligne, suivie du *Vanneau*. Mais grand-père pensait rattraper ce retard par la science de ses manœuvres. A peine la bouée passée en virait de nouveau pour gagner l'autre rive. De temps à autre, il prenait la lorgnette :

— Mâtin, l'*Ondine* et le *Vanneau* marchent bien, mais les « airs » vont caler au large et nous tirerons à la côte pour chercher le joran.

Grand-père mettait tout son espoir dans le joran.

— Une risée, — disait-il, — une ride, un rien, et nous filons droit sur la bouée de Coppet.

Cela n'arrivait pas, nous le savions ; lui-même n'y devait croire qu'à moitié. Il avait peu de patience et me confiait souvent le gouvernail. Je me figurais qu'en menant avec exactitude on peut regagner le chemin perdu. Mais j'étais novice et ma main inexperte.

Une fois cependant tout se passa comme il l'avait prévu.

Le séchard, d'abord frais, tomba ; le *Grèbe* était en tête, très loin, suivi des deux autres ; et l'*Ibis*, fidèle à sa tactique, avait gagné la côte où *devait* souffler le joran. Nous l'attendions sans patience. Il vint. Il vint au bon moment et pour nous seuls. On l'entendit dans les peupliers, léger, léger, frissonnant. Puis plus rien. Des nuages roulés, accrochés au Jura. Là-bas, les bateaux arrêtés, les voiles détendues. Un silence écrasant. Grand-père, mouilla son index, l'éleva, l'abaissa lentement vers l'Occident :

— Le joran ! Cette fois je ne me trompe pas.

L'instant d'après l'eau se couvrit de rides.

— Attention ! Bordez tout !

Le hunier attrapa le grain en premier et l'*Ibis*, d'un seul coup, s'affala sur tribord. L'*Ibis* cheminait, l'*Ibis* fendait sa route, l'*Ibis* volait vers Coppet. Les cordes chantaient, et le poulies, et nous-mêmes, tandis que les autres, toujours immobiles, semblaient posés sur un plat d'argent. Grand-père exultait :

— Hein ! l'avais-je assez dit ! C'est que je connais le lac, moi, mes enfants ! Il y a quelque cinquante ans que je navigue là-dessus.

La brise ne nous quitta point et nous arrivâmes premiers au but.

C'est bien alors que je connus la popularité de grand-père. On tira quatre fois le canon en son honneur. On l'acclama. On lui serrait les mains. On déboucha le champagne et tout le monde se réjouissait. M. le président particulièrement. Il était assis devant une table couverte de bouteilles vides et son visage écarlate exprimait une joie bien touchante. Il emplit son verre jusqu'au bord et le but d'un seul trait, à notre santé. Grand-père répondit en buvant au développement de la Société Nautique. Il improvisa même un discours admirable dans lequel il félicita l'*Ondine* de son second prix, le *Vanneau* du troisième, et jusqu'à M. Riboulet, arrivé bon dernier, pour son endurance légendaire.

— Et, messieurs, — ajouta-t-il, — qu'il me soit permis de lever mon verre à la prospérité de tous nos navigateurs, au bonheur de tous ceux qui aiment notre lac. Qu'ils apprennent à sa rude école les devoirs du matelot ; qu'ils acquièrent ses

qualités de dévouement, de sang-froid et de courage. Qu'ils sachent l'histoire de nos simples pêcheurs, leurs héroïsmes obscurs sans autre récompense que de modestes médailles de bronze, afin, messieurs, qu'il soit toujours fier et beau à porter ce nom qu'on nous donne : « Marins d'eau douce ».

Telles, à peu près, furentses paroles. On les applaudit furieusement. J'étais bien content et j'allai « trinquer » avec tous les sociétaires.

En rentrant à la maison, ce dimanche-là, grand-père eut une attaque de goutte. Comme il souffrait beaucoup, il s'étendit sur un canapé du salon ; il avait retiré ses bottines et même ses chaussettes. Parfois, lorsque la douleur devenait trop forte, il poussait des gémissements. Grand'mère ne s'en émouvait guère. Elle dit :

— Je parie que tu as bu du champagne aux régates.

— Deux verres, ma bonne, deux verres !

— Eh bien ! tu les paies !

Toute la nuit je l'entendis crier dans sa chambre qui se trouvait au-dessous de la mienne. Et je pensais : « Voilà grand'père qui est âgé, savant, bon et populaire, et qui souffre pour avoir pris deux verres de champagne. Est-ce juste, alors que M. le président qui en a bu bien davantage dort certainement sur ses deux oreilles ! Le monde est mal fait, s'il faut payer si cher un premier prix aux régates, un excellent discours et une coupe de vin. »

VI

Notre maître, M. Florent, était un homme plein de vertu, cultivé, et d'une philosophie étonnante. De taille moyenne, myope et le nez en pied de marmite, il avait cet extérieur bénévole et négligé particulier aux pédagogues de son pays. Car il était natif de Neufchâtel, fils de quelque pauvre pasteur que Dieu avait béni en lui donnant huit fils et plusieurs filles, par surcroît. De bonne heure il s'était expatrié. Répétiteur dans un collège privé, professeur de latin, d'allemand, d'histoire, il lui avait fallu renoncer successivement à ces situa-

tions médiocres qui demandaient une parfaite connaissance des systèmes variés de discipline autorisés par la loi bien plutôt qu'une érudition profonde. Et la fatalité voulut que M. Florent, qui savait à fond ses auteurs, ignorât pendant longtemps tout autre moyen de réprimande que la gifle. Il souffrit de ce fait quelques désagréments et fut justement agréé par mon grand-père qui approuvait chez les autres une méthode dont il se sentait incapable. Mais, soit les méditations que fit notre maître à ce sujet, soit les exemples d'une bonté bienfaisante jusque dans son rayonnement, nous n'eûmes que rarement à pâtir de sa vivacité. C'est tout au plus si je me souviens d'une ou deux claques vertement appliquées et que me valurent une sotte habitude de moquerie.

M. Florent, que son père destinait jadis à la théologie, avait échoué à l'examen d'exégèse. Il en gardait rancune à l'Ancien Testament et se donnait ouvertement pour libéral en fait de religion. Son penchant pour les bonnes lettres et l'estime en laquelle il tenait les poètes païens lui assuraient d'ailleurs l'indulgence de mon aïeul. Que l'on ajoute à ces mérites son physique inoffensif, sa bonhomie, cette philosophie aimable qui ancrait en lui un opstimisme inéblanlable, et l'on comprendra qu'il passât chez nous pour un sage et pour un galant homme.

Seule, grand'mère lui montrait quelque méfiance. Mais sa foi naïve et profonde la tenait éloignée de toute discussion touchant les Écritures. M. Florent se rendait avec régularité aux Saintes Assemblées, le dimanche et la vieille dame n'en demandait point davantage. Toutefois elle ne manquait jamais d'observer qu'il avait gardé sous son lorgnon, pendant le prêche, « cet air goguenard » qui ne la rassurait qu'à demi.

— On ne m'ôtera pas de la tête, — disait-elle alors à son mari, — que cet homme ne croit ni à Dieu ni à diable.

A quoi il répondait :

— Tu te trompes, ma bonne, il croit au diable.

Quoi qu'il en fût, M. Florent dépensa pour nous, pendant plusieurs années, et sans grands résultats, la finesse de son intelligence et les ressources de son savoir. Par ailleurs il n'était semblable en rien à ces savants d'aujourd'hui qui cultivent avec sagacité les muscles de leurs bras et de leurs

jambes. Il affichait pour tous les sports le plus hautain mépris. Aussi était-ce pour nous un sujet de joies toujours nouvelles que de le voir ramer ou prendre un bain dans le lac. Il révélait alors une telle maladresse, des épaules si étroites, une peau si blanche ; il trahissait une si déplorable hygiène, de si constantes précautions en exhibant pièce à pièce sa provision de flanelles, de tricots, de maillots, de chaussettes mises en double les unes sur les autres, que j'en demeurais chaque fois ahuri.

— Jean, — me disait-il du fond de la cabane qui nous servait de vestiaire, — vos rires à peine étouffés, vos grimaces, les questions fallacieuses que vous me posez sur les différentes pièces de mon habillement prouvent une fois de plus cette fâcheuse inclination à la moquerie...

— Mais monsieur...

— Il n'y a pas de « mais ». Monsieur votre grand-père attache de l'importance à vos bonnes manières ; il m'apparaît que vous en manquez parfois singulièrement. Aussi me verrai-je dans l'obligation de vous « bourreauder » quelque peu.

C'était là une expression consacrée et qui faisait prévoir sinon une gifle, du moins un pinçon que nous recevions stoïquement dans le bras ou la cuisse. Toutefois l'heure du bain nous affranchissait presque toujours des châtiments corporels car nous nous sauvions pieds nus dans l'herbe et sur les pierres où M. Florent ne se risquait point à nous poursuivre. Il surgissait hors de la cabane dans le simple appareil de son costume à rayures rouges et blanches, sans assurance, avec ce regard aigu et fixe des myopes qui ont ôté leur lorgnon. Et notre maître ainsi dépouillé, avec sa poitrine creuse, ses genoux pointus, son épine dorsale raboteuse et ses pieds tout fleuris de cors ne nous semblait plus le même homme. Sa sagesse, sa science, les ornements de son esprit, n'étaient-ils pas restés accrochés aux clous où il venait de suspendre ses vêtements? Alors nous taquinions l'humble corps autour duquel flottaient le costume bariolé et une ample ceinture de sauvetage. Nous l'éclaboussions d'une eau glacée et nous écoutions avec délices ses cris rauques, ses supplications, son souffle haletant.

Malgré les instances de grand-père il ne consentit jamais

à monter à cheval. On nous remettait à la garde du cocher et M. Florent s'en allait par la campagne avec quelque bon livre qui lui gonflait la poche. J'ai retrouvé un Montaigne de l'édition elzévirienne, tout entier annoté de sa main. Il n'avait même pas songé, le pauvre homme, que ces tomes ne lui appartenaient point et reprendraient un jour leur place dans la bibliothèque. Et combien n'ai-je pas relevé d'observations judicieuses, de réflexions fines, entremêlées de pensées ou de confidences qu'il jetait au hasard des marges :

« Aujourd'hui, 25 avril, fumé un cigare sous le grand chêne de Rennex en lisant ce cher livre. »

« Le bonheur appartient à ceux qui se suffisent à eux-mêmes (Aristote). »

« Toute création est subconsciente. »

« On n'est à court d'idées qu'avec les imbéciles. »

« ... Avant toute autre, la nécessité de croire en soi-même. »

« Il faut bien l'avouer, la vraie philosophie consiste à voir dans les différentes manières d'être des hommes des variétés de la sottise universelle. »

« L'honneur militaire, c'est la victoire. Philippe de Commynes disait déjà : « Qui a le profit de la guerre en a l'honneur. »

« Monsieur Duranty, 37, Grand'Rue, pour mon vin d'Yvorne. »

Ou de simples mots tels que : « calme », « douceur », « sérénité », « inquiétude ».

Je n'ai qu'à ouvrir l'un des trois volumes, au hasard. Il n'est pas jusqu'à l'écriture de ces notes qui ne me rappelle maître Mathieu — (car tel était son nom, celui du premier évangéliste, ainsi qu'il convenait au fils aîné d'un pasteur). — Écriture microscopique, serrée, avare de son papier.

Il n'était pas matinal, — nos leçons commençaient vers neuf heures, — et M. Florent, souvent, n'avait pas achevé sa toilette. Sa barbe lui poussait prodigieusement pendant la nuit, mais c'était un détail dont il se souciait peu. Il donnait plus de soin à ses ongles qu'il taillait devant nous avec son canif, curait et récurait sans cesse. Longtemps il cultiva celui du petit doigt de sa main droite auquel il permit un allongement extraordinaire. Mais un beau jour cet ongle cassa et l'on

n'en parla plus. Il aimait l'encre rouge et les crayons bleus ; je ne lui ai jamais vu employer autre chose.

Il nous donnait nos leçons tout en se promenant par la chambre d'études. On répétait celles de la veille ; on reprenait sa grammaire, noircie des mots soulignés ; on ouvrait son lexique, son Jules César tout criblé de dessins, de mots traduits, de taches et d'enluminures. Edmond s'acharnait, le buste courbé et les genoux serrés. De nous deux, et bien que le plus jeune, il était le meilleur élève. M. Florent traduisait, expliquait, développait, faisait à lui seul tout l'ouvrage et souvent, se croyant revenu à des temps plus anciens, s'adressait à quelque imaginaire auditoire : « Remarquez bien, messieurs... Vous direz avec le poète, messieurs... » Puis, s'apercevant que deux gamins étouffaient leurs rires : « Vous me copierez vingt fois cette belle parole de Sénèque : *Studiorum salutarium, etiam citra effectum, laudanda tractatio est*, pour vous apprendre qu'il est utile de s'appliquer même sans comprendre. » Et, comme son érudition était grande, il nous enseignait les rudiments de l'algèbre, la botanique, l'histoire universelle, la géométrie, la géographie et l'allemand.

Il possédait bien cette langue, ayant étudié en Allemagne, comme tant d'autres théologiens. Mais il semble que le latin, en lui, soit demeuré rétif à ce qu'il y a de trop grave et d'absolu chez les philosophes d'outre-Rhin. Le germe de scepticisme déposé à son insu dans l'âme de mon maître et cette pointe d'ironie rebelle aux efforts qu'il avait tentés pour l'en extraire, lui conservèrent parmi les étudiants germains son indépendance spirituelle et sa solitude. Il avait rapporté de Gottingue une invraisemblable collection de pipes qui ne le quittaient pas et qu'il ne fumait jamais. Je me souviens de leurs fourneaux peinturlurés. Les uns représentaient des têtes de cerfs, de daims, de chamois ; d'autres des paysans en costume, des vues de petites villes, ou simplement des fleurs arrangées en bouquets et qui sortaient d'un vase. Mais la plus belle montrait un nain forgeant une épée tandis qu'un jeune homme, recouvert de peaux de bêtes, le regardait. Nous admirions ces richesses inutiles suspendues à un ratelier de bois. Maître Mathieu, parfois, nous contait ses aventures et comment, pour un regard hostile, ces messieurs se battaient en duel;

la manière dont on leur protégeait le cou, les yeux, les poignets, les oreilles, par crainte d'accident. Il nous peignait le choc des rapières, le bruit de la bataille, les jets de sang, l'immobilité parfaite des adversaires. Il nous aguerrissait ainsi aux surprises de la vie d'un « léger escholier », comme il disait. L'Allemagne en resta pour moi le pays des pipes de porcelaine, des philosophes, des querelleurs, le pays des petits chiens qui viennent croquer les nez coupés, tombés dans la poussière.

VII

Mais il est temps que je marque votre place, solitaire et candide vieillard que je revois à travers les brouillards de mon enfance. O mon oncle, qui m'avez révélé tant de songes, donné tant de plaisirs, poussé à tant d'audaces ! Votre vie projette encore sur la mienne son ombre auguste, et votre visage, au fond de ma mémoire, s'immobilise, se grave, comme le profil d'un dieu.

Vous aviez vu des pays, aimé des villes, acquis des œuvres, connu les hommes. Votre savoir s'étendait des choses futiles aux plus hauts problèmes et nul mieux que vous n'a embarrassé les philosophes et déjoué les ruses des marchands de vieilleries. Lorsque, accoudé à votre cheminée, vous entamiez un de ces monologues qui semblait plutôt quelque rêverie faite à mi-voix, les plus humbles actions comme les plus simples pensées s'ennoblissaient du reflet de vos enthousiasmes ; vous leur prêtiez toujours votre grand cœur généreux.

Puissé-je, en parlant de mon oncle, ne dissiper qu'à demi l'obscurité qui protège son souvenir. C'était un sage. Il n'eût point aimé à jouer un rôle de héros et il convient de laisser aux vies cachées un peu de leur secret.

Deux fois l'an nous lui faisions visite. C'était là un événement singulier ; grand'mère en parlait copieusement à M. Florent :

— Vous mènerez les enfants chez leur oncle, je vous prie.

Ne vous attardez pas ; qu'ils fassent leur petite politesse et qu'ils s'en aillent. Qu'ils ne lui posent pas trop de questions... L'appartement est malsain ; il y fait froid comme dans une cave ; ils ne devront pas quitter leurs paletots...

Grand-père levait les bras au ciel.

— Ah ! Ils vont voir mon frère ! Le pauvre homme...

C'était en ville, tout proche Saint-Pierre. On traversait une petite place où l'herbe croissait entre les pavés, une place éternellement dans l'ombre. Les maisons avaient, comme la figure des passants, l'air triste et grave. Des pigeons volaient et le bruit de leurs ailes battantes résonnait d'un mur à l'autre. Le quartier, presque toujours, était désert ; y régnaient seuls le silence et l'énorme cathédrale. On entrait sous une voûte et c'était là, au rez-de-chaussée. M. Florent nous faisait une dernière fois ses recommandations, puis il tirait le pied de biche ; on entendait grincer le fil de fer. Des pas s'approchaient, assourdis par les pantoufles, et la porte s'entr'ouvrait.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est nous, mon oncle, c'est monsieur Florent.

— Ah ! c'est vous ; je ne reconnais jamais personne dans cette pénombre. Entrez, mes enfants, entrez, monsieur.

L'appartement se composait de deux pièces : la chambre à coucher et le salon, mais toutes deux si encombrées qu'il eut été difficile de dire dans laquelle on se trouvait. L'une et l'autre contenaient des livres, des tables chargées de papiers, des secrétaires, des gravures, des pipes, des objets de toilette, des vêtements, des chapeaux, des cahiers de musique. Un piano décorait le salon et un lustre de cristal pendait au plafond de la chambre. N'étaient le lit et un lavabo, on aurait pu se croire dans la boutique d'un marchand de curiosités.

Nous le savions, notre oncle, s'étant ruiné, vivait petitement. Mais la quantité de richesses accumulées chez lui devait, nous semblait-il, le mettre pour longtemps à l'abri du besoin. Tel, sans doute, était l'avis de M. Florent que cet amas d'objets exaltait à chaque fois.

— Ah ! monsieur, que de belles et bonnes œuvres, — s'écriait-il. — Que j'aime à revoir ces estampes, ces éditions princeps, votre pendule neuchâteloise, ces feuilles couvertes de notes et qui donnent la mesure de vos patientes recherches !

Que cela est rare ! Qu'il est doux de vivre détaché de toute vanité, sans cesse plongé en une méditation fructueuse ! Qu'il est philosophique de circonscrire ses besoins à l'étude de quelques auteurs, à la contemplation de ces débris d'un passé plein de fantaisie et de gaîté.

— Hélas ! monsieur, — repartait mon oncle, — les circonstances m'ont obligé à me défaire d'œuvres inestimables ; toutefois j'ai gardé la plupart de mes livres auxquels je suis, depuis tant d'années, attaché comme à de vieux parents.

Tandis qu'ils devisaient nous demeurions dans l'ombre, timides, attentifs, car, en face de ce vieillard, nous nous sentions bien chétifs. Il se dégageait de lui tout autre chose que de grand-père, une sorte de calme, de sérénité, une paix profonde. Il n'avait ni l'entrain de notre aïeul, ni son rire, ni cette indulgence qui nous le rendaient cher. Sa voix sérieuse, ses paroles souvent malaisées à comprendre, son existence un peu obscure le plaçaient en dehors de notre cercle familier. Et il nous apparaissait comme un être exceptionnel, se rattachant à tout un monde disparu, lointain survivant d'une race qui n'était plus la nôtre. Mais je sentais parfois, brusquement, à un mot, à un geste, à un éclair de sa pensée, qu'il était mon oncle et qu'un même sang coulait dans nos veines. Il était laid, d'une laideur attirante, robuste et salubre. Il n'y avait pas de douceur dans les lignes de son visage, mais une force ; pas d'aménité, mais quelque chose de plus rare qu'un sourire : la volonté de vous connaître. Son regard pénétrait le vôtre là où d'autres simplement se heurtent ou se détournent.

Nous l'informions de notre famille, de nos jeux, de nos études. Il nous posait quelques questions :

— Qu'est-ce que la bataille de Paestum? Qui est Beethoven?

Et il s'indignait de notre ignorance en matière de musique.

— C'est un crime. Vous serez bientôt trop grands ; vous aurez les doigts raides comme des baguettes de tambour. Comment ! pas la plus petite leçon de solfège ou de piano? Et le grand-père, bien sûr, ne vous joue jamais rien autre que son « crambambouli » !

— Il leur restera toujours les poètes, — objectait notre maître.

— Les poètes, sans doute ! mais la musique, monsieur, c'est plus fort, elle entre plus profond, elle est meilleure à l'âme. Il y a longtemps que, sans elle, je ne serais plus de ce monde.

Nous le regardions avec stupeur. Car la musique, en effet, ne nous était révélée alors que par la fanfare du village ou par les éclats du fameux « crambambouli » de grand-père, chanté à tue-tête avec accompagnement au piano, et pour la plus grande joie de tous après les dîners de famille. Était-il croyable que la musique eût empêché oncle Paul de mourir?

— Au temps où j'habitais Paris, — reprit-il, — un célèbre compositeur me disait : « L'homme qui aime la musique n'est jamais tout à fait mauvais; et quant aux bons elle les rend meilleurs. » Enfants, étudiez la musique ; non pour les joies immédiates qu'elle vous donnera, mais surtout pour ses merveilleuses propriétés d'apaisement, d'ennoblissement intérieur, de vie spirituelle.

Et il s'attristait, nous trouvant bien fermés aux vérités essentielles. Puis il promettait de nous venir voir. Ce serait prochainement, sitôt qu'il s'accorderait un répit car il avait bien peu de temps à perdre, étant vieux, et sa tâche écrasante. Alors M. Florent s'informait avec intérêt :

— Votre ouvrage avance-t-il, monsieur?

— Il avance, certes, mais que de recherches encore, que de paperasses à trier, que de partitions à reconstituer, quel labeur pour un si modeste ouvrier !

Il s'agissait de la *Réhabilitation de quelques musiciens ignorés*, vaste œuvre à laquelle mon oncle s'employait depuis longtemps et qu'il n'acheva jamais.

Enfin nous prenions congé. Il nous reconduisait jusqu'au seuil de sa demeure et nous nous retrouvions sous la voûte qu'éclairait un bec de gaz.

(*La fin prochainement.*)

GUY DE POURTALÈS

ÉPERNAY

(16 AVRIL 1917)

Le samedi 21 avril 1917, je proposais à mes élèves de troisième du collège d'Épernay le sujet suivant de devoir français : « Vous écrivez à un de vos amis pour lui raconter ce que vous avez vu et su de l'offensive française en Champagne et lui communiquer vos réflexions à ce sujet. » Je ne leur demandais pas un exercice littéraire, mais un simple récit, aussi direct que possible, et c'est pour cela que j'avais posé la question en ces termes; en choisissant la forme épistolaire, je ne voulais point rendre hommage aux vieilles traditions pédagogiques, et renouveler ces *Lettres de Ronsard à Du Bellay ou de La Fontaine à Boileau* qui sont allées rejoindre les *Dialogues des Morts* dans le grenier de l'ancienne rhétorique; je priais mes élèves, au lieu de faire une « rédaction » scolaire qui eût gêné la libre expression de leur pensée, de recopier tout simplement à mon usage une de ces lettres familières qu'ils n'avaient pu manquer, en ces jours remarquables, d'écrire à leurs amis lointains. C'était le meilleur moyen d'avoir une déposition fidèle, pourvu qu'ils eussent assez de confiance en leur professeur pour le traiter comme un de leurs camarades.

J'avais cru devoir ajouter en remarque au texte du devoir : « Cette lettre n'est pas destinée à être visée par la censure. » La précaution n'était pas inutile, puisque deux enfants particulièrement prudents jugèrent bon, malgré cela, de ne point

se compromettre. « Je pourrais peut-être, écrit l'un, t'en raconter plus long, mais *taisons-nous, méfions-nous* », et le second : « Je ne crois pas que la censure ouvre ma lettre, mais avec elle il faut s'attendre à tout. »

Ces copies me furent remises le 28 avril, douze jours après l'offensive; j'en transcrirai ici les passages qui pourront servir à faire l'histoire de l'esprit public à cette époque critique de la guerre; je m'attacherai scrupuleusement à les recopier avec exactitude et à ne les alourdir que des commentaires strictement indispensables [1]. On pardonnera seulement à un maître d'école de tracer en deux traits le portrait de ses élèves comme il le ferait sur leur livret scolaire : il espère aider par là ceux qui voudront chercher dans ces pages écrites par des enfants à trente kilomètres de la bataille un peu de l'âme de la génération nouvelle.

***

Tous ceux qui ont vécu dans l'Aisne ou dans la Marne au début de 1917 se rappellent combien on y parlait de l'offensive prochaine, et comme les préparatifs de l'attaque s'y faisaient ouvertement; plusieurs des copies que j'ai reçues insistent sur ce point. L'une relate de vagues on-dit. « Depuis quelque temps déjà, le bruit courait qu'une offensive devait avoir lieu sur le front de Champagne, du côté de Reims [2]. » D'autres apportent des précisions : « Depuis près de six mois nos territoriaux faisaient des travaux qui d'ailleurs, je peux te le dire, n'avançaient nullement. L'autorité militaire ne savait sans doute pas au juste ce qu'elle voulait faire. Il n'est pas étonnant que les Boches aient eu le temps de nous opposer leur formidable artillerie [3]. » — « Depuis janvier, j'étais

1. Dans *la Guerre vue par des Enfants* (*Revue de Paris* du 15 septembre 1915), j'ai déjà publié des copies d'élèves relatives à l'occupation d'Épernay par les Allemands en septembre 1914.

2. Jacques P..., un Rémois de seize ans et demi, plein de contradictions : très bien élevé mais l'air insolent, hâbleur mais bon garçon, du style sans orthographe, peu de cervelle — mais du cœur et un œil d'artiste.

3. Pierre N..., quinze ans, un drôle de corps et un drôle de caractère. 1m85 de hauteur, avec 1m25 au moins de jambes; Ardennais têtu et fantasque, fort intelligent et assez paresseux, avec une originalité de réflexion digne de remarque; un de ces élèves qui font le désespoir de leurs professeurs, parce qu'ils ne font jamais ce qu'on leur commande, mais seulement ce qui leur plaît : un garçon très sympathique.

informé par un de mes cousins qui est colonel, que l'état-major français préparait une offensive en Champagne. Il me disait toujours que nous attaquerions prochainement. Enfin, d'attente en attente, le mois de mars arriva [1]. »

A ce moment l'on considère comme imminent « le fameux *grand coup* que l'on prépare depuis si longtemps et si formidablement [2] ». L'enfant qui parle ainsi, un pensionnaire qui retourne tous les dimanches chez ses parents, ajoute que le dimanche 18 mars, il apprend à Vertus [3] le passage des premiers régiments montant vers les lignes.

Épernay ne reste pas longtemps sans voir aussi les troupes et les convois défiler par les rues.

Le 21 au matin [4], en me rendant au collège, écrit Georges G..., j'aperçus à tous les coins de rues et sur les places des « cognes » qui donnaient des indications aux convois qui passaient. Les jours suivants, les convois s'augmentèrent et toute la journée le fracas assourdissant des camions se répandait à travers les rues. Nous eûmes vacances le 24 à midi. Ça ne pouvait pas mieux tomber, car l'artillerie défila continuellement. Je passai ma journée place de la République [5] à regarder ce spectacle intéressant au plus haut point. Je vis défiler des 105 et des 120, des 270 de siège, des 280, puis des 155 et des pièces de marine. Les pièces de marine passaient sans fracas, allongées dans leurs camouflages sur leurs remorques caoutchoutées. Elles allaient s'établir à Vaudemanges, village situé au nord-est d'Épernay, près d'Ambonnay. Les pièces de 280 roulaient, accompagnées d'un énorme bruit de ferraille, semblable à celui que feraient plusieurs dizaines de chaudrons heurtés l'un contre l'autre. Tout ce matériel me donna confiance en la réussite de notre offensive.

Un autre écrit, d'une plume alerte [6] :

Nous en avons vu des canons, de toutes les couleurs (car ils sont camouflés) et de toutes les tailles ! Depuis les 155 courts ou longs

1. André G..., quatorze ans et demi, un type assez fréquent de Champenois : une intelligence sèche, une observation minutieuse, une froideur qui est peut-être de la réserve et probablement de l'indifférence.
2. Pierre B..., quinze ans, un élève modèle, consciencieux, docile, naïf, de gros yeux étonnés et une grande timidité.
3. 20 kilomètres au sud-est d'Épernay.
4. La date est confirmée par plusieurs autres témoignages.
5. Une grande place, au centre de la ville, d'où partent aux quatre points cardinaux, les routes de Paris, de Châlons, de Sézanne et de Reims.
6. Jacques M..., quatorze ans, vif comme la poudre, malin comme un singe, insolent et paresseux : au fond un sentimental ; un élève insupportable, mais un garçon qui réussira.

jusqu'aux 240 énormes, qui semblent dormir sur leurs chariots aux roues de rouleaux compresseurs grand modèle. Tous les artilleurs étaient gais et contents : « On allait leur fiche une pile ! »

Plusieurs de ces enfants remarquent avec justesse la confusion apparente — soigneusement réglée au contraire — de ces mouvements de troupes qui s'accomplissent en même temps dans toutes les directions.

Le 22 mars, il est passé de longs défilés de camions automobiles, transportant des troupes vers Reims ; le 23, il en passe encore, allant vers Châlons, puis de l'artillerie en masse traînée par tracteurs ; le lendemain cela recommence, mais il en vient de Châlons, il en va à Châlons, il en vient de Reims, il en va à Reims [1]...

Des troupes passaient dans tous les sens et se croisaient. Les canons roulaient continuellement à travers la ville, tantôt des 75 élégants, tantôt des pièces longues, tantôt des mortiers courts et trapus, sonnant la ferraille. Ou bien on voyait passer des mitrailleuses légères entre leurs deux grandes roues ou portées à dos de mulet. Des fantassins poussiéreux et fatigués arrivaient précédés de leur musique ; ou bien c'étaient des troupes à cheval, galopant à travers la ville. D'immenses convois d'autos passaient, assourdissant tout le monde du bruit de leurs clacksons. Pendant ce temps, la gare marchait sans arrêt et sans arrêt passaient des trains de troupes et de matériel [2]. Toute la journée, au milieu de ce bruit, on entendait tout de même le canon. C'était un roulement continu, où l'on avait beaucoup de mal à distinguer les coups [3].

Les troupes d'infanterie, comme on le voit, avaient suivi de près les canons, et ce fut l'occasion de quelques défilés brillants qui ne pouvaient manquer de remplir ces garçons d'émotion et d'enthousiasme.

Un matin, à 9 heures, j'aperçus dans la rue du Commerce une petite troupe à cheval ; un cavalier par devant portait un drapeau blanc et rouge : aussitôt je courus de ce côté, car ce fanion indiquait

1. Pierre L..., quatorze ans ; la crème des enfants : un gros gosse indolent et faible, qui aura assez d'esprit pour devenir quelqu'un s'il a assez d'énergie pour se développer librement.

2. Il y passa aussi, rapporte un autre, « des 320 montés sur wagons spéciaux, puis deux 400 : le *Quinze grammes* et le *Moustique* ».

3. Henri H..., quinze ans, un garçon de Laon, dont les parents étaient restés en pays envahi. Extrêmement bien doué, mais de caractère difficile, assombri par le chagrin, il est mort d'accident l'été dernier, victime indirecte de la guerre dans une crise de somnambulisme.

la présence d'un général de division. C'était le type du général français, l'air bienveillant, une paire de moustaches blanches ; il avait le bras gauche coupé et cinq brisques sur son bras droit... Tout à coup j'entendis une musique qui jouait la *Sidi-Brahim* ; j'étais bien content, car j'allais voir défiler des chasseurs à pied. C'était le 102e bataillon, il portait la fourragère : en avant était le drapeau de tous les chasseurs de France. Il était tout déchiré, décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre. La garde était formée de deux soldats de deuxième classe décorés de la Légion d'honneur : cette décoration était vraiment très belle à voir avec son ruban rouge vif sur les capotes bleu sale de ces braves. Derrière était le 116e bataillon de chasseurs, portant également la fourragère. Et je pensais que le général devait être fier de commander à de telles troupes [1].

De temps en temps, une musique militaire venait frapper les oreilles [2], et l'on se retournait en frissonnant. Les convois s'arrêtaient, les autos se rangeaient contre les trottoirs et le régiment défilait, regardé par tout le monde avec de grands yeux émus. Une autre fois, un éclair brillait devant une masse sombre : c'étaient les clairons des chasseurs qui faisaient étinceler au soleil leurs instruments en les faisant tourner avec ensemble au-dessus de leur tête orgueilleusement levée. A cette vue, mon cœur battait fort, et je me disais tout bas : « Bientôt, je serai sous le même uniforme. Que je serai heureux ! Mais que ce bientôt est long à venir ! » Puis, voyant un point noir, j'ajoutais mélancoliquement : « Pourvu que papa me laisse m'engager [3] ! »

De ma fenêtre, je voyais passer les trains de troupes. Les wagons et les fourgons portaient sur leurs toits des poilus qui faisaient les pitres en chantant. Partout où il y avait une ouverture dans le wagon, une tête sortait. Beaucoup se mettaient en grappe sur le siège des gardes freins et jouaient du clairon. Tous chantaient... Dans la rue, la cuisine roulante traînée par son auto passait couverte de poussière, et son tangage semblait une danse, entraînée par le gros cuisinier qui, assis sur sa cuisine, faisait des gestes au public en chantant une chanson du front, reprise par les fortes voix des soldats.

Les derniers qui passèrent, dans la première semaine d'avril, furent les cavaliers. « Quand un jour, écrit Maurice B... (quatorze ans et demi), une sonnerie de fanfare bien connue annonça l'arrivée de la cavalerie, on entrevit la vraie victoire : si la cavalerie entre en scène, s'écriait-on, c'est que l'on va

1. André D..., seize ans et demi ; un brave garçon extrêmement paresseux, capable d'ailleurs de réflexion et connaissant déjà assez la vie pour se faire une opinion personnelle sur ce qui se passe sous ses yeux.

2. Jacques P..., déjà nommé.

3. Jacques P..., engagé volontaire, est aujourd'hui soldat dans un bataillon de chasseurs alpins.

poursuivre l'ennemi ! » La majeure partie de la cavalerie ne passa pas par Épernay, mais traversa les villages voisins [1]. Voici ce que l'on pouvait voir le 8 avril 1917, à Mareuil-sur-Ay, au pied de la montagne de Reims [2].

Pour te faire une idée de ce qu'il est passé de cavalerie, je vais te citer le nombre de régiments qui ont défilé le dimanche de Pâques, de 5 heures du matin à 8 heures. Le 11e et le 13e chasseurs commençaient le cortège. Puis le 2e et le 14e dragons, le 17e et le 26e, le 2e et le 4e hussards, le 6e et le 3e cuirassiers. Tous ces soldats allaient au trot dans le pays, armés de lances qui se dressaient au-dessus d'eux.

Depuis une demi-heure on ne voyait plus rien passer quand tout à coup un son de musique retentit. Le 32e d'infanterie défila au son de *Sambre et Meuse*. Suivait le 66e, qui jouait *Alsace et Lorraine*, et le 77e qui marchait au son des clairons. Le 125e d'infanterie fermait la marche. Je t'assure qu'il est passé en moins de quatre jours de temps, environ 80 000 cavaliers qui couraient sur Berry-au-Bac.

Nous eûmes après eux des états-majors : généraux de brigade, de division et de corps d'armée. Le bureau de ces derniers était installé chez mes parents et l'on aurait presque eu besoin de laisser-passer pour circuler dans la maison, avec ces maudits gendarmes.

Je parvins pourtant un jour à me glisser dans le cellier où était le bureau. J'étais accompagné d'un soldat et je vis sur nos grandes tables des plans de batteries ennemies repérées par les aviateurs. C'était le secteur boche de Berry-au-Bac que l'artillerie devait battre ; ces tableaux portaient en tête : *plan secret* et étaient munis de numéros d'ordre.

***

Pendant que mes élèves des environs d'Épernay se livraient à ces coupables indiscrétions, ceux de la ville, ne voyant plus passer de troupes, commençaient à s'impatienter. Pendant toute la fin du mois de mars et le début d'avril, l'enthousiasme de la population avait été en s'exaltant, d'accord avec l'enthousiasme des soldats. On a lu plus haut la description de ces régiments qui chantent ; tous les témoins s'accordent sur le « moral » excellent des troupes qui montaient en ligne. Mais l'un d'eux essaye d'expliquer cet état d'esprit et son

1. Henri D... (quinze ans), un garçon très positif, écrit : « A Saint-Martin, depuis Pâques jusqu'à présent, nous n'avons pas cessé d'avoir des militaires ; tu es bien plus tranquille de ce côté-là chez toi. »

2. Edmond M..., seize ans, esprit curieux, un peu confus et inégal, caractère spontané et confiant ; un tas d'excellentes qualités, et pas d'équilibre : un de ceux sur qui la guerre devait exercer le mieux sa mauvaise influence.

analyse ne manque pas de justesse : « Jamais depuis deux ans, écrit-il, je n'avais vu nos *poilus* de France, jeunes et vieux, aussi ardents et désireux de vaincre pour la délivrance de notre pays. Je te dirai aussi qu'ils sont forcément un peu fatigués de la guerre et qu'ils sont contents de voir que la fin approche : c'est pour cela qu'ils sont courageux et partent avec l'idée d'en finir [1]. »

La même idée était au cœur des habitants, lorsqu'ils se pressaient sur le passage des troupes, et surtout au cœur des nombreux réfugiés de Reims et des Ardennes qui croyaient toucher enfin au retour.

La population était passablement surexcitée et dans les rues on n'entendait citer que des numéros de régiments, des calibres de canons, des tuyaux sur l'attaque — qui était déjà déclenchée au dire de bien des gens. Entre les heures de classes, les collégiens passaient leurs récréations sur la place de la République, d'où ils ne partaient que pour aller au collège. Ils y arrivaient après l'heure, toutes les cinq minutes, par petits paquets.

Pour moi, j'étais content ainsi que toute ma famille. Les propos de table ne parlaient que d'offensive sur Reims, du recul des Allemands qui abandonneraient la place comme ils avaient fait dans la Somme avec les Anglais, de la poursuite de la cavalerie, qui enfin reprendrait son rôle, et l'apothéose, notre retour à Reims, dans notre foyer abandonné depuis deux ans et demi [2].

Le jeune garçon qui écrit ces lignes les termine ainsi : « Le moral était fort bon, mais l'attaque ne venait pas vite et le temps paraissait long. » Il marque par là une certaine défaillance dans l'enthousiasme général, qui est confirmée par d'autres témoignages et dont les raisons sont faciles à montrer. La première est l'attente, avec l'énervement qu'elle produit tôt ou tard. On a vu que les grands convois avaient cessé de défiler, du moins à Épernay, dans les premiers jours d'avril. Dès lors « l'on devinait que ce n'était plus qu'une question de jours. Le canon commença à se faire entendre. De nombreux bruits circulaient ; autant de personnes, autant

1. Pol F..., un enfant très intéressant (seize ans) par la lucidité de son intelligence, par son esprit aigu d'observation, par son ironie et sa réserve, par ses dons artistiques que je ne me charge point d'accorder avec l'étonnante sécheresse sous laquelle il cache le fond de son âme.

2. Jacques P...

de dates différentes[1]. » Mais au même moment, le temps change et la pluie se met à tomber : Jacques P... note le brusque contre-coup de ce changement de temps : « Il passait encore quelques troupes, mais l'entrain n'était plus le même : il pleuvait à seaux, ce qui ne donnait pas la même allure aux soldats, et les badauds préféraient rester chez eux... Les camions automobiles passaient de moins en moins, les services d'ordre n'existaient plus. Un dernier convoi d'autos passa, non plus couvert de poussière, mais dégoûtant de boue et éclaboussant les passants qui s'effaçaient le plus possible à son arrivée. »

Enfin, une troisième cause vient émouvoir la population et refroidir l'enthousiasme : l'arrivée des évacués de Reims, forcés de quitter leur ville par le terrible bombardement qui commença le 6 avril, le jour du vendredi saint. Un Rémois, qui sait ce que c'est que d'abandonner sa demeure [2], écrit : « Les pauvres gens ont la douleur de s'en aller de chez eux, après être restés courageusement pendant plus de deux ans pour sauvegarder leur maison bombardée, car là-bas, il n'y a pas que les obus à craindre, il y a aussi les gens qui dévalisent les maisons dont les propriétaires sont partis. » Et nous devinons à travers la jeune gaieté de Jacques P..., les scènes navrantes qui s'opposaient douloureusement aux parades militaires des semaines précédentes :

Un matin, un convoi d'autos s'arrête place Carnot. Surprise ! Des civils étaient dans les autos. Quand je m'approchai, il y avait déjà beaucoup de monde autour.

— D'où venez-vous?

— De Reims.

— Quoi? — dis-je, — évacuerait-on la ville?

— Ça ne va pas tarder. Il n'y a plus moyen d'y tenir. Le faubourg Cérès, plus rien ! Faubourg de Laon, fauché ! Et puis ils nous envoient des obus incendiaires maintenant. Quand on est parti, il y avait encore quinze maisons qui brûlaient.

— Oh !

— Parfaitement, mon ami. Vous pouvez nous croire, vous savez : faut que « ça soye » vraiment terrible maintenant, pour qu'après trois ans sous les bombes et puis avoir vu tout ce qu'on a vu, on se décide à s'en aller.

1. André D...
2. Pierre L...

Je cherchai dans le public une figure amie, digne de foi, car ces pauvres gens des quartiers les plus bombardés, encore sous le coup de leurs émotions, exagéraient tout ce qu'ils disaient.

Je la trouvai bientôt : auprès d'une porte, une dame décorée de la Légion d'honneur établissait des services en causant avec des agents et des conseillers municipaux. Je courus à elle :

— Mademoiselle Fouriaux !

— Tiens, le petit P... ! Bah, vous avez grandi !

Et je parlai du pauvre hôpital que cette brave demoiselle, institutrice à Reims, avait établi au moment de la guerre et qui fut brûlé lors du premier bombardement.

L'après-midi même, j'étais au buffet installé rue de Brugny à l'école, et servais du bouillon et du café à tous ces pauvres gens, avec les institutrices que j'aidais. Pendant quatre jours, je fis tous les métiers, je fus serveur, plongeur, panetier, balayeur, portefaix, commissionnaire, bâton de vieillesse pour les pauvres vieux qui ne pouvaient presque plus marcher, aide-infirmier pour les gens qui se trouvaient mal, etc. Ce n'était cependant pas très amusant ; il y avait des vieux et des malades qui nous restaient dans les mains, on attrapait des puces dans la paille, et les gens nous attrapaient quand en courant on raccrochait leurs paquets. Mais ça ne fait rien; mes amis et moi nous faisions cela de bon cœur.

Pendant ce temps, l'attaque avait été déclenchée.

*
* *

La canonnade, selon un témoignage très précis (André G...) avait dû commencer le 8 avril, mais le vent ne portant pas vers le sud, elle avait au début été peu remarquée des Sparnaciens. C'est seulement le dimanche 15 [1] (saute du vent ou recrudescence du feu?) qu'elle devint formidable. L'ingéniosité des petits Champenois s'est exercée à faire saisir la puissance de cette canonnade. « Le bruit, dit l'un, ressemblait en plus fort à celui de la mer [2]. » Un autre, plus recherché : « Les maisons tremblaient, l'air vibrait dans la rue, c'était un vacarme assourdissant : on aurait dit un galop de chevaux sur un pont de bois, accompagné d'un roulement de voiture et de grands coups de maillet de temps en temps. Tout le monde était énervé [3]. » Et le loustic de la bande : « Quel

1. Date confirmée par deux témoignages concordants.
2. André G...
3. Pierre L...

raffût ! Jamais nous n'avons pu en faire autant, même chez le professeur de dessin [1] ! »

Les nuits étaient illuminées des éclairs de la bataille, et tous les habitants, le soir, montaient sur les coteaux qui entourent la ville, à Saint-Antoine et au mont Bernon : « Lorsque le temps le permettait, nous montions le soir à Bernon, et de là on regardait la ligne de front entre Soissons et Reims. On voyait les projecteurs qui passaient rapides, illuminant le ciel d'un bout à l'autre en éventail. On voyait aussi des lueurs rouges dont personne ne pouvait exactement indiquer la cause. D'aucuns disaient que c'étaient des obus, d'autres des fusées éclairantes. En somme personne ne savait rien [2]. »

Jusqu'à l'après-midi du 16 avril on n'en saura pas davantage, et les bruits fantaisistes circuleront, trompant cette attente fébrile.

Mais un de mes élèves [3] peut fournir sur ce qui se passa près de Reims le 16 avril des renseignements d'une extrême précision : parti le dimanche des Rameaux pour passer les vacances de Pâques auprès de ses parents, au village de Saint-Brice [4], il n'en put repartir le 15 pour rentrer au collège ; voici ce qu'il écrivait le mardi 17 avril, le lendemain de l'attaque :

Depuis plusieurs jours, le canon n'arrête pas de tirer. Les grosses pièces qui avaient été amenées par les autobus et qui, jusqu'ici, étaient restées silencieuses, font feu sur l'ennemi d'un bout à l'autre de la journée. De grosses *fourragères* vont, viennent, se croisent à faible hauteur au-dessus des lignes boches et règlent le tir des batteries du Moulin et des trains blindés, tout en essuyant un feu nourri de balles de mitrailleuses et d'obus. Sur la gauche de nombreuses pièces de gros calibres tirent sans arrêt. C'est la préparation d'artillerie : au dire des soldats nous serons bientôt délivrés.

Malheureusement les Boches savent que nous allons attaquer et chaque jour ils font des coups de main habiles, dans le but de faire des prisonniers pour connaître les effectifs qu'ils ont devant eux. Avant-hier soir encore [5], alors que les canons français avaient ralenti

1. Jacques M...
2. Henri H...
3. Pol F...
4. A 4 kilomètres à l'ouest de Reims.
5. Le 15 avril.

leur tir, les Boches marmitèrent les tranchées au sud de Brimont. On n'entendait que des *ram... ram...* ininterrompus, car les nôtres répondaient très peu. Aussitôt je dis à papa :

— Encore une attaque boche, veux-tu parier?

Vite, je montai au grenier et par la lucarne je regardai les tranchées et les forts. 8 heures sonnaient. Une fusée rouge monta dans le ciel et retomba aussitôt: c'étaient les fantassins qui demandaient l'aide de l'artillerie. Aussitôt nos 75 et autres canons à tir rapide firent des tirs de barrage. Des fusées éclairantes montèrent dans le ciel et illuminèrent tout le champ de bataille. Une fusée verte (*allongez le tir*). Voilà les mitrailleuses et les fusils qui donnent : c'est l'attaque. Sur la place les artilleurs attellent leurs chevaux aux caissons; d'autres les remplissent. Tout est bientôt prêt ; le maréchal des logis crie : « En avant et au trot ! » et les voilà partis. A 10 heures le canon tonnait toujours : c'était cette fois un duel d'artillerie terrible. Bientôt, fatigués de la journée, nous allâmes nous coucher.

A peine étions-nous endormis que le clairon nous éveilla ; j'entendis maman qui disait :

— Debout, vite, les gaz !

Cette fois c'était sérieux; j'ouvre la fenêtre et crie au soldat qui claironnait toujours :

— Ce sont les gaz?

— Oui, me répond-il.

Peu de temps après nous étions tous réunis, prêts à mettre le masque, dans une salle préparée à l'avance, les jointures des portes et des fenêtres complètement bouchées. A 3 heures du matin notre coq lança son *cocorico* habituel.

— Les gaz ne sont pas là, — s'écrie papa, — voilà le coq qui chante !

Le vent étant du nord-ouest, les gaz étaient passés sur Reims.

Une demi-heure après, le canon tonnait de plus belle ; toutes les pièces du pays tiraient ensemble... Il est alors 4 heures du matin. Tout le monde est debout dans le pays ; ce n'est qu'un va-et-vient de troupes qui passent. Les Russes crient aux civils :

— Boches, capout, pas camarade !...

Un soldat revient des tranchées en apportant cette nouvelle :

— Courcy et Loivre sont repris, ainsi qu'une quantité de Boches.

Il ajoute que les prisonniers passent le long du canal...

Peu de temps après, les automobiles de la Croix-Rouge passèrent, puis repassèrent, et bientôt ce ne fut qu'un va-et-vient continuel d'autos qui se croisaient.

Les blessés qui pouvaient marcher partaient à pied. Ceux-là étaient les plus heureux et certains leur disaient :

— C'est le rêve d'avoir des blessures de riche ; deux mois d'hôpital, un mois de convalescence...

Beaucoup malheureusement périrent en montant à l'assaut, car chaque coin de terre, chaque butte, chaque petit bois avaient leur

mitrailleuse, qui fauchèrent les vagues d'assaut. A l'heure où j'écris, le fort de Brimont n'est pas encore pris...

***

Tandis que Pol F... assistait ainsi de près à la bataille, ses camarades, à Épernay, en attendaient avec anxiété les premières nouvelles. Nous allons suivre avec eux, jour par jour, les bruits plus ou moins fantaisistes qui se répandent du front à l'arrière. Il ne nous appartient pas d'ailleurs de les critiquer et de démêler la part de vérité ou d'erreur qu'ils contiennent, car ils ne nous intéressent ici que par l'état d'esprit qu'ils manifestent : je ne prétends pas établir ce qui s'est réellement passé le 16 avril au front de Reims, mais seulement ce que les soldats ont dit et ce que la population d'Épernay a pensé de l'offensive de Champagne.

D'abord le jour même de l'attaque, dans l'après-midi : « Les canards volent nombreux : les Russes ont pris Brimont, nous avons Craonne, tout marche bien. Mais dans le communiqué l'on ne fait pas mention de cela. Bientôt un autre bruit circule et toute une histoire se forge. Les Boches qui défendaient Brimont étaient des Polonais, les Russes en étaient aussi et ils n'ont pas voulu se battre ; alors l'artillerie française a tiré sur les deux ; les Français accourus, un bataillon du 66e d'infanterie et un tank sont entrés dans le fort et ont été faits prisonniers. Ils ont trouvé le fort intact. Mais je ne crois pas un mot de cette histoire qui est fausse [1]. »

Passons au lendemain : « Papa nous dit le deuxième jour que l'offensive ne donnait pas ce que l'on espérait [2]. » Aussitôt un fait positif précise ces rumeurs : « Nous vîmes revenir le lendemain (de l'attaque) de la cavalerie et des troupes ; alors nous fûmes un peu découragés, car nous disions : si la cavalerie revient, c'est qu'il n'y a pas de poursuite [3]. »

1. André D...
2. Raymond G..., quinze ans, le type de l'élève insupportable : victime d'une nervosité surexcitée par la guerre, dominé par les influences de camarades plus hypocrites et plus maîtres d'eux, trop intelligent d'ailleurs pour ne pas comprendre les vices de son caractère, trop sensible pour ne pas en souffrir, mais trop faible pour les vaincre et trop orgueilleux pour les reconnaître.
3. Pierre L...

Même spectacle le surlendemain de l'attaque à Mareuil-sur-Ay, et mêmes réflexions : « Le mercredi 18 avril, le 6e cuirassiers repassa. Toute la cavalerie, montée huit jours avant, redescendait du front et chacun en concluait que l'attaque était manquée. La confiance que nous avions fit place à la déception et nous désespérions de voir les Boches délogés de leurs positions. Nous étions d'autant plus dépités que les soldats n'avaient pas le droit de dire ce qui s'était passé. Ils se contentaient de dire en riant jaune : Ah ! mon vieux, on les a eus [1] ! »

Même note chez Pierre B... qui, le jeudi 19, voit des Rémois : « La plupart disent que l'offensive est ratée. » Et voici que commencent les récits de la bataille :

Le troisième jour au soir (le 18), je rencontre un automobiliste de la Croix-Rouge qui, depuis le commencement de l'attaque, n'avait pu fermer l'œil et n'avait cessé d'évacuer les blessés. Il me raconte en peu de mots les phases de l'attaque, ainsi que le nombre incalculable de blessés qui, faute de soins, mouraient pour une blessure insignifiante [2].

Le 16, nos troupes montèrent à l'assaut. Malheureusement nous avons eu beaucoup de pertes, notamment le 3e tirailleurs. Nous avions 160 tanks qui partirent à l'assaut des tranchées ennemies ; mais la terre étant détrempée par la pluie, 40 s'enlisèrent et furent faits prisonniers. Nos troupes, d'un suprême élan, s'élancèrent de nos tranchées et Brimont fut atteint ; mais les Allemands qui avaient massé 32 divisions nous en rejetèrent. Craonne fut pris quatre fois et quatre fois reconquis par les Allemands [3].

Échec immédiat de l'offensive, importance des pertes : voilà deux points sur lesquels l'accord est unanime.

Les hôpitaux sont vite remplis. Un bruit courait que les Russes avaient pris le fort de Brimont, mais que l'importance de leurs pertes

1. Edmond M...

2. Pierre P... (quatorze ans et demi), encore un nerveux à qui la guerre a fait bien du mal : prompt au rire comme aux larmes, à l'effort d'un moment comme aux longues paresses ; une très mauvaise réputation qui n'est pas entièrement méritée : le bon garçon qui se fait pincer quand les autres « chahutent ».

3. André P... (quatorze ans et demi), maladif, obéissant, très travailleur : un bon élève et un « brave type ». — Il est bien entendu qu'il s'agit là de bruits répandus à l'arrière, dont je ne prétends pas affirmer l'exactitude.

les avait obligés de l'évacuer. Je crois, en effet, que nous avons perdu beaucoup de monde [1].

Malheureusement nous avons à constater de grosses pertes de notre côté. On estime à 100 000 hommes les soldats qui sont morts entre Soissons et Reims [2].

Maintenant ce sont les Russes qui reviennent ; il paraît qu'ils ont eu d'énormes pertes [3].

Des troupes arrivent au repos et sont unanimes à dire que les pertes ont été très grandes ; cependant ils disent qu'il y a surtout des blessés et peu de morts. Les blessures par balles de mitrailleuses sont très nombreuses, car l'artillerie n'avait pas tout démoli. Les Boches étaient à dix mètres sous terre avec leurs mitrailleuses, dans de petites tourelles ; une fois que l'artillerie avait fini de tirer, les tourelles remontaient et nos pauvres soldats qui croyaient ne plus rien trouver étaient accueillis par un feu nourri et très meurtrier [4].

Nous rencontrons ici la première cause présumée de l'échec : destruction insuffisante des défenses ennemies. « De tous côtés, écrit André D..., les fantassins « rouspètent » après les artilleurs et leur préparation d'artillerie, car il faisait du brouillard et les artilleurs ne tiraient pas beaucoup sur les tranchées boches ; ils avaient peur d'atteindre les nôtres et leur tir tombait en arrière des tranchées. » Un second témoignage confirme encore les précédents : « Mon père, à Reims depuis un mois, nous écrivait qu'il y avait cinq fois plus d'artillerie que dans la Somme au moment de la dernière offensive. Mais ces canons n'avaient pas assez de munitions [5]. »

Remontons l'échelle des causes ; à quoi tient le manque de munitions? L'opinion publique cherche aussitôt des responsables : « Certainement il y a eu une faute de commise et j'ai entendu dire que certains généraux n'avaient pas fait ce qu'ils auraient dû faire. Il est désastreux qu'après bientôt trois ans de guerre, on lance des hommes à l'assaut de positions qu'on

1. Maurice B...
2. Pierre R... (quinze ans), un imaginatif, ce qui est rare en Champagne : confus, oratoire, poétique, verbeux : une nature riche et vibrante, mais peu équilibrée.
3. Pierre L...
4. André D...
5. Pierre R...

sait imprenables et qu'on laisse les canons sans munitions suffisantes [1]. »

Sur ce thème des responsabilités du commandement, mes élèves, reflétant fidèlement l'opinion publique, prompte à trouver des incapables ou des traîtres, exécutent de multiples variations.

Hélas ! cette offensive a échoué assez piteusement. C'est, disent les Boches, un monument de haute fantaisie tactique. Nous avons complètement échoué sur certains points : devant Craonnelle, nous n'avons même pas pu sortir de nos tranchées [2].

A Épernay, on fit immédiatement courir des bruits : des généraux avaient trahi leur pays et avaient été causes de la non-réussite de l'offensive. On ajouta même que le général Nivelle avait été arrêté [3].

Il paraît que le général Mazel serait envoyé à Limoges, car à sa gauche l'armée du général Mangin a avancé, à sa droite la 4e armée du général Anthoine a aussi avancé ; la sienne, la 5e, n'a pas avancé. Les routes sont en très mauvais état, il ne s'en est pas occupé : le ravitaillement est par suite très pénible [4].

Après la trahison des chefs, notons pour mémoire la trahison des troupes [5].

Il paraît que les Russes et certains régiments du Midi n'ont pas voulu avancer. C'est ce qui a fait dévier notre plan, car d'après lui on devait être, selon les généraux, en deux jours à Bazancourt. Maintenant, je tiens de source certaine que les troupes du général Mangin n'ont pas donné. Les officiers des troupes coloniales ont jugé prudent de ne pas engager leurs unités dans la fournaise, pour ne rien obtenir. Ils ont eu raison et je les approuve [6].

Tous ces bruits viennent se résumer clairement sous la plume d'Henri H..., qui nous apporte ici, en face de cama-

1. Pierre R....
2. Pierre N...
3. Raymond G...
4. André D...
5. Je dois signaler, par contre, que personne à Épernay ne songeait à cette époque à faire peser des responsabilités quelconques sur des personnes étrangères à l'armée. Aucun des documents que j'ai sous les yeux n'en parle ; l'histoire est bien plus récente.
6. Pierre R...

rades plus « gobeurs », le doute d'un jeune sceptique.

En somme cela a été beaucoup de bruit pour pas grand'chose, car on ne peut pas dire que notre offensive ait réussi ; on dit que les Allemands ont eu des pertes, mais on ne dit pas nos morts. Il paraît qu'il y a eu des fautes de commises, un général qui n'aurait pas marché comme il aurait fallu ; on dit qu'il a été fusillé immédiatement ; on dit aussi qu'il a été fait prisonnier. Personne ne sait exactement ce qu'il y a, comme toujours, du reste. Nous aurions eu le fort de Brimont pendant quelques heures et ce serait de la faute de *** ou du *** régiment s'il a été repris [1]. Je n'en sais rien et je me tais.

Mais dans trois copies différentes je trouve en termes très analogues une autre explication de l'offensive et de son échec ; et toutes les trois la présentent, au contraire des rumeurs dont il vient d'être question, comme l'avis des gens compétents ; il semble bien que ce soit l'explication officielle répandue, aussitôt après le 16 avril, par les généraux et les officiers parmi les troupes et dans la population civile.

Je sais maintenant que les Allemands préparaient aussi une offensive qui s'est heurtée avec la nôtre. C'est pourquoi nous avons avancé si peu [2].

Si nous avons manqué notre offensive, c'est parce que nous n'étions pas assez prêts. Tu me répondras à cela que nous avons fait cependant beaucoup de préparatifs ; mais nous n'en avons pas fait assez. D'ailleurs ils n'étaient pas encore finis quand l'offensive commença [3] ; mais nous avons été forcés par les Allemands d'attaquer. J'ai su depuis que les Allemands avaient amené devant Reims 43 divisions, alors que nous n'en avions que 33. L'état-major sut aussi par des avions et des espions que les ennemis avaient une formidable artillerie et qu'ils devaient attaquer le 16 à 8 heures du matin : il donna l'ordre d'attaquer trois heures avant les Allemands [4].

Un troisième rapporte, à peu près dans les mêmes termes, le récit que lui fit un sous-officier de cavalerie bien informé et ajoute : « Le plan d'Hindenburg avait manqué son but et

1. Les étoiles sont dans la copie.
2. André G...
3. J'ai cité plus haut un témoignage sur la lenteur de ces travaux de préparation.
4. Raymond G...

notre contre-offensive avait, paraît-il, donné pleine satisfaction à notre haut commandement [1]. » Contre-offensive ! l'expression peut sembler étrange à ceux qui ont vu ses lointains et formidables préparatifs, et les grands espoirs que les troupes et le pays avaient fondés sur elle.

***

C'est ce qui explique le découragement qui s'empara de tous immédiatement après l'échec : on en a déjà vu l'expression dans les pages précédentes; il importe pourtant d'insister sur ce point essentiel.

Pour ce qui est des troupes, je ne puis pas dire que les témoignages soient unanimes. Je trouve, en effet, cette appréciation sur le 2e zouaves, venu au repos le dimanche 21 avril, dans un village au nord d'Épernay : « Il avait eu beaucoup de pertes, mais les poilus n'étaient pas démoralisés [2]. » Mais peut-être la vraie raison de leur tenue morale doit-elle être cherchée dans une autre copie : « Hier il est arrivé de l'infanterie et des Russes. Ils sont tout couverts de boue ; leurs capotes sont en lambeaux, quelques-uns même n'en ont pas ; cependant ils sont encore gais et heureux de s'en être tirés comme cela [3]. »

Mais voici sur l'état d'esprit des Russes une déposition bien autrement vivante et d'un accent très personnel, avec son mélange de blague et de pitié.

Il y avait aussi des Russes, mais les pauvres types, ... , ont plutôt trinqué : ils ont perdu plus de moitié de leur effectif. Un matin, en allant au collège, j'ai vu trois de ces malheureux qui, assis sur le refuge, place de la République, se lamentaient. Ils racontaient dans un français baroque qui eût fait rire en tout autre moment, qu'ils avaient été pris en enfilade par des mitrailleuses et ces mots leur revenaient tout le temps sur les lèvres : « Camarades.. camarades... tués, loin..., morts..., pasenterrés..., beaucoup tués. » C'était navrant de les voir, car ils pleuraient à tout moment [4].

1. Edmond M...
2. Henri L..., quinze ans ; un très bon garçon : c'est tout ce qu'on en peut dire.
3. Henri D...
4. Jacques M...

Et voici enfin une phrase très courte, mais bien significative :

. . . . . .
. . . . . .[1]

Sur le « moral » de la population civile, l'accord redevient unanime. On a déjà lu les mots de déception, de découragement. Voici des analyses plus complètes ; elles révèlent les sentiments de ces évacués de Reims et des Ardennes qui composaient alors une grande partie de la population d'Épernay.

J'avais grand espoir et cet échec m'a déçu. Mon père, qui vit sous les obus depuis des semaines, commence, ainsi que tous ceux qui sont restés à Reims, à en avoir assez. Le général Nivelle avait pourtant dit qu'il fallait passer coûte que coûte [2] !

Nous comptions être rentrés à Reims pour le mois prochain, nous faisions des projets ! Et puis maintenant ! Oui, on rentrera à Reims, mais ce n'est pas encore tout de suite. Ce sera pour la prochaine offensive, ou pour celle d'après ! Ça fait tout de même quelque chose quand on se dit : « Peut-être que dans quinze jours notre ville sera débloquée et que dans un mois nous serons rentrés chez nous ». Et puis que de tout cela rien n'arrive et qu'il faut encore attendre, attendre, attendre et toujours attendre...

Puis, pour nous remonter un peu du cafard, nous apprenons aujourd'hui que de notre maison il ne reste plus qu'un tiers. Ah ! les sales Boches, ils n'en laisseront pas! Je sais bien qu'il y en a beaucoup comme nous, mais c'est égal, ça fait un drôle d'effet quand on apprend que sa maison n'est plus embusquée, et qu'elle a son obus comme les autres !

Allons, avec tout cela il ne faut pas cependant perdre espoir. Bien sûr qu'on les aura ! Ce sera peut-être long, mais on les aura quand même [3].

Tous n'avaient même pas cette réaction de confiance ; plus amer, un réfugié de Rethel concluait : « Malgré cela on les aura ! On les a même... dans les Ardennes [4]. »

1. Pierre N. — . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
2. Pierre R...
3. Jacques P...
4. Pierre N...

***

Telle fut, au témoignage des enfants d'Épernay, l'offensive du 16 avril ; avant de tirer aucune conclusion, il nous faut apprécier la valeur exacte de ces documents.

Ils ont pour eux d'abord leur date : écrits entre le 21 et le 28 avril 1917, dans la semaine qui suivit immédiatement notre attaque, ils enregistrent des souvenirs tout frais, que n'ont pu affaiblir le temps ni déformer les polémiques de presse. Ajoutez que ceux qui les écrivaient ne pensaient pas les voir publier jamais, ce qui n'est pas la moindre garantie de vérité.

Ils ont aussi pour eux, je crois, d'être écrits par des enfants : cette affirmation semble plus discutable, s'il est vrai, comme on le dit, que l'enfant soit volontiers menteur. Il y a peut-être, en effet, quelques enfants vicieux qui mentent « pour le plaisir »; mais un enfant normal ne mentira que s'il croit y avoir intérêt ; encore ne mentira-t-il pas à tout le monde, mais seulement aux gens en qui il n'a pas confiance. Aussi peut-on soutenir sans paradoxe que les enfants mentent moins que les grandes personnes, parce que leur confiance se donne plus facilement et qu'ils n'ont pas encore assez vécu pour savoir les dangers de la franchise et la valeur sociale du mensonge. Je ne crois donc pas que dans les pages qui précèdent un seul de mes élèves m'ait volontairement trompé ; je suis bien sûr au contraire que si j'avais recueilli les dépositions de leurs parents, mille intérêts et mille passions auraient pu justement me les rendre suspectes.

Reste que l'enfant ait pu sans le vouloir altérer la vérité, faute d'avoir su observer ce qui se passait sous ses yeux, ou discerner la vérité parmi les récits fantaisistes qu'il entendait autour de lui : car l'enfant, dit-on encore, n'a ni observation, ni sens critique. Pour l'observation, cela dépend des enfants, et sans doute les Champenois sont-ils en moyenne meilleurs observateurs que leurs camarades de l'Ouest et du Midi. Si d'ailleurs l'on a pu croire trop souvent que les enfants ne savaient pas observer, c'est peut-être la faute de notre enseignement trop livresque qui les détournait si fâcheu-

sement de regarder autour d'eux et, sous couleur de lancer leur imagination vers des mondes inconnus ou lointains, s'appliquait à les écarter du nôtre. J'ai déjà connu, dans ma jeune expérience de l'enseignement, de ces collégiens trop dociles à l'influence de leurs maîtres, qui avaient perdu toute la spontanéité de leur vision et ne savaient plus voir la nature et les hommes que d'après les classiques, au lieu de juger les livres d'après la vie. L'enfant au contraire, dès qu'on lui apprend à voir ce qui l'entoure, observe avec des yeux tout neufs et note ses impressions avec un plaisir que la poussière des vieux bouquins n'a jamais pu lui procurer : de même qu'un enseignement rajeuni du dessin a su faire éclater chez la plupart des élèves une faculté d'observation que la ronde bosse était toujours restée impuissante à révéler.

Tout ce qui dans ces récits de collégiens est dessiné d'après nature, tout ce que leurs yeux ont vu peut donc être tenu non seulement pour sincère, mais pour juste et complet. Mais il y a aussi ce qu'ils répètent sans l'avoir eux-mêmes observé, les bruits qu'ils rapportent sans s'en porter garants — et le soin même avec lequel ils distinguent les deux éléments est le sûr témoignage de leur sincérité. Il est certain qu'ici nous ne pouvons attendre de ces enfants une critique des témoignages selon ce qu'on est convenu d'appeler la méthode historique : si les uns sont défiants, les autres gobeurs, c'est toujours par nature, non par méthode, et ni les uns, ni les autres ne peuvent être crus sur parole. Tant mieux, oserai-je dire ; car ce que nous cherchons ici à établir, ce n'est pas l'histoire complète et définitive de l'offensive du 16 avril, mais l'état d'esprit des troupes et des populations à cette époque. L'enfant qui donne franchement ses propres impressions, qui reflète fidèlement celles de son milieu, qui rapporte pêle-mêle tous les bruits et les racontars qui trouvent créance autour de lui, nous apporte des documents de première valeur, d'une impartialité inespérée ; à sa place tout homme fait nous donnerait des réflexions partiales et tronquées, qu'il aurait, hélas ! fait passer d'abord à travers ce qu'il appellerait sa critique, c'est-à-dire en somme ses préjugés et ses passions.

S'il en est ainsi, nous pouvons accorder quelque crédit à ces

modestes documents et nous avons le droit d'en marquer les conclusions essentielles : avant l'offensive une très longue préparation, qui ne cherche aucunement à être secrète; un enthousiasme et une confiance, parmi les soldats et les civils, que la lenteur des préparatifs finit par transformer en une légère impatience; — aussitôt après le 16 avril, un arrêt subit et l'impression immédiate d'un échec; un découragement rapide et une brusque défaillance, parmi les troupes et surtout parmi la population civile.

De ces faits incontestables, sinon incontestés, je ne me charge point de tirer les conséquences : mais quand on pourra faire l'histoire de cette guerre, je serais fier qu'on songeât à invoquer le témoignage des collégiens d'Épernay.

RENÉ MAUBLANC

LE SEL DE LA TERRE[1]

XXII

Mina avait préparé un souper de dix couverts. Dans son intérieur modeste, elle invitait rarement les Abel parce qu'ils étaient « trop riches ». Elle entreprit immédiatement Siegmund sur ce sujet, s'excusant, à l'avance, de recevoir avec tant de simplicité des hôtes habitués à faire journellement meilleure chère. Siegmund ayant répondu sans ambages que la cuisine sans apprêt avait ses prédilections, Mina prit immédiatement un air triste et vexé. N'avait-elle pas fait les frais d'un lièvre à la crème, le mets préféré de son beau-frère Abel? Et pourtant c'était un sacrifice, car le prix des denrées montait chaque jour et devenait effrayant !

Siegmund, agacé, annonça pour varier la conversation, que les nouvelles du front étaient excellentes. Mina, toujours froissée, répondit que, malheureusement la femme d'un pauvre professeur ne pouvait perdre son temps à parcourir les livres et les journaux. Depuis sept heures du matin, elle était sur pied, peinant en un labeur acharné. August avait commandé le souper pour huit heures et demie, mais, si les convives tardaient encore, tout serait abîmé !

Enfin, August, Elsa et trois professeurs amis de Zorn, arrivèrent dans un état de violente exaltation. Une édition du

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet, du 1er août, du 15 août et du 1er septembre 1918.

soir annonçait une grande victoire sur les Anglais. L'ennemi était taillé en pièces, dispersé, en fuite. Les Allemands entouraient Paris. Leurs aéroplanes lançaient des proclamations dans les rues de la ville. Les Germains feraient leur entrée le jour anniversaire de Sedan, comme l'avait promis Sa Toute Puissante Majesté. Il n'y avait plus à cet égard aucun doute.

Personne ne prêta attention à Brenda. Elle se tenait immobile dans un coin obscur de la pièce, écoutant en silence, ne voulant pas et ne pouvant croire à ces affirmations. Combien elle aurait souhaité de s'enfuir, d'aller s'enfermer dans sa chambre, loin de ces chants de triomphe insolents. Non ! l'Angleterre ne pouvait être déjà réduite à merci. Quelle souffrance affreuse de vivre parmi ces Allemands, d'entendre leurs vantardises insultantes ! Ah ! que ne pouvait-elle rentrer dans son pays !

August déclara qu'il fallait célébrer convenablement les victoires germaniques.

— Un pauvre professeur comme moi, — dit-il en s'adressant à Elsa, — ne peut régaler ses hôtes de champagne français. Mais, je vais chercher une bouteille de vin de Moselle mousseux avec lequel nous boirons à la gloire de nos armées.

Et, sans s'occuper de la mauvaise humeur de sa femme, qui lui faisait observer que les verres se trouvaient dans une armoire fermée à clef et que le lièvre allait brûler pendant ce retard intempestif, il disparut.

Mina prit un air maussade et poussa un cri de désespoir lorsque son mari, reparaissant avec une bouteille poussiéreuse sous chaque bras, les planta sans soin sur la nappe blanche. Le torchon qu'elle alla quérir en toute hâte arriva trop tard pour réparer le désastre. Mais un surhomme s'occupe-t-il de si minces détails? August avait rapporté de la cave une ample moisson de toiles d'araignées, accrochées à ses vêtements et à ses mains. Il n'en parut nullement troublé, et donnant l'exemple à ses convives, se mit à table.

Brenda s'était rarement trouvée en rapport avec des professeurs ; et les amis de son beau-frère ne pouvaient être des hommes bien éminents. Deux d'entre eux étaient des « privat docent » comme August, ne faisant partie d'aucune faculté

En somme de simples « Docteurs » extrêmement pauvres, habillés sans soin de vêtements graisseux et luisants. Le troisième était un grand blond à l'aspect sympathique et distingué. Il occupait une chaire dans une université de province et se trouvait de passage à Berlin. En réalité c'etait en son honneur qu'August donnait le souper, car ils avaient fait jadis partie de la même « Brüderschaft ». Leur rencontre, ce soir, après une longue séparation, durant laquelle ils avaient entretenu une correspondance régulière, n'allait pas sans une certaine désillusion de part et d'autre. August jugeait Arthur trop mondain et Arthur trouvait que le professeur Zorn n'avait gagné ni en science ni en esprit.

Brenda placée entre Siegmund et l'un des Docteurs ne parlait guère qu'à son beau-frère. Son autre voisin, s'étant aperçu tout de suite de sa nationalité, ouvrit immédiatement les hostilités.

— Les Erdmann, — remarqua-t-il, — doivent avoir l'esprit bien large pour abriter ainsi une Anglaise sous leur toit !

Justement le grand Arthur commençait à discourir sur l'Angleterre et à émettre son jugement sur le pays. Il s'attaquait surtout à la mauvaise cuisine et raconta quelques histoires amusantes sur ses tribulations dans la banlieue de Londres, un certain dimanche, en quête d'un déjeuner.

Mina, toujours rouge et trop préoccupée pour prendre part à la conversation, surveillait le lièvre à la crème, délicieux, cuit à point, qui faisait le tour de la table. Après ce mets de fondation venait une excellente tarte à la noisette, accompagnée de crème fouettée. Les voix d'August et de ses amis dominaient le bruit de la vaisselle et les paroles de Mina incitant ses invités à manger et à boire. La conversation n'avait trait qu'à la guerre. La discussion roulait sur les formidables indemnités qu'exigerait l'Empire germanique lorsqu'il accorderait la paix aux vaincus; sur les bouleversements que subirait la carte d'Europe et sur le prochain conflit qui, au dire d'August, mettrait aux prises l'Allemagne et l'Amérique. Mais pourrait-on donner le nom de guerre à la lutte avec un pays sans armée ni marine? La conquête des États-Unis et du Canada était nécessaire à l'avenir de l'Allemagne. Arthur se montrait plus disposé à s'emparer de la totalité de l'Afrique.

Le voisin de Brenda plaça son mot à son tour, en demandant pourquoi on ne songeait pas à conquérir les Indes?

Le vin de Moselle moussait dans les coupes et, après les avoir vidées en l'honneur d'Arthur, on les remplit de nouveau. Les hommes allumèrent de gros cigares et Mina se leva pour préparer le café.

August, alors, se dressa sur ses pieds et fit un speech enflammé. Il avait certainement bu plus que de raison et une tache rouge marquait chacune de ses joues blêmes. Une expression sauvage s'allumait dans ses yeux.

— Dieu punisse l'Angleterre ! — s'écria-t-il en manière de conclusion.

Et, levant son verre, il ajouta :

— Que tous les amis ici présents répètent ces mots avec moi — et son regard chercha celui de Brenda. — Dieu punisse l'Angleterre ! — lança-t-il, en la dévisageant méchamment.

La jeune femme fixa son assiette et ne bougea pas. Tout le monde était debout et choquait sa coupe à celle du professeur Zorn. Siegmund Abel comme les autres, bien qu'il eut haussé les épaules et marmotté entre ses dents quelque chose que Brenda ne distingua pas bien. Mina, abandonnant son café, se rapprocha de la table en glapissant avec un sourire stupide :

— Dieu punisse l'Angleterre !

Petite maman secouait la tête d'un air solennel et papa Erdmann, après avoir maudit l'Angleterre d'une voix rauque, vida son verre d'un trait.

— Brenda ! — cria August. — Pourquoi ce silence? Je vous somme de vous unir à nous et de lever votre verre !

Brenda resta muette. Ses mains étaient glacées et ses idées se brouillaient dans sa tête. Allait-elle opposer la force d'inertie à ces énergumènes déchaînés? Ou allait-elle les exaspérer en se levant brusquement pour boire à la gloire de l'Angleterre? Ce serait peut-être trop théâtral. En restant immobile, sur sa chaise elle risquait moins de perdre contenance et d'éclater en sanglots.

— N'êtes-vous pas la femme d'un officier allemand? — continua August; — d'un brave qui gît peut-être en ce moment même sur le champ de bataille, tué par un de vos lâches compatriotes?

— Oh ! Brenda ! — bêla Mina.

— Mon pauvre fils ! — soupira douloureusement petite mère.

— Ne dramatisons rien, — dit Elsa. — Calme-toi, mamachen. Ne savons-nous pas que Lothar est en ce moment à Bruxelles en toute sécurité?

— Alors, je vais proposer un autre toast, — dit Siegmund. — Un toast qui permettra à Brenda de se joindre à nous. Buvons au retour de Lothar parmi les siens.

— Je suis heureuse de m'y associer de tout mon cœur, — répondit Brenda avec reconnaissance. Puis heurtant son verre à celui de son beau-frère Abel, elle chercha à rencontrer les yeux de petite mère, mais Frau Erdmann lui lança une regard venimeux et dit à August :

— Mon pauvre fils ! Aurai-je vécu si longtemps pour voir sa femme pactiser avec nos ennemis?

— Inutile de récriminer, — dit doctoralement Herr Erdmann. — Ce qui est fait est fait.

— Je croyais que Lothar avait épousé sa cousine, — demanda Arthur à l'oreille d'Elsa. — J'ai reçu de lui une carte m'annonçant ses fiançailles... Quel était donc le nom de ses beaux-parents? Je ne m'en souviens plus.

— Müller, — répondit Elsa.

— Müller? Eh bien alors cette dame est Allemande !

— Ses parents le sont... par le sang.

— N'est-ce pas suffisant?

— Il semble que cela ne signifie rien dans certains cas, — dit Elsa avec aigreur.

Brenda entendait chaque mot de cette conversation. Elle observa chez le grand Arthur le même changement d'attitude qui l'avait toujours frappée chez les Allemands lorsqu'ils découvraient son origine germanique. Du moment qu'elle n'était pas purement Anglaise, elle semblait diminuée à leurs yeux. Phénomène contradictoire, caractéristique de l'anglophobie prussienne, équivalent au sentiment de haine mêlée d'admiration que le plébéien éprouve pour la noblesse.

Le reste de la soirée passa rapidement. On se réunit un moment dans le cabinet de travail d'August, puis tout le monde se retira.

Petite maman, en disant adieu, fit une obscure allusion au jeudi suivant.

— Que doit-il donc se passer ce jour-là? — demanda étourdiment la jeune Anglaise.

— Oh ! Brenda ! — miaula Mina d'un air réprobateur.

« Que cette petite sotte est agaçante avec son éternelle exclamation de reproche », pensa Brenda.

Mais elle se rendit bientôt compte de son erreur. Le mardi suivant ramenait l'anniversaire de Frau Erdmann et il était d'usage, pour tous les membres de la famille et pour tous les amis, d'apporter des fleurs à petite maman. En retour, celle-ci offrait du chocolat et des gâteaux.

— La réunion ne sera pas joyeuse cette année, — soupira-t-elle. — Je n'aurai pas mon « lieber Junge » à mes côtés. Ce cher enfant si attentionné pour sa vieille mère ! L'année dernière, il était venu dès le matin avec un superbe bouquet d'œillets, ma fleur préférée ! Je l'avais grondé pour m'avoir tant gâtée, mais, dans son idée, rien n'était trop beau pour moi.

Brenda sourit en se remémorant l'histoire du bouquet d'œillets. C'était elle qui l'avait commandé et mis de force entre les mains de son mari. Lothar avait complètement oublié la date fatidique et lorsque Elsa vint la lui rappeler, il déclara immédiatement qu'il détestait les réunions de famille. Il fallut les instances de Brenda pour le décider à aller embrasser sa mère. Prétextant les nécessités de son service, il accomplit ce devoir d'assez mauvaise grâce, dès le matin, et eut soin d'éviter la maison paternelle le reste de la journée.

Mais toute vérité n'est pas bonne à dire et Brenda rentra ce soir-là avec deux vieux parents plus hostiles que jamais à l'égard de leur belle-fille.

A mesure que le temps s'écoulait, cette sensation d'inimitié s'accrut. L'anniversaire de Sedan n'amena pas la nouvelle de la chute de Paris ; pourtant la marche triomphale des armées était suivie avec orgueil. Quand on apprit l'entrée des troupes allemandes à Amiens, tout le monde pensa que la lutte se trouvait virtuellement terminée à l'Ouest. A l'Est, la situation paraissait moins satisfaisante, mais on s'occuperait

des Russes plus tard. En somme, la famille était d'humeur triomphale lorsque, le jeudi suivant, elle se réunit à la « Joachim Strasse ».

August venait d'assister à l'arrivée de prisonniers anglais, et il se frottait les mains en décrivant leur aspect misérable. Ils n'avaient certainement pas fait un voyage d'agrément ! Un des officiers allemands chargé du convoi, avait reconnu, avec le professeur Zorn que ce troupeau méritait à peine d'être aussi bien traité que du bétail. Les animaux représentent une certaine valeur, quant aux « hundschweine », mieux les vaut morts que vivants ! Pourquoi gaspiller de bonnes denrées allemandes pour les nourrir?... Ils avaient voyagé tassés dans des wagons à bestiaux, les blessés à même le plancher souillé et souffrant cruellement de la soif !... Ces chiens !...

— Leur avez-vous donné à boire? — demanda Brenda.

— Moi ? Quelle idée ! — s'écria August, prenant la famille à témoin de son patriotisme.

Le salon de petite maman avait aujourd'hui une apparence de gala. Les cadeaux s'étalaient sur la table, les fleurs étaient disséminées dans tous les coins de la pièce selon le bon goût habituel de la maîtresse de maison. Les présents avaient peut-être un peu moins de valeur que d'habitude, car en temps de guerre on est forcé de restreindre ses dépenses. Pourtant, Herr Erdmann offrait une parure de fourrures à sa femme, et Elsa une trousse de toilette, destinée au voyage en Italie que Frau Erdmann projetait pour le printemps suivant.

Mina, la femme du pauvre professeur, n'apportait qu'un modeste coussin brodé de ses propres mains et cet objet avait causé une scène assez pénible. Petite maman, avec son honnête franchise allemande, n'avait pas dissimulé sa déception devant cet assemblage de couleurs à la mode du jour qu'elle détestait. Le rouge violacé, en particulier, lui était infiniment désagréable. Sa fille devait bien le savoir !

Enfin, les enfants avaient confectionné des cadres à photographies, faite avec des brins de paille, selon les méthodes des « kindergarten ». Maintenant, juchés sur des tabourets, ils déclamaient des poèmes empreints d'un sentiment patrio-

tique et familial tout à fait émouvant, que le professeur Zorn avait composés pour la circonstance.

Le plus jeune garçon venait de terminer sa récitation, lorsque la femme de chambre vint annoncer l'arrivée d'une grande caisse. Il fallait acquitter le port. Herr Erdmann se leva et revint quelques minutes après, annonçant d'une voix pleine d'émotion que le colis était expédié en droite ligne de Bruxelles.

— Mon Lothar ! — s'écria Frau Erdmann extasiée, en joignant les mains. — Mon cher enfant ! Il s'est souvenu de ma fête.

— Mais, mamachen, — remarqua Mina, — pouvais-tu en douter? Espérons, — ajouta-t-elle, non sans acrimonie, — qu'il n'a pas choisi les couleurs qui te déplaisent !

— C'est évidemment un tableau, — dit Elsa.

Toute la famille se groupa autour de la caisse. Herr Erdmann, aidé de la femme de chambre et dirigé par August, l'eut bientôt ouverte. Après en avoir retiré quelques journaux, il plongea ses mains dans un fouillis d'étoffes et tendit à sa femme, d'un air déconcerté, un jupon de soie rose, puis un autre en soie jaune; enfin une série de dessous extrêmement étroits et abondamment garnis de volants.

— D'où vient que mon cher enfant a fait un choix aussi bizarre? — dit petite maman stupéfiée.

Tel un prestidigitateur, son mari continuait à sortir du colis toute sortes d'objets hétéroclites et chacun suivait l'opération avec une curiosité aiguë. Sous les jupons, se trouvaient des chemises de nuit en fine batiste, garnies de broderies et de dentelles. Puis, enveloppées dans diverses pièces de lingerie, venaient trois pendules, deux vases en cloisonné, un service à thé en porcelaine de Sèvres, une garniture de brosses en écaille, ornées d'un chiffre en vermeil et d'une couronne. Enfin, soigneusement cachetée, une boîte contenant des écrins et des petites cuillères en argent.

Après les premières exclamations de joie, presque tout le monde était devenu brusquement silencieux. Puis, lorsque le tableau prévu fut sorti de la caisse, la conversation reprit son cours.

Brenda, dans son innocence, ne s'expliquait pas pourquoi

le linge ne paraissait pas neuf et pourquoi les chiffres sur les brosses n'avaient aucun rapport avec les initiales de petite mère. Comment son mari avait-il pu se procurer tous ces objets et ces bijoux qu'une année entière de leurs revenus communs n'aurait pas suffi à payer?

— C'est la guerre ! — proclama August?

— Voici une lettre, — dit petite mère en fouillant dans la boîte d'argenterie. — Mon cher fils me dit de garder ce qui me plaira dans toutes ces belles choses et de partager le reste entre Elsa et Mina... Il ne parle pas de Brenda... Ah si ! Il ajoute qu'il a envoyé d'autres objets directement chez lui. Comme il est généreux de nous avoir fait une aussi belle part ! Le cher enfant !

— J'ai toujours été à court de petites cuillères ! — larmoya Mina.

XXIII

Brenda ne connaissait guère de Bruxelles que la gare, ayant eu l'occasion de la traverser autrefois au cours de ses voyages avec ses parents. Lorsqu'elle descendit du train, ce jour-là, et vit le grand hall envahi par les soldats allemands, elle se rendit compte pour la première fois de ce que pouvait signifier la guerre pour la malheureuse Belgique.

Lothar l'attendait sur le quai. Il paraissait de fort méchante humeur et ne lui témoigna aucune affection. Depuis le départ de son mari pour le front, Brenda n'avait jamais reçu de lui la moindre lettre. Elle ne savait rien de ses faits et gestes et ignorait à quelles actions il s'était trouvé mêlé. Deux jours auparavant, à sa grande surprise, elle avait reçu à Berlin un mot, lui enjoignant de venir immédiatement le rejoindre à Bruxelles et d'apporter avec elle des vêtements en vue d'un long séjour. Bien que la jeune femme fût heureuse à la perspective de quitter l'Allemagne, d'autant plus que, dans son idée, la Belgique la rapprochait de l'Angleterre, la brusque décision de son mari lui parut inexplicable.

Lorsqu'elle montra la lettre à ses beaux-parents, elle eut la clef de l'énigme, car ils lui avouèrent que Lothar avait agi sur leur instigation. Petite maman ne pouvait plus supporter

la présence de sa belle-fille. L'idée qu'elle abritait une Anglaise sous son toit lui causait de vrais troubles nerveux. Mieux valait se séparer. Puisque leur fils avait fait la folie de prendre femme chez les ennemis de son pays, c'était à lui d'en supporter les conséquences.

— August nous assure que vous êtes un danger pour nous, — disait petite maman. — Si les Russes arrivaient jusqu'à Berlin (que Dieu nous préserve d'une semblable calamité !) vous seriez capable de pactiser avec eux.

— Si jamais je soupçonnais pareille chose, mon devoir serait de vous faire fusiller, — ajouta le vieil Erdmann.

— Nous n'avons jamais eu de scandale dans la famille, — gémit petite mère. — Ce serait extrêmement pénible !

— C'est bien mon avis, — avait dit Brenda.

Elle se rendit donc dans son appartement afin de préparer ses malles, et de réunir quelques vêtements d'hiver. En pénétrans dans la pièce, témoin de ses adieux avec Andrew, elle revécut ces heures cruelles et son cœur en fut troublé... Qu'avait pu devenir Andrew Lovel ? Était-il retourné en Nouvelle Zélande ? Ou faisait-il partie de cette armée britannique contre laquelle s'acharnait la plus féroce ironie allemande ? Se rencontreraient-ils jamais de nouveau ? Reprendrait-elle avec Lothar la vie d'autrefois dans ce même appartement ?

Ne sachant rien de la bataille de la Marne, elle pensait toujours que la guerre serait finie dans quelques semaines. Son beau-frère Abel, le seul qui parût envisager la situation avec gravité, était constamment tourné en ridicule par August. D'après ce dernier, Siegmund partageait encore les théories de Bismarck qui avait craint une coalition anti-allemande et s'était refusé à pratiquer la politique d'expansion coloniale. August affirmait, lui, que toutes les nations ennemies de l'Allemagne étaient dégénérées et que, par ailleurs, la conquête de l'Asie et de l'Afrique représentait une question de vie ou de mort pour le peuple germanique.

On comprendra que Brenda ne chercha même pas à dire adieu à August. Quels que fussent les périls qui la menaçaient à Bruxelles, elle n'y retrouverait pas le professeur Zorn, cet être odieux, incarnant à ses yeux tout ce que la moderne Allemagne a de plus détestable.

Mais, lorsqu'elle sortit de la gare de Bruxelles avec son mari, elle retrouva l'Allemagne dans tout ce qui l'entourait, l'Allemagne truculente et triomphale.

Le cocher se trompa de chemin et s'excusa humblement, en expliquant qu'il avait mal compris les paroles de Lothar. Il écouta avec résignation les injures prodiguées par ce dernier dans un français guttural. Brenda se demanda comment cet homme supportait ces grossièretés et pourquoi il n'arrêtait pas sur-le-champ sa voiture en refusant d'aller plus loin.

— Es-tu à l'hôtel? — demanda-t-elle à son mari comme le fiacre continuait sa route.

— J'habite un appartement en compagnie des Prassler, — répondit-il sèchement.

— Des Prassler?

— Oui. Cela te déplaît?

— Ah ! Si j'avais su, — s'écria Brenda révoltée, — je ne serais pas venue.

— Qu'aurais-tu fait? Préfères-tu essayer du camp de concentration? Mes parents refusent de te garder plus longtemps sous leur toit.

A ce moment, la voiture s'arrêta devant une haute maison blanche, dans une large rue. Lothar, l'air sombre, descendit, donna des ordres pour les bagages et, sans plus s'occuper de sa femme qui le suivait en portant son sac de voyage, il gravit l'escalier.

Au second étage, une jeune bonne ouvrit la porte. Sans mot dire, Lothar introduisit la voyageuse dans une salle à manger où quelques officiers dînaient en compagnie de Frau Prassler. Brenda, avançant lentement, eut une impression confuse de lumières, de rires grossiers et de voix avinées. A son entrée, les hommes se levèrent bruyamment pour la recevoir. La belle Jutta, vêtue de rouge, les cheveux artistement roulés en torsade sur chaque oreille, se dressa paresseusement, comme si elle jugeait cet effort réellement superflu.

— Ah ! Voici notre petite Anglaise ! — s'écria-t-elle. — Vous voyez, nous ne vous avons pas attendue pour nous mettre à table. Les trains ont de si fréquents retards... Vos habitudes britanniques vous permettront-elles de prendre place parmi nous sans vous mettre en grande toilette?

Sur-le-champ Brenda perdit patience. Sans s'inquiéter de Lothar qui insistait pour qu'elle s'assît, elle quitta la pièce, prétextant la nécessité de retirer son chapeau. Son mari la suivit.

— Voici ta chambre, — dit-il en ouvrant une porte. — Tu ne vas pas mettre une robe de gala, je suppose?

Brenda ne mit pas une robe de gala, mais en rentrant dans la salle à manger elle était fraîche comme une rose et charmante de jeunesse. Le major Prassler la complimenta sur sa bonne mine et tous les hommes, sauf Lothar, s'empressèrent auprès d'elle. Aucun d'eux n'était complètement ivre, mais ils avaient déjà absorbé assez d'alcool pour être un peu trop rouges et excités. L'un d'eux s'informa de l'opinion publique à Berlin. Avait-on accueilli avec joie la conquête de la Belgique? Ou était-on trop stupide et trop ignorant pour comprendre l'importance des résultats obtenus?

— Avez-vous conquis toute la Belgique? — demanda Brenda. — Je n'ai pas encore entendu annoncer la prise d'Anvers.

— Nous aurons bientôt Anvers, — fut la réponse unanime.

— Et Paris?

— C'est l'affaire de quelques jours !

— Et Calais?

— Calais nous est indispensable pour nos opérations contre l'Angleterre... Mais, vous n'avez pas encore répondu à nos questions relativement à Berlin?

— Il est difficile de donner une opinion sur une ville entière, — repartit Brenda. — Je voyais peu de monde. Un soir, pourtant, j'ai assisté à une conférence.

— Quel était l'orateur et quel sujet a-t-il traité? — demanda Lothar.

— L'orateur était August Zorn et il a discouru sur les crimes britanniques, — répondit Brenda. — Il nous a expliqué que l'Angleterre avait préparé cette guerre, afin de détruire la suprématie intellectuelle et commerciale de l'Allemagne. Il a remporté un gros succès.

— Il le méritait, — dit Frau Prassler, — car il disait la vérité.

Brenda, distraite, ne répondit pas. Elle regardait la poire

que le major Prassler pelait galamment à son intention. Elle aurait préféré de beaucoup faire cette opération elle-même, car les mains de l'officier n'étaient pas particulièrement propres.

La jeune Anglaise avait parlé de la conférence sans ironie ni colère, et pourtant ses paroles semblèrent irriter l'auditoire.

— Vous n'êtes pas d'accord avec le conférencier, c'est visible, — remarqua un des officiers, un colonel âgé, au front bas et à la mâchoire lourde.

— Allez-vous demander à une femme ses opinions politiques, mon colonel? — ricana bruyamment Lothar. — Qu'importe ce que pensent de nous les Anglaises. Elles seront bien obligées de se soumettre à nos volontés. N'avons-nous pas réduit les femmes belges à merci?

— C'est horrible, — murmura Frau Prassler avec un petit frisson affecté. — Ah ! la guerre est horrible !

Brenda ne fit pas attention à ces paroles. Elle observait avec surprise la mimique de deux jeunes lieutenants qui lui faisaient face. Ils avaient bu plus que de raison et se conduisaient comme des rustres, se curant les dents, se vautrant sur leurs chaises. Lorsque Lothar mentionna les femmes belges, ils se lancèrent des regards de satyres. L'un d'eux éclata d'un rire bestial et désigna le capitaine Erdmann d'un clignement d'yeux ironique.

La servante interrompit cette pantomime en apportant le café. Brenda la regarda avec intérêt, car c'était une petite Belge. Mais, lorsqu'elle rencontra ses yeux, elle fut obligée de détourner les siens, car un drame tragique semblait inscrit dans le regard et les traits de cette malheureuse.

La soirée se prolongea dans un salon visiblement dépouillé de ses tableaux, d'une partie de son mobilier et même de ses rideaux. Il y avait un grand piano à queue, sur lequel un des lieutenants se mit à jouer des airs de *la Veuve joyeuse*. Les autres s'installèrent sur un canapé orné de coussins de brocart. Frau Prassler occupait un fauteuil, placé comme un trône au centre d'un groupe de sièges. Lothar et le vieux colonel s'assirent à ses pieds et la conversation devint générale. Les hommes secouaient la cendre de leurs cigares sur la soie des coussins, frottaient leurs bottes sales sur les meubles. Le

colonel qui s'excitait beaucoup en parlant, sortit tout à coup un canif de sa poche, et appuya ses paroles en le plongeant dans le bras capitonné d'un fauteuil. La belle Jutta protesta, en lui faisant comprendre que tous ces meubles seraient envoyés à Berlin lorsqu'elle quitterait l'appartement. L'officier s'excusa. Il pensait que Frau Prassler avait terminé son choix et que le devoir de tout bon Allemand était de détruire la propriété ennemie. Lorsque après la guerre quelques-uns de ces monstres belges obtiendraient l'autorisation de revenir, il importait qu'ils ne retrouvassent rien de ce qu'ils avaient laissé.

Brenda se tenait un peu à l'écart, observant les conquérants. Elle se sentait de plus en plus mal à l'aise. Elle avait peur de ces brutes aux voix gutturales, gloutons, tapageurs, sans pitié ni vergogne. Lothar paraissait plus rude et plus violent que jamais. Le service actif avait peut-être mis en relief ses qualités d'officier, mais avait certainement augmenté son arrogance et brisé les derniers freins qui modéraient un peu ses instincts. Il semblait qu'il y eût en lui, comme chez les autres officiers, un démon déchaîné. Malgré la discipline de fer qui les maintenait, ils éprouvaient encore l'enivrement de ces carnages auxquels Brenda ne pouvait songer sans épouvante.

Le petit lieutenant, cessant de pianoter, se leva et tourna vers Brenda sa face stupide et son rictus simiesque. La jeune Anglaise avait rencontré nombre de ses semblables à Berlin où ils étaient la coqueluche des dames. Pour le moment, ayant abusé des liqueurs, il titubait à travers la pièce. Frau Prassler le regarda ironiquement. Elle murmura à l'oreille de Lothar que ce jeune lion partait le soir même pour le front et que cette perspective ne paraissait pas lui sourire. Soudain, un fracas de verre brisé l'interrompit, faisant sursauter tout le monde. Les autres officiers bondirent sur leurs pieds. Le petit lieutenant venait de lancer une chaise dans la glace placée au-dessus de la cheminée.

— « Deutschland über alles ! » — vociféra-t-il.

Puis avec un rire idiot il retomba sur le canapé.

— Ces choses-là ne se font pas en présence de dames allemandes, — s'écria le colonel sévèrement.

— « Elle » n'est pas Allemande celle-là, — ricana le jeune héros en désignant Brenda du doigt. — « Elle » est Anglaise. Je veux qu'elle m'embrasse...

La jeune femme n'attendit pas la suite. Elle se sauva dans sa chambre et s'enferma à double tour. Bientôt, un bruit de pas lourds lui indiqua le départ des invités. Le calme retomba sur la maison et elle s'endormit lentement en se demandant avec angoisse si à Bruxelles la vie ne serait pas pire qu'à Berlin.

Le lendemain matin, elle finissait à peine de s'habiller, quand Lothar entra dans sa chambre. Il lui expliqua qu'elle n'aurait à s'occuper de rien. Il seraient les pensionnaires des Prassler.

— Cet arrangement ne me plaît pas du tout, — dit nettement Brenda. — Je suis étonnée que tu l'acceptes.

— Garde ton étonnement pour toi, — s'écria-t-il avec emportement. — Crois-tu que je vais m'occuper de tes désirs? Je ne suis pas d'humeur à discuter. Tu es un danger perpétuel pour moi, un obstacle à ma carrière ! Je me repens chaque jour d'avoir commis la folie de t'épouser.

— Je serais moins gênante si j'étais en Angleterre, — dit Brenda après un instant de silence.

— Et comment te recevrait-on dans ton pays?

— Je suis Anglaise.

— Pas du tout. Tu es la femme d'un officier allemand. Si on mettait la main sur toi à Londres, on te fusillerait comme espionne.

— Je suis prête à courir ce risque, — dit Brenda.

— Tu crois peut-être que j'exagère?

— Nous ne fusillons pas les femmes et les enfants en Angleterre.

— Comment peux-tu savoir ce que font les « hundschweine » en temps de guerre?

— Je connais les « hundschweine ».

Lothar frappa du poing sur la table et cria qu'il ne supporterait pas d'être ainsi tourné en ridicule. Il avait le droit d'appeler les Anglais « schweinhunde », parce qu'il les considérait réellement comme tels, mais il interdisait à Brenda de se servir de cette expression pour se moquer de lui.

Lorsque son mari la quitta enfin pour aller à son service,

Brenda respira. Elle déjeuna seule dans la salle à manger, puis, après avoir déballé sa malle, résolut d'aller se promener, car le temps était splendide.

En se regardant dans la glace pour mettre son chapeau, elle se dit que vraiment personne ne pouvait se méprendre sur sa nationalité et qu'il serait prudent de ne pas trop s'éloigner.

Elle atteignait à peine l'extrémité de la rue, lorsqu'un homme à l'aspect minable, surgit de la voûte d'un vieux bâtiment où il se tenait caché. Il se glissa aux côtés de la jeune femme et lui dit d'un ton insinuant :

— Madame est Anglaise?

Brenda effrayée, marcha plus vite, mais l'homme emboîta le pas, murmurant d'une voix tremblante :

— Combien madame me donnerait-elle pour un exemplaire du *Times* contenant une description complète de la destruction de Louvain?

— Quel est votre prix? — demanda Brenda en s'arrêtant.

— Vingt francs.

— Vingt francs pour un numéro du *Times* !

— Je connais quelqu'un qui m'en donnerait cinquante francs, mais il est suspect. J'ai peur de m'approcher de lui.

— Vous avez peur?... De quoi... — demanda Brenda.

Elle dévisagea l'individu avec soin et vit qu'il ne paraissait nullement dangereux. Que craignait-il? Que savait-il? Que trouverait-elle dans ce journal? D'où venait cette épouvante exprimée dans les yeux de la petite Belge qui la servait depuis son arrivée... Et la mimique des deux officiers au dîner, la veille?...

— Que craignez-vous? — répéta-t-elle.

Et l'homme voyant qu'elle était vraiment Anglaise ouvrit son cœur.

A l'ombre d'une voûte, abritée des oreilles indiscrètes, Brenda l'écouta pendant une heure. En dépit de son aspect misérable et de ses exigences, l'homme n'eut pas de peine à la convaincre. Il venait d'Andenne où les vieillards avaient été placés devant les mitrailleuses, les adolescents brûlés vifs, les femmes tuées à coups de baïonnettes et les enfants démembrés. C'était un humble aux paroles simples; il ne fit grâce à

Brenda d'aucun détail horrible, même lorsqu'il la vit pâlir et prête à défaillir. Il pensait sans doute, en son esprit borné et rudimentaire, que le récit des maux que ses compatriotes avaient soufferts pouvait être supporté sans faiblesse par cette alliée, afin qu'elle se souvînt et songeât à la vengeance. A la fin, n'y tenant plus, Brenda s'enfuit. Elle courut vers la maison, serrant fébrilement dans sa main le numéro du *Times*. Grâce à l'argent prêté par Siegmund Abel, avant son départ de Berlin, elle avait pu donner à ce malheureux la somme demandée.

Arrivée devant sa porte, elle sonna. La petite Belge vint lui ouvrir.

— Madame est malade? — demanda celle-ci en levant son triste regard sur la figure exsangue de la jeune Anglaise.

Brenda la prit par le bras, l'entraîna dans sa chambre et ferma la porte.

— D'où êtes-vous? — demanda-t-elle.

— J'habitais Haecht.

— Que s'est-il passé là?

La jeune fille fit le terrible récit sans une larme. Elle n'avait plus la force de pleurer. Elle décrivit un drame de cruauté satanique et d'épouvantable sadisme. Sa famille entière avait péri au milieu d'une orgie, ses parents, sa sœur avec ses trois enfants. Son neveu, un garçon de trois ans avait été crucifié sur la porte de la grange. Son père, sa mère avaient été brûlés vifs dans leur maison. Sa sœur qui était enceinte...

Brenda se cacha la tête entre les mains et se boucha les oreilles pour ne plus entendre. Puis, brusquement, elle saisit la pauvre créature entre ses bras, en une étreinte consolatrice, et les deux femmes sanglotèrent ensemble !

XXIV

Brenda ne trouva pas dans le numéro du *Times* la description promise de la destruction de Louvain. Seul un article, intitulé *l'Infamie de Louvain*, racontait le traitement infligé aux civils déportés en Allemagne comme prisonniers de guerre. Plus tard, la jeune femme apprit que les Anglais qui lisaient

ces récits avaient peine à les croire véridiques. Pour elle, ses illusions de jadis sur la poétique Allemagne s'étaient envolées depuis longtemps. Elle avait observé de près le fonctionnaire et l'officier allemands, brutes féroces parfaitement capables d'ordonner et d'exécuter de telles cruautés. Ce peuple entier semblait avoir perdu dans ce cataclysme la notion exacte des choses. Quand August s'était vanté d'avoir refusé à boire aux blessés anglais, les femmes l'avaient applaudi. Quelques dames de Francfort, plus pitoyables, ayant distribué des cigares et du café à des blessés français, un journaliste, dans un article cinglant, les avait déclarées bonnes à être fouettées en place publique ! Même dans la partie la plus cultivée et la meilleure de la nation, pas une voix ne s'élevait pour protester contre les horreurs de cette guerre. Tous montraient ou une odieuse servilité ou un complet aveuglement.

Quand elle eut terminé la lecture du *Times*, Brenda resta enfermée dans sa chambre, cherchant à envisager froidement la situation.

Puisqu'elle ne pouvait aller en Angleterre et que la famille Erdmann refusait de la garder plus longtemps à Berlin, force lui était de rester auprès de Lothar. D'autre part, peut-on tolérer un mari qui vous oblige à vivre sous le même toit que sa maîtresse?

La jeune femme laissa errer ses regards autour d'elle. Le soleil inondait à flots la chambre élégamment meublée, abandonnée sans doute par quelque victime de la fureur germanique. Par la fenêtre montaient les refrains des musiques militaires et le bruit cadencé des troupes en marche, menées peut-être vers de nouveaux pillages, de nouveaux incendies.

Dans son heureuse et paisible jeunesse, Brenda avait lu bien des récits de crimes publics et privés, mais l'idée ne lui était jamais venue qu'elle pourrait approcher de si près de tels criminels. Le drame terrible qui l'entourait, dans lequel elle n'était qu'un fétu de paille prêt à être emporté par la tourmente, jetait cette fois dans la fournaise des nations entières. Le vainqueur souffrait comme le vaincu. Avant son départ de Berlin, Brenda avait vu les hôpitaux regorgeant de blessés ; elle avait croisé dans les rues les lamentables troupeaux de réfugiés de la Prusse Orientale. Elle jeta de nouveau

les yeux sur le journal. Il annonçait la prise de Lemberg par les Russes et une victoire navale anglaise près d'Héligoland. Elle pensa immédiatement à son beau-frère Zorn. Comment ferait-il pour transformer ces nouvelles en victoires allemandes?

On frappa à la porte et, sans attendre la réponse, la belle Jutta, en grande toilette fit son apparition. Elle semblait, comme toujours, une incarnation parfaite de la mode, mais cette Allemande, accoutrée en Parisienne gardait, malgré tous ses efforts, la marque indélébile du « made in Germany ». Sa bouche, son sourire, dénotaient infailliblement son origine et Brenda se demanda pourquoi elle gâtait l'effet de son élégante robe de taffetas glacé par d'épaisses chaussures en cuir jaune vif. Vraiment, la belle Jutta ne s'harmonisait pas dans un cadre tragique et douloureux. Elle était l'image vivante du succès, du triomphe féroce, égoïste, impitoyable.

Tout en guignant le journal anglais du coin de l'œil, elle souhaita le bonjour à Brenda, et la prévint qu'elle serait absente à l'heure du déjeuner.

— Et Lothar? — demanda la jeune femme.

— Je n'ai rien commandé pour lui, — dit-elle d'un ton détaché. — Puis-je vous demander où vous avez trouvé ce numéro du *Times*?

— Je l'ai acheté dans la rue.

— Vous êtes donc sortie... seule?...

— Pourquoi pas?

Frau Prassler haussa les épaules, indiquant par là qu'elle déclinait toute responsabilité pour une telle imprudence, et s'excusant de sa hâte, elle sortit.

Quand Brenda se rendit dans la salle à manger, elle fut très surprise d'y trouver le major Prassler, mangeant de grand appétit, mais faisant montre d'une colère et d'une excitation assez déconcertantes.

— Où est ma femme? — demanda-t-il avec irritation. — Encore avec votre mari, je suppose?

Malgré tout ce que la situation avait de pénible, Brenda eut fort envie de rire. Ce gros homme rubicond était vraiment grotesque !

— Il y a de mauvaises nouvelles, — reprit l'officier. —

Je pars ce soir pour le front. Je veux que Jutta rentre à Berlin. Elle n'aurait jamais dû venir ici. Au diable les femmes en temps de guerre ! Elles ne sont bonnes qu'à nous créer des embarras ! Vous ferez aussi bien de rentrer, vous aussi.

— Que se passe-t-il donc? — demanda Brenda, le cœur bondissant de joie, car les mauvaises nouvelles pour le major, ne pouvaient être que de bonnes nouvelles pour les Anglais.

Cette pensée vint sans doute à l'esprit de l'officier, car il regarda la jeune femme sans aménité, et lui répondit simplement qu'une grande bataille se livrait sur l'Aisne et que l'issue en était encore incertaine.

— Est-ce que Lothar part aussi pour le front? — demanda Brenda.

Le major, la bouche pleine, poussa un grognement mais n'ajouta rien. Brenda se demanda par quel moyen elle pourrait obtenir des renseignements précis sur les événements. Elle se sentait trop anxieuse et trop agitée pour rester à la maison. Mieux valait sortir. Dans la rue, des bribes de conversation cueillies au passage pourraient la renseigner et des journaux anglais plus récents lui seraient peut-être offerts.

L'élément militaire dominait dans la ville ; tout le monde paraissait troublé et excité. Sans doute les Belges partageaient-ils l'anxiété générale, mais ils ne formaient pas de groupes, et nombres d'entre eux avaient un air triste et préoccupé. Les journaux locaux qu'acheta Brenda ne parlaient que de victoires allemandes et de la chute imminente de Paris. Elle se trouva bientôt près d'un jardin public dont elle ignorait le nom et s'assit sur un banc à l'ombre. A qui pourrait-elle demander si les Anglais étaient autorisés à quitter Bruxelles et à quelle distance se trouvaient les armées alliées? Certainement la colère du major Prassler était due beaucoup plus aux nouvelles du front qu'à la conduite de sa femme ! Les troupes franco-anglaises allaient-elles reprendre Bruxelles?

Un couple qui s'approchait attira ses regards : un officier et une jeune femme, les mains enlacées, les yeux dans les yeux, avançaient lentement, et Brenda avec une invincible répulsion reconnut Lothar et la belle Jutta. Elle les regarda, se demandant s'il fallait s'enfuir ou les attendre. Mais, ils

passèrent devant celle qu'ils trahissaient, absorbés dans leur contemplation mutuelle, indifférents à tout, ne l'ayant même pas remarquée. La jeune Anglaise les vit disparaître sous les arbres et, le cœur lourd, se leva, regagna lentement cette maison qui n'était pas la sienne et où on lui imposait un rôle dégradant. La trahison de son mari était un fait avéré depuis longtemps, mais cet étalage impudique de l'adultère semblait ici plus odieux. Écœurée, révoltée, Brenda éprouva plus que jamais une cruelle sensation de solitude et d'abandon.

Une fois rentrée, elle chercha vainement à s'absorber dans un livre sans parvenir à concentrer son attention. Le major Prassler ne tarda pas à revenir et prépara hâtivement son départ. Lothar et Jutta apparurent aussi, une expression de visible satisfaction sur le visage. Les nouvelles étaient meilleures, les Allemands reprenaient l'avantage sur l'Aisne et le major Prassler ne tarderait pas à faire une entrée triomphale dans Paris. Sur ce sujet Jutta se montrait très affirmative, mais les hommes paraissaient prendre les choses plus sérieusement. Le major insista pour que sa femme rentrât immédiatement à Berlin ; elle se moqua de ses inquiétudes, assurant qu'elle était en sécurité à Bruxelles. Pourtant, elle promit de déménager au premier signe de danger. Elle fit valoir qu'ici le loyer ne leur coûtait rien, tandis qu'à Berlin la vie serait hors de prix.

— Mais n'avez-vous pas toujours votre appartement là-bas? — demanda Brenda.

— Nous l'avons loué à une riche famille de Königsberg qui craignait les Russes.

— Je regrette bien ne n'en avoir pas fait autant, — fit Lothar. — Jamais ma femme n'aurait songé à une solution aussi pratique.

L'attitude du major surprit beaucoup Brenda. Après avoir mis sa responsabilité à couvert en donnant ces sages conseils à sa femme, il s'en désintéressa complètement, se préoccupant uniquement des provisions qu'il voulait emporter, et surtout du vin dont il désirait une ample réserve. La cave de la maison était bien fournie, il fut convenu qu'elle serait partagée entre lui et le capitaine Erdmann. Une bouteille de Mumm fut ouverte au moment de son départ, puis Lothar l'accom-

pagna à la caserne et revint bientôt avec de nouvelles recommandations à propos du champagne qu'on devait lui faire suivre sans tarder.

La belle Jutta poussa un soupir, murmura vaguement :

— Le pauvre homme ! Que Dieu le protège...

Puis elle s'installa pour jouer aux cartes avec Lothar.

Brenda avait repris son roman, mais son esprit ne pouvait se détacher de ses compagnons qui semblaient ignorer sa présence. Le code de la politesse la plus élémentaire leur aurait imposé un peu de contrainte devant l'épouse légitime, mais, sans s'occuper d'elle, la femme minaudait et Lothar lançait à sa maîtresse des regards passionnés.

A la fin, n'y tenant plus, Brenda se leva. Ils répondirent à son bonsoir avec une parfaite indifférence, sans même lever les yeux.

La quinzaine qui suivit fut particulièrement pénible pour la jeune Anglaise. Comme une bête traquée, elle cherchait le moyen de s'enfuir. Le couple étalait sans vergogne son intimité en sa présence, et la moindre remontrance mettait Lothar en fureur. Il considérait sa femme comme une gêne, un obstacle et le lui faisait durement sentir. Quand des scènes effroyables laissaient Brenda toute secouée, Jutta aggravait les choses en prenant vis-à-vis de Lothar des airs apitoyés. Elle plaignait tant le pauvre garçon ! Elle était si heureuse d'être là pour le consoler ! Combien il devait souffrir d'avoir une épouse aussi ignorante de ses devoirs ! Une femme ne doit-elle pas accepter sans réserve la nationalité de son mari? Si Jutta avait épousé un Anglais (ces mots seuls lui paraissaient un blasphème !) elle serait devenue Anglaise pour tout de bon.

La petite servante belge détestait Frau Prassler et en avait grand'peur. N'ayant plus de toit pour abriter sa tête, elle n'aurait su où s'enfuir, aussi venait-elle souvent auprès de Brenda lui confier ses peines et lui demander conseil, comprenant obscurément qu'il y avait quelque analogie dans leur situation.

Un jour, elles se rencontrèrent dans la rue. La Flamande se rendait chez d'anciens maîtres, des habitants de Louvain réfugiés à Bruxelles. Brenda voulut l'accompagner. Il ne

restait plus de cette malheureuse famille que la femme, lamentable épave, échappée par miracle au massacre avec son plus jeune fils. Tous deux étaient blessés, l'enfant couvert de graves brûlures, la mère avait reçu un coup de baïonnette. La pauvre créature, ne possédant pas un sou vaillant, était hébergée et soignée par des parents charitables. Brenda passa une heure auprès d'elle et entendit son histoire, aussi lamentable que celles dont on lui avait fait le récit précédemment.

Elle sortit de cette maison la tête basse et le cœur lourd. Dans la rue, un groupe d'officiers arrogants barraient le trottoir et ne bougèrent pas pour lui faire place. Leur voix rudes, leurs rires brutaux exaspérèrent ses nerfs.

Pleine de désespoir et de haine, elle rentra, Lothar l'attendait, sa figure encore plus hargneuse que d'habitude.

— D'où viens-tu? — cria-t-il.

— Je viens d'aller voir une femme et son enfant blessés tous deux à Louvain, — répondit-elle, sans faiblir, car la colère lui donnait du courage.

— Au diable Louvain ! De quoi te mêles-tu? — s'écria Lothar. — Va faire tes malles !

Un flot de joie inonda Brenda à cet ordre inattendu ; les Allemande vaincus se trouvaient-ils forcés d'évacuer Bruxelles? Un rire nerveux la secoua.

— Votre retraite a-t-elle commencé ? — demanda-t-elle. — Les armées alliées approchent-elles?

Elle crut qu'il allait la frapper, et recula involontairement, puis elle se ressaisit aussitôt. Un instant, elle le défia, les yeux dans les yeux, car il avait été à Louvain et lui faisait horreur ! Il pouvait la battre, même la tuer. Que seraient ses souffrances en comparaison de celles qu'avaient supportées les femmes belges, entre les mains de brutes semblables à celle-ci?

— Qu'as-tu donc? — gronda-t-il en la dévisageant.

— Ne te l'ai-je pas dit? Je viens d'entendre le récit des atrocités commises à Louvain. Ne faisais-tu pas partie des groupes qui ont pris la ville?

— Certainement, — ricana-t-il.

— Des femmes, des enfants, des vieillards ont été assassinés. Comme à Cawnpore, à la grande révolte des Indes,

pis encore, car on les a torturés ! Les Anglais n'ont jamais oublié Cawnpore !

— Au diable les Anglais !

— Tu seras peut-être mort avant la fin de la guerre, — reprit-elle avec force, — mais le monde sera fermé à ceux de ton espèce qui survivront, car nous n'oublierons rien ! Vous serez déshonorés, honnis !

— Crois-tu donc qu'un gros dogue s'inquiète des jappements d'un roquet. En voilà assez ! Va préparer une malle. Je ne puis te garder ici plus longtemps... Je vais courir le risque de te ramener en Angleterre.

— En Angleterre ! — s'écria Brenda, ne pouvant en croire ses oreilles.

— A une condition, et souviens-toi que ma vie en dépend ! Mais, — ajouta-t-il contrefaisant la voix tragique de Brenda, — puisque j'étais à Louvain, ma vie n'est sans doute pas en sécurité entre tes mains?

— Quelle est la condition?

— Tu tiendras ta langue. Je serai en civil, et nous voyagerons comme sujets américains.

— Comment pourras-tu...

— Pas de questions. Tu m'accompagneras ce soir en Angleterre, ou tu partiras pour un camp de concentration. Je ne puis supporter plus longtemps ta présence. De plus, si j'étais envoyé en mission, ce qui peut arriver d'un jour à l'autre, Jutta ne veut pas te garder auprès d'elle. Quand la guerre sera finie, nous prendrons d'autres dispositions. Si le vieux Prassler est tué, nous divorcerons... Je te donne une heure pour tes préparatifs.

XXV

Il fallait aller prendre à Ostende le bateau de Douvres. Aux fonctionnaires allemands, Lothar montra un passeport allemand. En territoire encore occupé par les Belges, il sortit des papiers qui parurent satisfaisants, mais il refusa obstinément de les montrer à Brenda. Il fallut à celle-ci quelques heures pour se ressaisir de l'émotion causée par ce départ

précipité. La petite servante, en sanglotant, l'avait suppliée de l'emmener. Après l'avoir consolée de son mieux, Brenda lui avait donné de l'argent pour payer son voyage, lui conseillant de venir la retrouver à Londres, sitôt qu'elle obtiendrait la permission de quitter Bruxelles. Demander quoi que ce soit à Lothar aurait été vain, car il se montrait plus sombre que jamais. Il n'adressa pas une seule fois la parole à sa femme pendant le trajet, et bien qu'il ne la quittât pas des yeux, il évita de lui témoigner la moindre attention.

— Ne cours-tu aucun risque en Angleterre? — demanda-t-elle à mi-voix, pendant un instant de tête-à-tête dans un wagon de première classe.

— Non, — dit-il, sèchement. — A moins que tu ne me trahisses.

— Oh! Je ne ferai pas cela, — protesta Brenda. — Mais vraiment, tu n'as pas l'air d'un Américain.

— De quoi ai-je l'air? — répliqua-t-il avec impatience.

— Mon Dieu !... d'un Prussien.

Il parut furieux et Brenda pensa que c'était une maladresse de sa part de l'irriter en ce moment. Les Allemands se considèrent comme le sel de la terre. Ils proclament à cor et à cri la supériorité de leur pays, mais il n'en montrent pas moins une grande répugnance à laisser leur extérieur trahir leur origine. Pourquoi donc sont-ils humiliés lorsqu'on les reconnaît à première vue pour des Teutons?

Ce mélange d'orgueil patriotique et de manque de dignité nationale semblait à Brenda étrangement déconcertant.

En vérité, la jeune femme se demandait comment son mari pourrait passer inaperçu à Douvres. Son costume de couleur sombre, son chapeau de feutre mou, ne présentaient, certes, aucune particularité. Mais, il émanait de cet ensemble, un cachet germanique, aussi reconnaissable qu'une fausse marque de fabrique anglaise posée sur un objet venant d'Allemagne.

— Peut-être vaudrait-il mieux que tu ne m'accompagnes pas jusqu'à Douvres, — dit-elle. — Faire la traversée seule ne m'effraye nullement.

Il ne répondit rien, mais Brenda remarqua combien ses questions, et la sollicitude qu'elle lui marquait ainsi semblaient l'importuner. Elle commença à se sentir vaguement intriguée

Pour quelle raison risquait-il donc ce voyage si dangereux pour lui?

— Si tu viens avec moi jusqu'à Londres, — dit-elle tout à coup à Lothar, — nous ferons bien de régler avec mon père la question de nos rapports futurs.

Lothar la regarda d'un air méprisant.

— Me crois-tu donc assez naïf pour avoir l'idée d'aller chez tes parents? — dit-il. — Peut-être ne me trahiraient-ils pas, mais je ne commettrai pas l'imprudence de me fier aux domestiques de la maison.

Brenda parut surprise. Elle savait fort bien qu'aucun sentiment chevaleresque ne poussait son mari à la protéger. Qu'est-ce donc alors qui l'attirait ainsi en Angleterre?...

Le bateau était plein de Belges et d'Anglais. La jeune femme passa la nuit sur le pont sans dormir. Tous ces gens qu'elle coudoyait avaient assisté à des scènes effroyables et s'estimaient hautement privilégiés d'avoir échappé à la mort. Beaucoup d'entre eux parlaient flamand et elle ne pouvait les comprendre, mais, à ses côtés se trouvait une dame de Dinant qui avait pu s'enfuir de cette ville martyre une heure avant l'arrivée des Boches. Son frère avait péri avec toute sa famille, victime de la barbarie teutonne. En terminant le récit de ces forfaits sans nom, la pauvre réfugiée demanda à Brenda de quelle épithète on pouvait flétrir des monstres capables de couper les mains des enfants et de brûler sur un même bûcher les vivants et les morts? Lothar, assis à proximité, ne pouvait s'empêcher de tout entendre, et sa femme s'attendait à de furieuses protestations de sa part. N'allait-il pas alléguer avec colère l'habituelle excuse des civils tirant sur les troupes? Aurait-il le front de mentir impunément devant ces malheureux dont les plus chères affections avaient été sacrifiées à la fureur germanique?

Mais l'officier ne fit pas un mouvement et resta muet. Son habituelle arrogance avait disparu. Il se dissimulait dans un coin sombre, et lorsque le contrôleur vint vérifier les billets, il ne prononça que les paroles indispensables, avec un accent américain très marqué.

Enfin l'aube parut et dans le lointain on aperçut les falaises

de Douvres. Comme Brenda se tenait auprès de Lothar dans la foule qui se pressait à côté de la passerelle, il lui remit un des passeports.

— Je ne puis t'accompagner plus loin, — dit-il. — As-tu assez d'argent pour prendre ton billet pour Londres?

Brenda ne possédait que quelques pièces belges et les donna à Lothar en échange d'une livre sterling. Puis, son sac à la main, elle suivit les voyageurs qui débarquaient. Elle eut fort à faire pour garder son équilibre sur la passerelle glissante et en posant le pied sur le quai, elle se retourna pour voir si son mari la suivait. Mais, il avait disparu, sans lui dire adieu, ne lui laissant ni adresse, ni renseignements d'aucune sorte.

Elle regarda son passeport, vit qu'il était rédigé à son nom de jeune fille et signé par les autorités allemandes; on la désignait comme une Anglaise regagnant son pays avec leur permission. A la gare de Charing Cross on la laissa passer sans difficulté, et à huit heures du matin elle était assise dans un taxi sur le chemin de Saint John's Wood.

En arrivant à la demeure familiale, la jeune femme ne laissa pas à la bonne le temps de l'annoncer, et entra directement dans la salle à manger. Son père et sa mère étaient assis devant la table, s'apprêtant à déjeuner. Elle s'avança, si émue qu'elle ne pouvait prononcer une parole.

— Brenda ! C'est Brenda ! — s'écria Mrs Müller, en serrant dans ses bras son enfant qui sanglotait !

. . . . . .

Depuis la déclaration de guerre, les Müller étaient sans nouvelles de leur fille et on devine les cruelles angoisses qu'ils avaient éprouvées. Ils ne s'attendaient certes pas à la voir apparaître si brusquement.

— Comment? Ton voyage n'a été décidé qu'hier et Lothar t'a accompagnée jusqu'à Douvres — s'écria Mr Müller, lorsque Brenda, un peu calmée, se fut installée à ses côtés. — Est-il possible qu'un officier allemand ait pu traverser la partie de la Belgique encore libre et arriver jusqu'en Angleterre?

— Il était en civil et se faisait passer pour un citoyen amé ricain ; il avait d'ailleurs un passeport en règle.

— Alors il a dû rentrer en Belgique par le bateau suivant, — reprit Mr Müller.

— Je ne crois pas, — dit Brenda avec une légère hésitation, — car il avait une valise. Mais je l'ai perdu de vue à Douvres.

Mr Müller ne posa plus de questions. Bientôt la mère et la fille se trouvèrent tête à tête dans l'ancienne chambre de Brenda, la jolie pièce claire et gaie, qui n'avait subi aucune transformation depuis son mariage.

— Je ne pourrai plus jamais vivre avec Lothar, — déclara soudain la jeune femme.

Sans répondre, Mrs Müller poussa un profond soupir. Cet aveu ne la surprenait pas et pourtant, pendant l'été, elle s'était leurrée du secret espoir que les choses s'arrangeraient. Peut-être la soudaine catastrophe et le départ de Lothar pour le front réconcilieraient-ils les deux époux.

D'ailleurs, elle considérait le mariage comme un lien indissoluble que la mort seule peut briser.

— Qui peut escompter l'avenir? — dit-elle évasivement. — Mais ne songeons pour le moment qu'à la joie de ton retour, Nos lettres te sont-elles parvenues?

— Je n'ai rien reçu depuis bien longtemps et je n'ai vu aucun journal anglais, sauf un numéro du *Times*, passé en fraude que j'ai payé vingt francs à Bruxelles.

Brenda debout devant la fenêtre regardait le jardin dont elle aimait jadis à surveiller les embellissements. Un clair soleil d'automne entrait à flots dans la chambre. Un feu gai pétillait dans la cheminée, le lit était prêt et l'eau chaude attendait sur la toilette. La jeune femme aurait pu se croire reportée au temps heureux de sa jeunesse, alors qu'elle rentrait d'une excursion ou d'un séjour chez des amis.

Encore bouleversée par ce retour imprévu, et par cette brusque joie de se retrouver parmi les siens, Brenda, ne sachant trop comment aborder le récit de ses propres aventures, pria sa mère de lui donner, avant tout, des nouvelles de toute la famille.

Jem et Andrew étaient tous deux lieutenants d'infanterie, le stage qu'ils avaient fait autrefois dans une école d'officiers de réserve leur ayant conféré un grade. Ils terminaient leur entraînement à Colchester et venaient parfois passer le dimanche à Londres. Jack Wilmot, le mari de Thékla, sorti indemne de la retraite de Belgique, continuait à se battre sur

le front français. Sa femme occupait un poste d'infirmière dans une ambulance de Londres. Violet et Mrs Müller se dévouaient pour soulager les misères des réfugiés. Mundy n'avait pas quitté l'Égypte. Tous ceux que Brenda connaissait en Angleterre prenaient part au grand effort national, les hommes comme combattants, les femmes se consacrant aux mille besognes charitables de l'arrière. Certes, tout cela ne donnait pas l'impression de la décadence dénoncée par l'ennemi. Brenda demanda à sa mère si l'opinion publique se montrait très émue par les massacres de Belgique. Pour elle, ce sujet était une pierre de touche. Ayant coudoyé les bourreaux et les victimes, elle ne pouvait s'empêcher de juger ceux qui restaient impassibles au récit de telles cruautés.

Mrs Müller dut avouer que le pasteur Lovel avait d'abord défendu les Allemands. Elle-même, ainsi que son mari, avaient eu quelque peine à ajouter foi aux crimes attribués à leurs anciens compatriotes. Mais, chaque jour apportant une nouvelle preuve de la barbarie teutonne, ils avaient dû se rendre à l'évidence. Quel vent de folie furieuse secouait donc l'Allemagne?

Brenda ne sut que répondre. Elle savait seulement que les Allemands approuvaient docilement la politique de leurs chefs et qu'en dépit de ce qu'ils appelaient une « éducation modèle », ils étaient aussi peu civilisés que possible au point de vue social. Elle espérait que la caste qui avait poussé l'Allemagne à déchaîner cette guerre serait châtiée lorsque le reste du monde serait prêt à la lutte.

Le soir, Mr Müller interrogea longuement sa fille sur l'état d'esprit qui régnait à Berlin. Il n'osa rien lui demander sur sa vie conjugale.

Lorsqu'il se trouva seul avec sa femme, celle-ci le mit au courant des misères que Brenda avait endurées.

— Ce mariage a fait le malheur de notre enfant, — dit-elle en terminant.

— Moi, je me demande pourquoi Lothar est venu à Douvres, — fit Mr Müller. — J'ai grande envie de prévenir les autorités. Que peut faire un officier allemand en Angleterre avec un faux passeport?

— Quels que soient ses torts, il est l'époux de Brenda, —

dit doucement Mrs Müller. — Nous ne pouvons rien faire contre lui. Peut-être après la guerre s'amendera-t-il. Comment accepter la pensée d'un divorce?

— Alors souhaitons que le hasard des batailles nous délivre de Lothar, — dit impitoyablement Mr Müller.

XXVI

Plus d'une année s'était écoulée depuis que Brenda avait quitté Bruxelles et elle éprouvait une joie toujours renouvelée à se trouver au milieu des siens. Dès son arrivée, elle avait été stupéfaite de trouver ses compatriotes aussi exaltés que les Allemands, mais sans aucune démonstration de haine, Nombre de gens sérieux prédisaient l'évacuation de la Belgique pour la fin de l'année. Il fallut quelque temps pour que cet optimisme facile se transformât en une compréhension plus raisonnable de la tâche qui restait à accomplir. La jeune femme ne pouvait comprendre que l'humanité tout entière ne se fût pas déjà dressée pour châtier les malfaiteurs qui ramenaient le monde aux temps de la barbarie. Ces pasteurs de diverses Églises, condamnant dans leurs sermons toute idée de vengeance la révoltaient. Était-ce là, le langage à tenir vis-à-vis de ces Anglais, tolérants à l'excès et encore trop indifférents au drame qui se jouait sur le continent?

Pourtant après le bombardement des villes ouvertes du Yorkshire, les premiers empoisonnements par les gaz asphyxiants et l'assassinat d'Edith Cavell, l'opinion publique s'irrita peu à peu dans le Royaume Uni. Le torpillage du *Lusitania* et les réjouissances par lesquelles ce haut fait fut célébré en Allemagne gonflèrent de colère les cœurs britanniques, sans que jamais cette colère atteignît le degré de haine féroce que Brenda avait constaté à Berlin et dont elle avait failli être victime.

Calme et froid, le « Tommie » abordant à Boulogne, déclarait « qu'il fallait arrêter les méfaits de ce Guillaume ». On s'apercevait chaque jour davantage que ce serait difficile, mais Brenda ne rencontrait personne qui doutât du résultat final ou ne se montrât pas tout prêt à faire les

sacrifices nécessaires. Dans son milieu, chacun, du plus petit au plus grand, s'appliquait à faire son devoir. Les hommes d'État et la presse blâmaient les Anglais pour leur indifférence et les accusaient de s'oublier dans une torpeur coupable — ce qui impressionnait les étrangers, amis ou ennemis. Si bien qu'un artiste hollandais, voulant donner une idée de Londres en temps de guerre, publia un dessein représentant des jeunes gens et des jeunes femmes en train de danser. Avait-il réellement assisté à un pareil spectacle? Brenda ne pouvait le croire. Les amusements étaient rayés de sa vie pour le moment. Elle portait des vêtements de deuil, son frère Mundy ayant été tué à Gallipoli et son beau-frère, le major Wilmot, étant tombé à Ypres. Autour d'elle, chacun avait ses lourds chagrins. Ses parents vieillissaient dans la douleur du fils disparu, et dans l'anxiété pour celui qui combattait encore. Brenda consolait Thékla de son mieux et cherchait à l'aider à refaire sa vie brisée. Elle osait à peine parler de Jem devant Violet qui vivait dans l'angoisse et défaillait à la vue d'un télégramme. Et pourtant lorsque Brenda voyait la foule se presser à la porte d'un cinéma, elle ne pensait pas à accuser ces gens d'insouciance. Toutes les distractions permises en Angleterre, à l'heure actuelle, n'étaient-elles pas destinées aux combattants, la plupart si jeunes? De vrais enfants ! Brenda se demandait parfois comment ces gamins souriants pourraient lutter contre des géants aussi bien entraînés que Lothar ou le major Prassler.

En octobre, Jem vint en permission et apporta des nouvelles d'Andrew et du major Lovel récemment promu colonel. Ils se trouvaient tous deux près de Loos, tantôt en cantonnements, tantôt dans les tranchées prises aux Allemands au mois de septembre.

Tout en racontant les misères journalières du combattant, Jem faisait preuve d'un moral excellent et ramena vite la gaieté et la confiance parmi les siens. Il se moquait de la presse alarmiste, expliquant le rôle important rempli par la flotte, et conseillait vivement de ne pas croire aux histoires colportées sur l'incapacité du haut commandement.

Son beau-père vint de Cornouailles tout exprès pour le voir. Le pasteur Lovel était de ceux qui n'ayant pas encore

compris la barbarie de cette guerre, restaient esclaves des mots et des sentances chrétiennes. Son ignorance des événements, le dogmatisme de ses discours sur les Allemands, impatientèrent Brenda au plus haut degré. Elle était exaspérée de l'entendre supplier Jem et Andrew de ne pas haïr leurs ennemis, et accentuer, avec un déplorable parti pris, les qualités et la bravoure des Boches. Son inconscience était telle, que devant le torpillage d'un bateau-hôpital, il s'extasiait sur le courage nécessaire à l'équipage d'un sous-marin !

« Le saint homme, pensait Brenda, montrerait-il la même admiration pour le commandant du dirigeable qui viendrait jeter des bombes sur la cure de Tréva? »

Heureusement, le vieux pasteur ne resta que deux jours à Londres. En partant, il demanda à Brenda de venir passer quelque temps en Cornouailles, ajoutant pour la décider, que dans le calme de Tréva on oubliait complètement la guerre. La jeune femme le regarda stupéfaite, se demandant si cette sérénité et ce détachement n'étaient pas parfois bien irritants pour Mrs Lovel.

Quand Jem repartit pour le front, toute la famille l'accompagna à la gare. Ce jour-là, Brenda, de service dans une cantine de trois à neuf heures, dut se rendre directement à « Waterloo Station » qu'elle connaissait peu, se trompa de porte et se trouva tout d'un coup au milieu d'une foule attendant les trains de banlieue.

Comme beaucoup d'autres, elle avait pris l'habitude de regarder les civils à l'aspect jeune, se demandant chaque fois si leur devoir n'était pas de s'enrôler. Ses yeux tombèrent sur un homme de grande taille, vêtu d'un pardessus de coupe étrangère et dont l'allure ne lui sembla pas inconnue. Elle remarqua le port militaire, les fortes épaules, le cou gros et rouge, une vraie nuque d'Allemand. Bousculée par la foule, Brenda parvint cependant à observer le profil de l'homme. C'était Lothar !

Sa première pensée fut qu'il venait d'arriver tout exprès pour la voir. Sans réfléchir elle s'approcha de lui. Il se retourna hâtivement, vit sa femme, la reconnut avec un sursaut, puis se maîtrisant, détourna la tête comme eût fait un étranger. Brenda crut à une nouvelle manifestation de cette haine qu'il

lui avait témoignée jusqu'au moment de la quitter, et son premier mouvement fut de se retirer. Mais elle se ravisa. Que faisait-il, encore une fois, en Angleterre? Elle hésita un instant, puis, prenant son parti, le suivit.

Il montra son billet au contrôle, Brenda n'en ayant pas, dit simplement :

— J'accompagne ce monsieur.

Elle passa. Lothar continua à l'ignorer et arpenta le quai de la gare à une telle allure que sans sa haute stature, elle l'aurait certainement perdu de vue. Elle le découvrit enfin dans un wagon de troisième classe. Il était assis dans un coin, regardant fixement par la fenêtre, et cherchant à éviter son regard. Brenda allait abandonner sa poursuite, lorsqu'une dame placée à côté de Lothar se leva et sortit du wagon. Cédant à une brusque impulsion, la jeune femme entra dans le compartiment et s'assit près de son mari.

— Lothar ! Que fais-tu en Angleterre? — demanda-t-elle tout-bas, en observant son visage.

— Je ne sais pourquoi vous m'avez suivi, — répondit-il brutalement, à voix haute, de façon à être entendu par tous ses voisins. — Vous vous méprenez. Je ne vous connais pas. Je suis Américain.

Profondément humiliée, Brenda rougit et se leva ne sachant que faire. Devait-elle le dénoncer? Le faire arrêter sur-le-champ?... Elle hésita quelques secondes, en proie à une violente agitation, mais trop déconcertée pour prendre une décision rapide, troublée par les regards surpris des voyageurs, elle finit par s'enfuir. Lorsqu'elle arriva tout essoufflée sur le quai du train de Southampton, Jem se trouvait déjà là, au milieu d'un petit groupe de parents et d'amis.

— Lothar est encore en Angleterre, — s'écria-t-elle. — Je viens de le voir à l'instant, et je lui ai parlé ! Il a fait mine de ne pas me reconnaître.

— Il a fait mine de ne pas te reconnaître? — répéta Mr Müller stupéfait.

Les autres personnes ne prêtèrent pas attention aux paroles de Brenda. L'heure du départ approchait, et elle eut tout juste le temps de faire ses adieux à son frère. Le train siffla et s'ébranla. Les permissionnaires en partance échangèrent

un dernier regard avec les parents groupés sur le quai. Violet pleurait silencieusement ; l'atmosphère était lourde de tristesse.

Après l'émotion cruelle de ce départ, l'agitation de la rue fut pénible à ceux qui restaient. Mrs Müller aurait voulu emmener Violet à Saint-John's Wood, mais la jeune femme préféra retourner auprès de ses enfants. Son beau-frère la mit dans un taxi et rentra avec Brenda et sa femme par le Métropolitain.

Lorsqu'ils atteignirent la station de Piccadilly, une foule agitée se pressait sur le quai et s'engouffra dans les wagons. Quelques personnes paraissaient frappées de terreur, d'autres, triomphant de leurs nerfs affirmaient n'avoir pas peur. Le bruit courut de bouche en bouche que des zeppelins planaient sur Londres et que la station de Liverpool Street avait été bombardée. Parmi les voyageurs nouvellement montés dans le compartiment, se trouvaient des jeunes filles, probablement des choristes ou des danseuses, car leurs visages portaient encore la trace du maquillage. Deux d'entre elles sanglotaient et Brenda donna sa place à une troisième qui tremblait convulsivement. Ses compagnes racontèrent avec force détails la panique causée dans la salle et sur la scène par les bombes. Elles se montraient pourtant disposées à reprendre leur poste le lendemain, et parlaient avec mépris de quelques-uns de leurs camarades qui n'étaient pas encore enrôlés. Elles sauraient bien les décider maintenant à faire leur devoir ou ils diraient pourquoi !...

— Ces Boches ! Quelle nation d'assassins, — murmura un homme du peuple assis quelques pas plus loin. — Moi, je m'engage demain !...

Tous les visages exprimaient une colère froide et implacable.

Quand les Müller sortirent du chemin de fer souterrain, l'obscurité la plus complète régnait partout. Avec grande difficulté, ils gagnèrent leur maison et trouvèrent les servantes devant la porte, dans une agitation indescriptible. Elles avaient aperçu un zeppelin et la lueur fulgurante des shrapnells. Jamais on ne put leur faire croire que la ville entière ne flambait pas.

Les Müller n'étaient pas sans inquiétude au sujet de Violet, mais il n'y avait rien à faire à une heure aussi tardive, et tous les récits entendus en route concordaient pour limiter les dégâts à la Cité ou à la banlieue Est.

— Que me disais-tu tout à l'heure à propos de Lothar? — demanda Mr Müller, — se rappelant tout à coup cet incident.

Brenda raconta sa rencontre avec son mari et comment il avait fait mine de ne pas la reconnaître.

— Que peut-il faire en Angleterre? — murmura Mr Müller.

Personne ne chercha à lui répondre, mais dans l'esprit de sa femme et de sa fille, un même soupçon prenait corps, un affreux soupçon qu'elles n'osaient formuler.

Tout le jour suivant, hantées par cette même pensée, elles n'eurent pas le courage de se communiquer leurs impressions. Violet vint passer la journée à Saint-John's Wood. Elle s'était enfin décidée à envoyer ses enfants en Cornouailles; la nuit précédente il y avait eu de nombreuses victimes. Il serait imprudent d'exposer ses bébés aux risques d'un nouveau bombardement. Elle les confierait à ses parents, mais elle-même rentrerait à Londres, ne voulant pas s'éloigner de la capitale, dans un moment où les nouvelles du front étaient si impatiemment attendues. Il fut donc décidé que la maison de Jem serait fermée, et qu'au retour de Treva, Violet viendrait habiter chez ses beaux-parents.

Cet après-midi, aussitôt que les trois femmes entendirent le pas de Mr Müller dans l'antichambre, elles se précipitèrent à sa rencontre. Il paraissait très préoccupé et après avoir répondu à leurs questions concernant le raid des zeppelins, il fit signe à sa femme de venir lui parler en particulier.

— Je ne veux rien dire à Brenda, — confia-t-il à Mrs Müller. — Il est inutile de la tourmenter. Mais je viens de « Scotland Yard ».

Mrs Müller le regarda avec effroi.

— Pour Lothar, — dit-elle, à mi-voix.

— Oui. C'était mon devoir, — reprit Mr Müller avec fermeté. — Je n'avais pas le droit de laisser cet homme accomplir impunément une besogne funeste au pays !

— Et que leur as-tu dit exactement, — murmura Mr Müller toute tremblante.

— J'ai simplement donné son signalement, indiqué son grade dans l'armée allemande et j'ai informé la police qu'il voyageait comme citoyen américain avec un faux passeport.

— Mais s'il est pris, il sera fusillé.

— S'il n'a rien fait de mal, — dit gravement Mr Müller, — il ne court aucun risque. Mais, s'il est criminel, il supportera le poids de ses fautes. Et ce sera justice !

XXVIII

Les jours suivants, Brenda aida Violet à prendre les dispositions nécessaires pour envoyer ses enfants en Cornouailles. Un matin, à sa grande surprise, elle reçut un mot de Siegmund Abel. La lettre arrivait, via New-York, et apportait des nouvelles de toute la famille Erdmann.

Depuis son départ de Bruxelles, Brenda s'était souvent demandé quelle pouvait être maintenant l'opinion d'August sur les événements, et si tout le monde à Berlin mourait de faim ou vivait dans l'abondance ; les journaux anglais donnant à ce sujet des renseignements contradictoires.

Siegmund, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, parlait à peine de la guerre. Il racontait cependant que la vie devenait difficile et qu'une grande misère régnait dans les classes pauvres. Petite maman et Herr Erdmann allaient bien, mais, n'ayant aucune nouvelle de leur fils depuis plus de six semaines, ils commençaient à éprouver de sérieuses inquiétudes à son sujet. Par Jutta, qui était veuve maintenant et habitait Berlin, on savait que Lothar ne se trouvait plus à Bruxelles et qu'il accomplissait une mission. Laquelle? On l'ignorait, car il n'avait pas écrit sur quel front on l'envoyait. Siegmund suppliait Brenda, au cas où elle serait au courant des faits et gestes de son mari, d'écrire immédiatement à quelqu'un de la famille afin d'apaiser les angoisses de ses beaux-parents. Il lui donnait une adresse en Hollande d'où la correspondance serait fidèlement transmise.

Il ajoutait, non sans ironie, quelques détails sur le reste de la famille. August préparait une série de conférences popu-

laires sur l'Angleterre, sa puissance mondiale, ses crimes et sa chute certaine.

Il avait confié à Siegmund que l'argent gagné de cette façon serait employé à faire un voyage à Londres. Il voulait s'y trouver au moment opportun pour assister à la marche triomphale de Hindenburg et de sa vaillante armée sur le sol britannique. Le professeur Zorn regrettait vivement de n'être pas en mesure de prophétiser la date exacte de cet événement, et de ne pas savoir s'il devait se commander des vêtements d'été ou d'hiver pour la circonstance. Siegmund lui ayant conseillé d'attendre la destruction de la flotte anglaise, le professeur Zorn avait haussé les épaules. Tout le monde sait que les marins anglais sont des monstres qui cherchent à affamer les femmes et les enfants, (affirmait August) mais qu'ils se cachent par crainte des Allemands. Le gouvernement prussien, avec sa prévoyance et sa méthode habituelles, avait su prendre toutes les mesures nécessaires pour sauver de la disette un pays assez riche pour produire tout ce qui est nécessaire à son existence.

Mina, accablée de travail comme d'habitude, paraissait pourtant satisfaite de son sort. Quant à Elsa, elle avait inventé un jeu dont elle était très fière et qui deviendrait probablement aussi populaire que la mode de planter des clous dans la statue de Hindenburg. Elle avait fait exécuter une effigie en cire de Sir Edward Grey, et allait convier toutes ses connaissances à venir y planter de longues épingles, moyennant une offrande. Ce serait une sorte d'envoûtement et on aurait ainsi l'impression d'infliger au traître britannique un supplice qui réjouirait le cœur de tout bon Allemand. Puis, lorsque la société serait lasse de cette distraction, la cire servirait à faire des allumettes, ou bien, on brûlerait la statue, comme les sorcières du moyen âge brûlaient l'effigie de leurs ennemis. Siegmund se proposait d'avoir quelques seaux d'eau à sa portée, lors de cette dernière cérémonie.

— Mais il se moque de tout le monde, — dit Mrs Müller après avoir lu la lettre.

— Il a toujours été triste, ironique et intelligent, — répondit Brenda. — Dans la famille, personne ne le comprend... Mais que dois-je écrire à propos de Lothar?

— Peut-être seront-ils heureux d'apprendre que tu l'as vu ici et qu'il paraissait en bonne santé.

Brenda répondit dans ce sens à Siegmund, mais elle ne mentionna pas l'attitude étrange de son mari. Elle ne put s'empêcher d'ajouter qu'elle ne reviendrait probablement jamais à Berlin, Lothar souhaitant depuis longtemps le divorce. Quand sa lettre fut partie, elle regretta de s'être laissée aller à en dire si long. Mais la pensée de Jutta, reçue à bras ouverts par sa belle-famille la révoltait.

Violet accompagna ses enfants en Cornouailles, puis, après avoir passé deux jours auprès de ses parents, revint s'installer à Saint-John's Wood. Brenda était toute heureuse de l'avoir auprès d'elle. Leur amitié de jadis s'était transformée en une profonde affection, et maintenant, leurs pensées, leurs inquiétudes avaient les mêmes objets : Jem et Andrew.

Un jour, vers le milieu d'octobre, Violet reçut une invitation à dîner de quelques amis de Cornouailles, de passage à Londres. La jeune femme voulut refuser, d'autant plus qu'on lui proposait de passer ensuite la soirée au théâtre, et que depuis le départ de Jem, elle répugnait à prendre la moindre distraction. Mais Mr et Mrs Müller eurent raison de ses scrupules. Leur fils était en ce moment à l'arrière et à l'abri ; il n'y avait aucune raison pour que sa femme se refusât quelques heures de détente.

Brenda, restée seule avec ses parents, se mit au piano après le dîner et joua pour son père ses morceaux favoris.

Soudain, l'accord sur lequel se posait ses doigts fut interrompu. Une formidable détonation fit sursauter tout le monde! Mrs Müller poussa un grand cri et les servantes firent irruption dans la pièce clamant à tue-tête :

— Les zeppelins sont sur la maison, nous allons tous mourir !

Mr Müller s'efforça en vain de les calmer, puis lorsqu'elles se furent réfugiées dans la cave il éteignit tranquillement les lumières et alla avec sa femme et sa fille jeter un coup d'œil dans la rue. Un agent de police qui passait leur dit que l'attaque avait lieu sur le « Strand ». On entendait distinctement l'éclatement des bombes et le bruit des canons antiaériens. Le ciel était rayé d'éclairs lumineux et Brenda

songeait à Violet, partie si gaiement quelques heures auparavant et maintenant exposée au plus effroyable danger.

Une heure s'écoula dans cette attente angoissante ; vers dix heures et demie on entendit de nouveau des moteurs ronfler dans le ciel, puis le calme retomba sur la ville. Brenda ne pouvait tenir en place. A la première alerte elle avait voulu se précipiter au théâtre, retrouver sa belle-sœur et la ramener à la maison. Mais Mr Müller s'y était absolument opposé. Bientôt elle dut reconnaître que son père avait eu raison, car Violet arriva, pâle et bouleversée, mais saine et sauve.

— Nous sommes restés jusqu'à la fin du spectacle, — dit-elle. — Nous nous sommes tous très bien comportés. La première bombe est tombée près du théâtre avec un vacarme effroyable, tout le bâtiment a été ébranlé et le grand lustre s'est mis à osciller. Les choristes se sont sauvés dans les coulisses avec les autres acteurs et la panique gagnait déjà l'auditoire, lorsque le colonel Godolphin s'est levé et de sa forte voix a crié à la foule de ne pas sortir, le danger étant bien plus grand dans la rue. Il parvint ainsi à ramener un peu de calme. Alors un petit acteur, je ne sais pas son nom, mais c'est un brave, vint danser une gigue frénétique. Bientôt ses camarades reparurent aussi, et jouèrent la pièce jusqu'au bout. L'éclatement des bombes et le bruit des canons faisaient un étrange accompagnement à la musique. Quand nous sommes sortis, le pavé de la rue était couvert de débris de verre. Nous avons vu des voitures d'ambulance emmenant des morts et des blessés. Beaucoup d'enfants ont été atteints, et je pense qu'en honneur de ce haut fait, les écoliers allemands auront un jour de vacance. Ah !... j'oubliais... un espion a été pris sur le fait, faisant des signaux du haut d'un entrepôt dans la cité.

— Un espion ! — s'écria Mr Müller bouleversé. — Avez-vous d'autres détails?

— Pendant que nous attendions un taxi, nous avons entendu dire que Wood Street était en flammes et qu'il y avait de nombreuses victimes du côté de Liverpool street. Il y a eu plusieurs personnes tuées tout près du théâtre...

Ici, Violet frissonna et hésita un instant. Elle reprit, d'une voix tremblante :

— Quand nous sommes montés dans la voiture, le colonel

Godolphin a heurté un soulier. Il a sursauté si violemment que j'ai regardé... Il y avait un pied sanglant dans la chaussure !... Je n'ai jamais rien vu de si atroce...

Soudain Brenda eut devant les yeux la vision de l'homme assassiné dans son train à la veille de la déclaration de guerre. Comment existait-il encore dans le monde des gens capables d'excuser de tels crimes?

Un matin, Violet reçut de terribles nouvelles du front. Son mari lui annonçait la mort de son oncle, le major Lovel : un obus avait éclaté dans sa tranchée, blessant grièvement Andrew qui se tenait à ses côtés. Jem venait de les quitter et avait échappé par miracle. Andrew Lovel allait probablement subir l'amputation d'un bras. Il était nécessaire que Violet se rendît immédiatement en Cornouailles pour annoncer à ses parents ces tristes événements.

Brenda accompagna sa belle-sœur à la gare de Paddington. Vraiment dans cette période troublée, on ne savait d'une heure à l'autre quelle catastrophe pouvait survenir. Lorsqu'elle rentra à Saint-John's Wood, la jeune femme ne pensait qu'aux nouvelles du front. En apercevant son père qui guettait son retour dans l'antichambre, elle eut le pressentiment d'un nouveau malheur. Le cœur en émoi, elle le suivit dans la bibliothèque sans qu'il eût besoin de l'appeler. Sa mère s'y trouvait déjà, extrêmement pâle, effondrée dans un fauteuil.

Jem !... Andrew !... La pensée de Brenda n'alla pas à d'autres et ses yeux cherchèrent sur le bureau le fatal télégramme !... Elle ne vit rien, mais son père paraissait bouleversé et sa mère pleurait.

— Brenda, nous avons de terribles nouvelles à t'apprendre, — dit Mr Müller.

Il parlait avec effort, comme quelqu'un qui a reçu un choc.

— C'est Lothar, — dit Mrs Müller, observant la figure de sa fille.

— Lothar ! — s'écria Brenda.

— Il a été pris lors du dernier raid de zeppelin, il faisait des signaux. On l'a mené à la Tour...

— A la Tour ! — répéta involontairement la jeune femme.

— Il a été jugé par la cour martiale...

Brenda avait lu le journal. Elle savait ce qui allait suivre.

— On l'a fusillé ce matin... — ajouta son père d'une voix tremblante.

Aucun son ne sortit des lèvres de la jeune femme. Elle ne s'évanouit pas, mais elle resta anéantie, en proie à une horreur indicible. Elle semblait n'avoir pas compris, et son père dut approcher une chaise, car elle chancelait. Il continua cependant :

— Quand on l'a arrêté, il a donné aux autorités un faux nom, celui porté sur son passeport de citoyen américain. Toutefois, ce matin avant l'exécution, il a indiqué l'adresse de mon bureau en priant qu'on me fasse part de sa mort. Hier on lui a permis d'écrire deux lettres pour l'Allemagne.

— Il n'a rien laissé pour moi? — dit Brenda d'une voix blanche?

— Rien. Une de ses lettres est pour sa mère, l'autre pour une certaine Frau Prassler. J'ai vu les enveloppes.

— Es-tu vraiment bien sûr de son identité? — demanda-t-elle encore, tâchant de se raccrocher à un dernier espoir. — Était-ce bien Lothar?

— Je suis allé moi-même à la Tour, — dit Mr Müller. — On m'a permis de le voir...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge et il ne put achever.

XXVIII

Brenda écrivit à Berlin et, quelque temps après, reçut une réponse de petite maman et de Siegmund Abel. Sans périphrases, Frau Erdmann déclarait qu'elle refusait de jamais revoir sa belle-fille. Non pas qu'elle la considérât comme absolument responsable de la mort de Lothar, ce dernier dans sa lettre d'adieu reconnaissait avoir été condamné avec justice, selon les lois de la guerre. Mais elle ne pouvait admettre que Mr Müller n'eût pas employé son influence et jusqu'à son dernier shelling à sauver son neveu. Ne sait-on pas qu'en Angleterre tout s'obtient avec de l'argent? Les Müller étaient sans excuse. S'ils avaient ignoré les événements jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour intervenir, cela montrait la profonde indifférence de Brenda pour Lothar. A l'heure du danger, l'épouse

n'aurait-elle pas dû se trouver auprès de son mari ? Quant aux meubles et à l'argenterie restés à Berlin, tout serait vendu au profit de la famille Erdmann. Puisque Brenda était passée définitivement à l'ennemi, il était inutile qu'elle réclamât quoi que ce soit.

Un jour, la petite servante belge arriva dans un convoi de réfugiés et fut immédiatement placée comme cuisinière chez Thékla. Elle raconta comment la belle Jutta, après avoir fait expédier à Berlin tous les meubles de l'appartement de Bruxelles, s'était installée dans une autre maison avec Lothar. Au mois de septembre, elle l'avait brusquement quittée pour rentrer en Allemagne.

A Noël, Brenda reçut un mot d'Elsa. Celle-ci lui racontait que Frau Prassler allait se remarier sans attendre la fin de son année de veuvage. Elle avait pris dans ses filets un comte autrichien, et la perspective d'être bientôt comtesse lui donnait une morgue et une arrogance encore plus insupportables. Pourtant, dans la société viennoise, la belle Jutta serait certainement tenue à l'écart...

Alors, Brenda songea avec bonheur que sa rivale ne la ferait plus jamais souffrir...

En février, elle se rendit à l'invitation des Lovel et partit pour Treva.

Trois années s'étaient écoulées depuis le dernier séjour de Brenda en Cornouailles. Malgré le lourd fardeau de déceptions et de douleurs que la vie lui avait apporté, elle sentit l'apaisement se répandre dans son cœur endolori lorsqu'elle contempla, par la fenêtre de sa chambre, les flots changeants de la mer.

Le pasteur ne pouvait se consoler de la mort de son frère et n'était pas sans inquiétude au sujet d'Andrew. Ce dernier, amputé du bras gauche, se trouvait encore dans un hôpital, à Paris. Lorsque Brenda arriva en Cornouailles, le courrier n'avait apporté depuis huit jours aucune nouvelle du blessé. Mr Lovel et sa femme ne pouvaient s'expliquer ce silence. Brenda aurait voulu qu'on envoyât une dépêche à Paris, mais, avec sa sérénité habituelle, le pasteur conseillait la patience, se faisant un scrupule d'importuner le personnel de l'ambulance.

— Peut-être est-il sur le chemin du retour, — ajoutait-il.

A cette pensée, la jeune femme détournait la tête pour cacher son émotion.

Ce matin-là, la température était particulièrement douce, lorsque Brenda descendit sur la plage avec les enfants. On aurait pu se croire au printemps. Le ciel était d'un bleu profond, sans un nuage, la mer parfaitement calme et le soleil si chaud que les flaques d'eau laissées par le flot étaient toutes tièdes. On voyait des narcisses sur la falaise et dans le jardin de la cure les amandiers se couvraient de fleurs.

Quand la nurse eut emmené les enfants, Brenda s'assit sur un banc rustique près du verger et s'abandonna à une douce rêverie. Ses pensées allaient avec reconnaissance à ceux dont le généreux courage gardait inviolé le sol de la patrie. Grâce à eux, il lui était permis de jouir de la douceur de cette nature apaisante et sereine...

Soudain, la barrière du verger s'ouvrit. Brenda se retourna vivement et son cœur se mit à battre avec violence. C'était Andrew ! Il s'avançait vers elle, pâle, amaigri, sa manche vide flottant à son côté. Dans ses yeux brillait le cher regard doux et franc qu'elle connaissait si bien.

Qu'importaient maintenant les angoisses subies dans une affreuse union? Toute souffrance, tout chagrin, étaient effacés dans le bonheur ineffable de la minute présente. La vie redevenait clémente ! Dieu leur avait permis de se revoir ; il avait arraché Andrew des griffes de la mort, et Brenda, ayant vu se briser ses derniers liens avec un douloureux passé, voyait enfin venir vers elle celui que son cœur avait élu pour toujours !

Mrs ALFRED SIDGWICK

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR G. GUILLEMOT-MAGITOT)

LE FÉMINISME SAINT-SIMONIEN

On ne reproche plus guère aujourd'hui aux doctrines socialistes de couvrir de leur drapeau l'immoralité sexuelle. Les plus acharnés de leurs adversaires ont renoncé à ce thème. Il fut pourtant classique pendant de longues années. Lorsqu'on faisait le procès des communistes, ou des socialistes, leurs ancêtres, on ne leur reprochait pas seulement d'en vouloir à la propriété privée : briser les liens du mariage pour instaurer la communauté des femmes, tel était, assurait-on, leur vœu suprême. Nul doute que le souvenir de ce grief infamant n'ait été pour beaucoup dans l'espèce d'horreur sacrée que le seul mot de socialisme et à plus forte raison celui de communisme ont longtemps inspirée aux honnêtes gens.

A qui la faute? A quel moment, sous quelles influences s'est formée cette fâcheuse auréole? Le fouriérisme sans doute en est pour une bonne part responsable. L'apologie systématique des passions, thème particulier à l'auteur des *Quatre mouvements*, sa prétention de remplacer la contrainte par l'attraction, ses préférences pour la « Papillonne », qui veut la variété non seulement en matière de travail mais en matière d'amour, tous ces traits, que les caricaturistes de la doctrine grossissaient à plaisir, concouraient à propager l'impression que le socialisme ne rêvait qu'Abbayes de Thélème, où se donneraient rendez-vous les gens de mœurs faciles.

Mais plus encore que le fouriérisme, le saint-simonisme prêta le flanc à ces accusations : le saint-simonisme tel du moins que l'entendait le « pape » Enfantin. On n'avait plus ici

à compter seulement avec les théories plus ou moins extravagantes d'un inventeur. Une secte se dressait, vivante et agissante. Et le premier dogme qui lui était prêché, celui qu'elle avait mission d'inculquer au monde, c'était la « réhabilitation de la chair » : toute licence en amour, aux femmes comme aux hommes, et d'abord aux prêtres : c'est du moins ce que beaucoup de contemporains comprirent, ou voulurent comprendre.

Le scandale fut vif, et savamment entretenu. Longtemps il servit, dans les milieux « bien pensants », à jeter le discrédit sur tout le socialisme. La « révélation » d'Enfantin eut heureusement d'autres effets. Il ne sera pas inutile de les indiquer, après avoir rappelé ce qu'il voulait au juste, et sous quelles influences il l'a voulu.

***

Sur un point au moins l'opinion ne s'est pas trompée : un moment vient où le problème de la femme constitue pour le saint-simonisme le problème central et comme l'obsession collective de ses adeptes.

L'école éprouva le besoin de le marquer jusque dans son titre. En 1833, elle subit l'épreuve de la persécution. Le soupçon d'immoralité, joint à l'accusation d'escroquerie, a donné gain de cause aux procureurs. Enfantin, Michel Chevalier achevèrent dans les prisons du roi l'élaboration de la doctrine. Cependant la troupe des fidèles restés libres brûle de l'appliquer. Pour aller au-devant de la femme rêvée et attendue par le Père, une mission sera envoyée jusqu'en Orient. Et Barrault l'éloquent, toujours prêt à trouver titres et formules, — heureux aussi peut-être, en l'absence d'Enfantin, de faire acte d'initiative, — décide que les vrais saint-simoniens devront désormais s'appeler les *Compagnons de la Femme*. Quelques apôtres, il est vrai, font bande à part. Ils renient l'autorité de Barrault. Mais ils s'intituleront de leur côté : *Croyants à l'égalité de l'homme et de la femme*. Ainsi il apparaît que, moins de sept ans après la mort de l'auteur des *Cahiers des Industriels*, sur l'industrialisme qu'il avait planté s'est greffé

un féminisme dont la végétation surabondante cache presque le tronc primitif. La doctrine saint-simonienne en se développant a plus d'une fois changé son personnage principal. Au début ce sont les savants que « l'habitant de Genève » voudrait pousser au premier plan. A d'autres moments les banquiers prennent la tête. Puis la lumière se concentre sur les prolétaires. Finalement la femme paraît et accapare l'attention : dans sa gloire, dirait-on, tout le reste s'évanouit.

Déplacement d'intérêt bien fait sans doute pour surprendre Saint-Simon lui-même, s'il avait pu en être témoin. Enfantin se plaît à répéter, comme pour mieux faire apprécier la nouveauté de son évangile, que Saint-Simon n'a jamais parlé de la femme. Est-ce tout à fait exact? Au dire d'Olinde Rodrigues, Saint-Simon, dans ses derniers entretiens, avait le premier lancé cette formule grosse de conséquences : « Le véritable individu social, c'est le couple. » Bien des années auparavant, lorsqu'il prononce son verdict — si dur — sur l'Angleterre, il donne comme preuve des inconséquences où il se complaît la situation faite aux femmes : contre les mauvais traitements, les brebis, selon lui, y sont mieux protégées. Mais, tout compte fait, il semble bien que la femme n'ait pas tenu grande place ni dans la vie ni dans la pensée de Saint-Simon. On sait qu'un instant il eut la pensée d'épouser madame de Staël : belle chose à tenter, lui semblait-il, que ce ménage de génies ! Lorsque d'ailleurs il épousa mademoiselle de Champgrand, ce fut, paraît-il, à seule fin de pouvoir traiter à sa table les savants dont la conversation l'instruisait. D'Eichthal dira plus tard, non sans dédain, que dans la vie de Saint-Simon on ne trouve jamais que la servante : « Un peu moins que chez Socrate ! » C'est pourquoi Saint-Simon ne pouvait être le révélateur complet.

Du moins laisse-t-il échapper, dans ses derniers jours, deux paroles qui permettent de prévoir le sens où l'école va s'engager. « Souvenez-vous que pour faire quelque chose de grand il faut être passionné. » — « On a eu tort de conclure que le système religieux tendrait à s'annuler. » Paroles prophétiques en ce qui concerne les destinées de l'école. Nombre de ceux qui la formaient ressentirent en effet, au lendemain de la mort du maître, le besoin d'une vie religieuse, et d'une

vie religieuse où pourraient s'épanouir toutes les spontanéités des sentiments. Ce vœu à lui seul — le vœu romantique par excellence, pourrait-on dire, — ne devait-il pas tourner naturellement leur pensée vers la femme ?

On sait qu'entre 1820 et 1840, fatiguée de tant de secousses brutales et d'efforts stériles, la France cherche une foi apaisante : le mysticisme redevient à la mode. Plus vivement que beaucoup d'autres, les saint-simoniens en devaient éprouver l'attrait. Peut-être parce que plus longtemps que les autres ils ont été, pour la plupart, des intellectuels occupés à l'étude des lois de la matière. Parmi eux, beaucoup de polytechniciens, qui ont d'abord pensé en « brutiers », comme on disait alors. Une heure vient où ils sont comme sursaturés de mathématique et de physique : ils étouffent dans l'atmosphère des abstractions. Sur leurs fronts qui brûlent ils appellent, ils implorent l'onde du sentiment qui rafraîchit et régénère. Croyants d'autant plus passionnés demain qu'ils auront été hier des esprits critiques plus avertis.

Ajoutons que les saint-simoniens comptent dans leurs rangs plus d'un fils de la race messianique. Les Juifs gardent toujours le don de prophétie, dira d'Eichthal : ils en font profiter l'école où ils s'inscrivent. Eugène Rodrigues surtout, âme toujours vibrante et frémissante, propage autour de lui la fièvre religieuse. Bientôt emporté par la mort, après une touchante histoire d'amour contrarié, il garde dans la mémoire de l'école figure d'annonciateur. On pense accomplir sa volonté suprême en cherchant à créer, non plus seulement un centre de recherches et de réflexions sur le progrès de l'industrie et ses conséquences, mais un vaste foyer d'amour.

Autour de ce foyer, la place des femmes n'était-elle pas comme marquée d'avance ? Pouvait-on sans leur concours espérer une régénération du monde par le sentiment ? Quand le cœur recommence, comme dira Comte, son insurrection contre l'esprit, l'heure de la femme n'est pas loin de sonner. Ne lui a-t-on pas de tous temps reconnu le privilège de ces intuitions spontanées après lesquelles soupire l'homme qui a abusé de l'intelligence pure? En cherchant la religion comme il faisait, le saint-simonisme devait logiquement trouver

la femme sur son chemin. Pour l'application de sa méthode nouvelle, elle était l'instrument indispensable.

Il suffisait d'ailleurs, pour que le saint-simonisme fût amené à se pencher sur la femme, qu'il développât le programme posé par le maître lui-même. Préparer l'amélioration matérielle et morale du sort du plus grand nombre, faire cesser enfin toutes les formes de l'exploitation de l'homme par l'homme, tel était l'idéal légué par Saint-Simon, dans le *Nouveau christianisme*, à l'école qui voulait devenir une Église. Mais, dans l'armée des déshérités, à y bien regarder, les femmes ne sont-elles pas toujours au premier rang? Ne sont-elles pas presque partout soumises à une exploitation méthodique? Contre elles l'on peut se permettre légalement des abus d'autorité de toute sorte : abus d'autant plus choquants, en somme, qu'on leur a systématiquement ôté le pouvoir, peut-être même l'envie de protester. Pas plus que l'ouvrier, la femme n'a encore obtenu dans le monde moderne la possibilité de donner sa mesure et d'essayer ses facultés librement. Elle réclame la première les soins du saint-simonisme régénéré.

Elle lui offre en même temps un incomparable appui : celui de sa naturelle douceur. Le saint-simonien veut l'affranchissement des exploités, mais sans bouleversements, sans violences, sans batailles. C'est toujours son premier article de foi : il vient apporter la paix au monde. Contre l'émeute, si fréquente à cette époque, il élève une protestation inlassable : le pavé des barricades lui est aussi odieux que la baïonnette des Suisses. Son ambition est d'être avant tout une puissance de conciliation : par la seule force de sa persuasion il entend renouveler le monde. Comment dès lors n'invoquerait-il pas le secours de la femme ? Si tant de brutalités persistent, c'est qu'elle n'a pas été assez tôt appelée à prêter son lénifiant ministère. Vidal le déclare net aux jurés de Montpellier : « Ce n'est que par la douce influence des femmes que peut s'opérer pacifiquement l'affranchissement du peuple. » Elles seules, observait Enfantin dès 1831, dans son Ve Enseignement, pourront apporter l'apaisement à « ce monde de faillites et d'émeutes, de jeu et de fraude, de misère et de débauche, de suicides et de meurtres. » En

1833, dans les vers libres qu'il adressait au tribunal, il reprenait le même thème :

Oui, je vous le dis encore,
Dieu ne vous enverra
La paix, l'ordre et la liberté
Que vous cherchez en vain parmi vous
Hommes
Que par les femmes.

Et Barrault, dont le lyrisme est comme exaspéré par le ciel d'Orient, s'écrie : « O mère, ange que Dieu envoie au monde, c'est dans ta blanche main que reposera, glorieux et paisible, le globe qu'essaya d'enserrer la main sanglante des Césars. »

On reconnaît dans cette dernière formule une antithèse qui reste jusqu'au bout chère au saint-simonisme, la même qui servira de centre à la sociologie de Spencer : l'antithèse entre l'ordre militaire et l'ordre pacifique. Le progrès de l'humanité est un passage de celui-là à celui-ci. De toutes les façons, l'*Expositions de la doctrine saint-simonienne* développe cette idée : l'association humaine devient chaque jour plus large; la guerre recule, emportant avec elle mœurs barbares et institutions autoritaires, tout l'appareil de force qu'elle a si longtemps imposé au monde. On est bien loin, pensent les saint-simoniens, d'avoir tiré encore toutes les conséquences de ce changement d'axe. L'une des plus précieuses est précisément qu'il permet aux femmes de passer au premier plan. Leur cause est liée à celle de la paix. Leur intervention vient comme achever un mouvement de l'histoire : la logique de l'évolution conspire avec leur cœur.

Un jeune poète-ouvrier, à qui les saint-simoniennes votèrent une écharpe d'honneur, exprimait en ces vers la mission de la femme :

Retiens les bonds de ton coursier fougueux,
Noble soldat, et redresse ta lance.
Cessez vos cris, vos transports belliqueux :
Libre, en vos rangs une femme s'avance.

Sa voix, en travailleurs changeant vos bataillons,
Elle saura bientôt calmer toutes les haines,
Et dans nos vastes plaines
Le fer de vos mousquets creusera les sillons.

Refrain :

Parmi nous, femme douce et chère,
Viens pacifier l'univers,
Aux enfants viens donner une mère.
Viens, nos bras et nos cœurs te sont toujours ouverts.

Ainsi le féminisme des saint-simoniens se lie étroitement à leur pacifisme, et le sentiment d'espoir que la femme leur inspire est exalté par leur foi dans la paix, dont la femme est la prêtresse désignée. Par la religion que son cœur doit alimenter, elle ne fait rien moins qu'accomplir la loi historique préfixée par la philosophie de l'école.

Un sentiment qui pouvait se rattacher à tant de principes familiers devait acquérir une solidité particulière et résister à toutes les objections. De fait, les nouveaux croyants, chevaliers de la femme, supportent avec impatience les avertissements des plus bienveillants de leurs frères. Ils n'aiment pas qu'on leur rappelle qu'il y a d'autres questions, ni qu'on leur suggère d'autres solutions. Capella, Toussaint se permettent de trouver que l'on dévie, ou du moins que l'on piétine. N'avait-on pas annoncé *urbi et orbi* qu'on allait non pas seulement fonder le parti des travailleurs, mais leur apporter, par l'industrie réorganisée, des améliorations tangibles? Or le choléra les moissonne, leur misère empire. Et l'on ne fait rien, que des hymnes à la Femme. « L'élément industriel se meurt dans la doctrine. » « Faudra-t-il donc, demandait de son côté Ollivier, vivre de rêves tant que la femme ne sera pas là? »

A quoi Enfantin répond à sa manière : *Oculos habent et non videbunt*. Comment ne voyez-vous pas la force d'attraction supérieure que gagnera la doctrine lorsque les femmes s'en mêleront? Comment ne comprenez-vous pas que sans leurs mains délicates les blessures mêmes qui vous attristent le plus, celles de corps ouvriers, ne sauraient se fermer? Michel Chevalier, de son côté, avertit Béranger qu'il ne faut pas songer à obtenir ni à l'extérieur une paix digne de ce nom ni à l'intérieur une bonne loi sur les céréales tant que les femmes ne se seront pas mis en tête de « faire quelque chose pour le peuple ».

« Rien de grand en politique ne se fera sans elles. Aucune grande amélioration ne sera opérée sans elles. Aucune grande expédition n'aura plus lieu sans qu'elles l'aient voulue et qu'elles y prennent part. »

Ainsi l'idée féministe envahit en quelque sorte toute la conscience des nouveaux croyants. Ils s'acheminent vers cette conviction impérieuse : toutes les erreurs de la civilisation tiennent au fait que l'homme a oublié les droits et les pouvoirs de la femme. Tant que celle-ci ne sera point solennellement réhabilitée, définitivement affranchie, point de salut, pour personne, à espérer.

*
* *

Mais comment entendre cette réhabilitation, cet affranchissement? Pour les rendre possibles, sur quels points faut-il rectifier les institutions ou les mœurs? C'est ici que le nouveau pape s'embarrasse et que les plus grandes difficultés attendent son Église,

Le véritable individu social est le couple. On prêtait cette formule à Saint-Simon. On la retrouvait chez Fourier. Elle fut, dit-on, le point de départ de la réflexion des saint-simoniens sur la situation faite aux femmes. Mais il est à noter qu'elle ouvre plus d'une perspective : les points d'arrivée peuvent être fort éloignés les uns des autres. En fait, Auguste Comte aurait volontiers souscrit à cette thèse. Proudhon aussi, tout au moins lorsqu'il reprend l'idée de l'*Androgyne*, et y voit le nécessaire organe de la justice. Ni l'un ni l'autre pourtant ne songent à affranchir la femme. Ils demeurent singulièrement plus près de Bonald que d'Enfantin.

Ajoutons que le saint-simonisme religieux se présente initialement comme une restauration du sentiment de la hiérarchie. Fidèle sur ce point aux répugnances de Saint-Simon lui-même, antiégalitaire en même temps qu'antirévolutionnaire, il veut des supérieurs qui classent et des inférieurs qui s'inclinent. On aurait donc pu attendre du saint-simonisme une théorie du couple qui fût elle-même une théorie hiérarchique. Elle aurait rappelé à la femme

que l'individu social veut la subordination de l'un de ses éléments à l'autre. Elle lui aurait offert des raisons nouvelles de s'incliner devant les antiques servitudes.

La pensée saint-simonienne prit une tout autre route. *Croyants à l'égalité de l'homme et de la femme*, ce fut un des titres choisis après 1833, nous le rappelions, par certains adeptes de l'école. Mais dès avant 1830, c'est bien l'égalité que le révélateur promet à la femme. L'égalité et la liberté : sentiments révolutionnaires, principes individualistes, legs du XVIIIe siècle qui viennent s'encastrer, dirait-on, dans le vocabulaire hiérarchique des saint-simoniens comme des fragments de lave dans le mur d'une église.

Que la femme soit traitée en égale, et que sa liberté essentielle soit respectée, conditions inéluctables en effet, pense Enfantin. pour que cesse l'exploitation brutale et sournoise dont elle est victime. Mais on peut dire qu'il s'arrête bientôt sur la pente individualiste, puisqu'il ne voit d'émancipation possible pour la femme que dans et par le couple. C'est sur la régénération de l'unité domestique qu'il concentre tout son effort : d'une réforme du mariage il attend la restauration des droits comme l'accroissement des pouvoirs de la femme.

De cette réforme du mariage, on a dit qu'elle visait à sa dissolution : la promiscuité était au bout. Enfantin avait le droit de protester contre cette déformation de sa pensée. S'il réservait en effet au couple-prêtre, sous des formes qu'il restait d'ailleurs à déterminer, des privilèges ou des charges assez équivoques, ce qu'il réclamait pour le concours des hommes et des femmes, c'était simplement la liberté du divorce. Il reste vrai qu'il justifiait cette requête par une argumentation tranquillement audacieuse où se mêlaient de la plus curieuse façon principes fouriéristes et principes saint-simoniens, vivifiés les uns et les autres par ces leçons, de la vie qu'Enfantin ne pouvait manquer de collectionner : le révélateur s'aidait chez lui des révélations des prêtres-confesseurs.

Pour marquer ce que le rêve d'Enfantin doit à l'inspiration fouriériste, il faut remonter jusqu'à l'optimisme qui fonde chez l'inventeur *harmonien* l'apologie des passions. Optimisme

amoral, comme on dirait aujourd'hui, et même directement hostile à ce que Fourier appelait déjà le *moralisme*. Fourier distingue bien des variétés de passions. Il refuse d'en condamner aucune. Les assouvir en les employant, c'est sa prétention. Toutes ont leur place marquée dans la maison du Seigneur — pour peu seulement que celle-ci soit rebâtie selon le plan fouriériste. Ne retrouve-t-on pas des traces de ce même esprit dans la théorie des diverses « natures » qu'élabore Enfantin? Selon lui il y a des natures faites pour le constance. D'autres ont besoin de variété. Les premières, aux affections profondes et durables, sont les *immobiles*. Aux autres, les impressions vives, mais passagères : ce sont les *mobiles*. Celles-ci ne méritent-elles donc pas autant que celles-là que l'on tienne compte de leurs tendances? Faut-il continuer de faire peser sur elles une contrainte trop lourde ?

Vous ne condamnez plus la jeune veuve à un veuvage éternel : condamnez-vous le mal marié à un mariage plus triste que le veuvage? Ainsi, comme Fourier plaidait naguère pour ceux qu'il disait atteints de la papillonne, Enfantin plaide pour les inconstants. Et, comme Fourier demandait plus de variété dans le travail, Enfantin réclame plus de liberté dans l'amour. Laissons du moins les *mobiles* aller à des amours nouvelles, pourvu seulement que ces unions les élèvent en effet à un niveau de vie supérieur et soient bien, comme on disait dans le langage de l'école, des « unions progressives ».

Dans ces convictions Enfantin ne pouvait qu'être confirmé par des expériences que, consolateur et confesseur, il était à même d'accumuler. L'une des premières femmes qu'il eut à réconforter était justement de ces natures vives, primesautières, attirantes, piquantes, que l'ont voit mal murées dans la tristesse des souvenirs. Quand son mari mourut, happé par une machine dans sa fabrique, Élisa Vandermey pensa mourir aussi. Mais une vie ardente était en elle, qu'elle ne pouvait longtemps comprimer. Cette veuve, jeune et jolie, que l'on sentait si consolable continuait malgré elle à faire des conquêtes. Ne faillit-elle pas faire perdre la tête au prédicateur Duveyrier ? Lorsque Enfantin plaidait pour les natures vives et mobiles, il n'est pas douteux que la touchante et troublante

image d'Élisa passait devant les yeux du fascinateur fasciné.

Pitié bientôt généralisée, d'ailleurs : elle ne tarda pas à s'étendre sur toutes les incomprises, sur les déchues, sur les révoltées. Avec une préférence hardie, le nouveau sauveur se penche sur les abîmes où gémissent tant de malheureuses. La réprobation dont on les accable constitue-t-elle un obstacle à leur chute ou un remède à leurs maux? Ni l'un ni l'autre. En face de ces situations qu'il est lâche de voiler, force est donc de prendre une attitude nouvelle. Lorsque Claire Bazard apprit que Jules Lechevalier, l'un des apôtres, s'était mis en tête d'épouser une actrice, elle fit entendre la protestation des honnêtes femmes outragées, elle signala le danger d'ouvrir la nouvelle famille à des femmes de mœurs trop libres. Mais précisément Enfantin n'entendait plus tolérer qu'elles fussent mises au ban. Même leurs manières d'être présentaient à ses yeux l'avantage de poser nettement des problèmes qu'une société civilisée devait avoir à cœur de résoudre. Plus tard, dans une séance solennelle où l'on reçut Julie Fanfernaut, il ira jusqu'à déclarer : « Oui, nous avons besoin de femmes qui sortent des habitudes ordinaires de la vie féminine imposées par la loi chrétienne. » Il rend grâce aux hors la loi de remettre chaque jour sous les yeux du monde la nécessité de changer la loi. Il se fait l'avocat de celles qui restent les païennes pour nous forcer au plus difficile, au plus salutaire des examens de conscience. Il défend lui aussi, lui d'abord, qu'on insulte la femme qui tombe : combien de fois l'accusée ne pourrait-elle s'ériger en accusatrice? Et ainsi, avant que Proudhon ne lance son fameux hymme à Satan, il entonne une sorte de *Gloria* aux anges rebelles : « En présence de ces femmes, ému par leurs douleurs et par les désordres que leur révolte enfante, frappé de la puissance prodigieuse qui est étouffée et torturée de mille manières dans ces êtres réprouvés par l'Église, anges rebelles qu'elle a en vain foudroyés pendant dix-huit siècles, filles de Satan qu'elle a crucifiées dans leur esprit, ne pouvant les crucifier dans leur chair, démons qu'elle a méprisés, avilis, damnés. » Il veut que tout le monde sente la nécessité d'une révision des valeurs.

Si l'on est enfin décidé à chasser du monde les deux brebis

tarées, prostitution et adultère, il faut qu'une loi plus souple laisse du champ aux passions qui chaque jour, sournoisement, les ramènent au milieu de nous. Si l'on veut cesser de vivre dans une hypocrisie qui est la pire des corruptions, il faut décidément cesser de réprouver ce qu'on est impuissant à réprimer : faire la part du feu, achever la réhabilitation de la matière, c'est l'audace qui n'est que de la sagesse.

« Réhabilitation de la matière. » Enfantin retrouvait donc, pour justifier les aspirations que lui suggérait la vie, une vieille formule saint-simonienne. Mais il y versait un contenu nouveau. Du moins faisait-il monter à la surface des éléments jusque-là inaperçus. La réhabilitation de la matière n'est d'abord autre chose pour les saint-simoniens que la réhabilitation du travail. Fidèles en cela encore aux vœux des Encyclopédistes, ils ne veulent plus que soient méprisés, maintenus dans l'ombre, renvoyés au bas de l'échelle ceux-là qui manient la matière et dont le labeur multiplie les produits nécessaires à l'humanité civilisée. Relève la tête, producteur; réclame ta juste part et d'honneur et de pouvoir. C'est le premier sens de la formule.

A cette première interprétation, une autre s'annexe aisément. On entend réhabiliter non pas seulement le travail mais le besoin qu'il satisfait. Et si certaines classes, celles qui précisément fournissent à l'œuvre de production leurs énergies actives, voient mal satisfaits leurs besoins vitaux, on proclame qu'elles ne doivent plus avoir honte de revendiquer, front levé et mains tendues, leur part de bien-être. « Le bonheur — entendez le bonheur des peuples — est une idée neuve en Europe », disait Saint-Just. Plus consciencieusement que personne les saint-simoniens ont prôné cette nouveauté. Leur romantisme d'ingénieurs-apôtres répudie tout ascétisme et loue les conquêtes de l'industrie non pas seulement pour la puissance sur les choses qu'elle prête à une élite, mais pour le bien-être qu'elle met, qu'elle doit mettre à la portée de la masse. « Il suffit, s'écriera Duveyrier, que le peuple respire à l'aise, qu'il se chauffe, qu'il se rafraîchisse, selon que le ciel est de glace ou d'airain ; il faut qu'il soit fier de son repas, de son vêtement; il faut qu'il danse, qu'il chante, que les délices des arts n'aient point

pour lui de mystères, afin que les traits de son visage soient toujours épanouis. » Ailleurs il demande à Dieu pour le peuple « une vie d'ouvrier-géant, rayonnant de gloire et de plaisir ».

Par cette pente, Enfantin était naturellement conduit à la réhabilitation des sens eux-mêmes. Ce qu'on avait dit d'abord de la vie économique, il le redit de la vie conjugale. Et il demande avec une simplicité intransigeante dont la candeur est l'excuse, que l'on transpose, dans l'ordre des relations entre sexes, les solutions à la fois organisatrices et libératrices rêvées pour le travail. En amour aussi, il importe de faire disparaître non seulement les exploitations injustes, mais les inutiles contraintes.

Le peut-on si l'on continue à jeter sur les protestations de la nature un voile d'hypocrisie ? si l'on ne relève pas enfin la chair de l'anathème dont l'a si longtemps couverte la tradition chrétienne ?

« Guerre à la tradition chrétienne » — serait-ce donc le mot d'ordre de ces chevaliers de la femme, héritiers enhardis de l'auteur du *Nouveau christianisme*? Oui et non. Les saint-simoniens combattront le christianisme, mais en saint-simoniens : toujours prêts a emprunter quelque chose à leurs adversaires mêmes, et à leur dire merci en leur donnant congé. La philosophie de l'histoire familière à l'école opère ici son miracle accoutumé : ceux qui ont choisi pour guide cette colonne de lumière sont à jamais empêchés de reprendre envers les croyances qui firent la grandeur du moyen âge, l'attitude toute négative et critique des iconoclastes du XVIIIe siècle. Réaction nécessaire contre l'excès du naturalisme païen, le christianisme n'a pas eu tort d'exalter avant tout l'esprit. Son spiritualisme a même concouru à rehausser infiniment le prestige de la femme : une Élue, mère du sauveur, demeure entre la divinité et les hommes le plus compatissant des intermédiaires. Seulement, en même temps qu'il la glorifie, le christianisme humilie la femme. Il l'écarte de la fonction sacerdotale et la confine dans une vie diminuée. Il paraît croire que si on lui laissait quelque liberté, par ses charmes, ses blandices et ses caprices, Satan aidant, la chair redeviendrait tyrannique. C'est dire que la religion chrétienne en est restée à la conception *dualiste* du monde.

Partout elle voit des antithèses fatales. Quant aux synthèses possibles, elle ne les aperçoit pas. Au saint-simonisme revient précisément cette mission, la plus sainte parce que la plus humaine de toutes : faire cesser le duel séculaire entre l'esprit de l'antiquité et celui du moyen âge. L'heure des réconciliations fécondes a enfin sonné. Chacune des deux thèses opposées a été à son tour poussée à l'extrême et réfutée par l'absurde. Il est temps de conclure en harmonisant : on retiendra l'hommage rendu par le christianisme à l'esprit ; mais on relèvera la chair de l'excommunication lancée contre elle. Dès 1830, écrivant au correspondant anglais d'Eugène Rodrigues, Enfantin se trace cet ambitieux programme : « Il faut être à cheval sur les deux rameaux du tronc universel ; il faut remonter les deux fleuves vers leur source commune. »

Prendre des deux mains, réconcilier, synthétiser, telle est bien l'ambition caractéristique de ces révélateurs-historiens, promulguant leur loi nouvelle du haut d'une théorie de l'évolution sociale. Et c'est cette même ambition qui mène Enfantin à son rêve suprême, chef-d'œuvre d'une exaltation sentimentale développé par une inexorable logique : nous voulons parler des prérogatives du couple-prêtre. Loi vivante, idéal incarné, ne faut-il pas qu'il assemble en lui toutes les perfections imaginées par les hommes, et que sa nature soit le foyer commun des natures divergentes? Dès lors, de quel droit rangerait-on le prêtre et la prêtresse parmi les *immobiles* plutôt que parmi les *mobiles*? Il importe qu'ils participent aux deux natures. En langage platonicien, ils devront réconcilier l'unité et la variété, le repos et le mouvement. C'est dire que, sans cesser d'être unis, chacun des deux conjoints du couple sacerdotal pourra agir, non par l'esprit seulement, mais par les sens, sur tel de ses inférieurs qu'il aurait besoin ou de surexciter ou de calmer. Liberté hors cadre indispensable au couple-prêtre, pour qu'il puisse en effet représenter le révélateur complet et remplir jusqu'au bout son office social. Voilà au bord de quels abîmes son désir de synthèse conduisit ce confesseur philosophique. Ses collaborateurs effarés eurent-ils si grand tort de dire, au premier moment, qu'il ne tendait à rien moins qu'à réha-

biliter la chair, et qu'en effet par de telles fantaisies le lien familial était décidément compromis?

Il faut dire qu'Enfantin lui-même sent le danger. Arrivé au bord de l'abîme, brusquement il recule. Il ne veut plus regarder. Il ne veut rien préciser. A dessein il demeure dans le vague et dans le provisoire. Pour formuler la loi définitive des relations entre les sexes, il prie qu'on le supplée. Habitué à promulguer ses révélations de haut, le voici tout à coup qui s'humilie. Il remet ses tables de législateur. A qui? A la femme elle-même. Une femme mieux qu'un homme peut dire la loi de convenance suprême. Ce qu'a pu avoir de brutal la parole du révélateur — immoral peut-être par souci d'une moralité supérieure — elle l'adoucira : elle adaptera l'idéal qu'il n'a qu'entrevu aux exigences mystérieuses de la nature féministe. L'important c'est que pour prononcer les mots qui lient et qui délient, la femme soit libre en effet, et que les hommes, respectueux, soient prêts à « l'écouter en fermant les yeux ».

Cet appel à la femme fut la plus belle invention d'Enfantin ; ce fut du moins, — si l'on veut écarter ici tout soupçon de machiavélisme, — la plus belle trouvaille d'un instinct de chef de secte.

Trouvaille inattendue en somme. Les saint-simoniens, en règle générale, n'appartiennent-ils pas plutôt à la race des systématiques autoritaires? Ils ne sont pas ordinairement si respectueux de la liberté des gens qu'ils prétendent sauver. Lorsqu'ils décident de fonder le parti des travailleurs et donnent le pas dans leurs préoccupations à la question ouvrière, ils ne cessent pas pour autant d'édicter des plans auxquels leurs frères ouvriers doivent se plier en silence. Conscients de leur capacité intellectuelle, ils considèrent que leur premier devoir est d'ordonner, c'est-à-dire à la fois de combiner et de commander.

De nos jours nous avons assisté à l'essor d'une école qui se prétendait à la fois bergsonienne et syndicaliste : s'appuyant sur une philosophie de l'intuition et de l'action, elle posait comme premier principe qu'il faut avant tout respecter la spontanéité ouvrière, et attendre avec une discrétion méthodique les règles que sa vie même, efforts professionnels et

élans révolutionnaires mêlés, ne manquerait pas de faire jaillir. Tactique dont on a pu dire qu'elle nous menait précisément aux antipodes du dogmatisme saint-simonien. On négligeait seulement d'ajouter que cette même attitude, qu'il n'a pas su prendre vis-à-vis de la classe ouvrière, le saint-simonisme le prend vis-à-vis du sexe féminin. Devant la femme il dépouille son orgueil scientifique, et déclare attendre l'oracle de la spontanéité législatrice qu'elle cache dans son cœur.

On comprend qu'Enfantin ait insisté sur ce thème. Il ne se tire pas seulement d'embarras par cet ajournement des solutions précises. En remettant à la première intéressée le soin de la formule, il se donne au bon moment l'avantageuse apparence d'une délicatesse suprême. Enfin, et surtout, il crée, dans le groupe qui lui garde confiance, un état d'attente et d'espérance inquiète, sorte d'hypnose collective, tout à fait propice aux émotions religieuses.

L'*Attente*, — ce fut le titre d'une ardente prière que composa le révélateur, au lendemain de sa condamnation :

Grand Dieu ! j'ai fait ta volonté, j'attends ta nouvelle parole... J'attends, et la douce voix que tu m'as promise se tait ! Que ce silence est lourd à mon âme? Et pourtant je te rends grâce, ô mon Dieu ! J'aurais besoin de te sentir muet en moi pour avoir foi en elle autant qu'en moi-même ; j'avais besoin de te chercher...

Attendre ! Attendre ! Que fait-elle à cette heure ! Depuis si longtemps que je l'aime ! dis-moi, mon Dieu, dis-moi si déjà elle m'aime aussi !

Et ces enfants que ta bonté m'a donnés, Père ! C'est pour eux surtout que je te prie...

Ils souffrent, ô mon Dieu ! Ils souffrent, car parmi les hommes tu les a choisis hommes de désir et d'amour ; ils souffrent, car les apôtres de l'affranchissement de tes filles ne peuvent vivre longtemps privés de la moitié de leur vie...

Les apôtres vivent en effet dans l'énervement. Ils se demandent les uns aux autres : « Ne vois-tu rien venir? » Ils scrutent l'horizon. Ils notent les signes. Les audacieuses entreprises de la duchesse de Berry en France, celles de Marie-Christine en Espagne — sans compter la mort de Napoléon II et le retour d'une comète — n'annoncent-elles pas que l'année 1833 doit être *l'Année de la mère*? Elle paraîtra, et non seulement,

prophétisait Michel au fond de sa prison, chacun de nous trouvera dans son cortège « celle qui de sa vie complètera la science », mais encore l'univers réconcilié avec lui-même connaîtra de magnifiques « journées de gloire et de bonheur, de richesse et de poésie ». La hiérarchie ne sera plus lourde : la grâce de la femme ne rend-elle pas l'autorité séduisante? Les luttes ne seront plus brutales : la douceur de la femme n'impose-t-elle pas l'humanité à l'homme?

Ainsi les nouveaux croyants en viennent à attendre de la femme de véritables miracles. Saint-Simon avait dit : l'âge d'or est devant nous. La femme en tient les clefs, pensent les saint-simoniens. Un geste de sa main blanche aplanira tous les obstacles où ils se sont heurtés, comme il pansera les blessures qui les ont meurtris.

La vie de leur petite Église n'a été en somme qu'une longue série de déceptions. Ils n'ont pas réussi à convertir le monde bourgeois. Ils ne réussissent guère à sauver le monde ouvrier. Poursuivis par la Justice, caricaturés par les journaux, hués par les foules dans les rues, et au total — c'est le plus dur — ignorés du plus grand nombre, leurs déceptions accumulées alimentent les brûlantes invocations qu'ils ne cessent d'adresser à la femme.

Mais bientôt l'attente passive ne leur suffit plus. Ils veulent aller au-devant de la libératrice. Il leur faut l'action, ou tout au moins le mouvement. Leur secte persécutée met son espoir dans la migration. Sur Paris qui les méconnaît, ils ont secoué la poussière de leurs souliers : ils ont « cassé » la ville du plaisir au profit de Lyon, ville du travail. Mais Lyon est trop proche encore et trop connue. Ce n'est pas en France, ce n'est pas en Occident que la femme se relèvera. En des régions plus lointaines, plus mystérieuses elle se cache sans doute. Vers l'Orient ! Ce mot d'ordre éclate sur les lèvres de Barrault inspiré. L'Orient, berceau des religions, l'Orient, terre du rêve, l'Orient, patrie regrettée de tous les romantiques, où l'exubérance de la nature exaspère les sensibilités ! La femme y est plus humiliée qu'ailleurs. Raison de plus pour qu'elle s'y relève et sous ce ciel de feu fasse épanouir la Loi nouvelle. « C'est là, disait Hoart, que beaucoup dont la nature est aventureuse et bouillante trouveront leurs épouses. » C'est

là aussi que sera scellée définitivement, pour la libération du monde entier, la réconciliation de la chair et de l'esprit.

Une petite troupe prit la mer à Marseille, débarqua à Constantinople, — où Barrault, aidé par deux voyantes, avait déduit que devait se révéler la Femme, — et salua respectueusement toutes les filles d'Orient qu'elle put rencontrer. Le Grand Seigneur ne tarda pas à prendre ombrage de ces hommes trop polis pour les femmes. Il les envoya prophétiser à fond de cale et les fit débarquer à Smyrne. Le *Voyage messianique* finit dans le marasme. Une partie des apôtres alla rejoindre en Égypte Enfantin libéré. Il leur rendit courage en s'efforçant de les détourner doucement de l'espérance obsédante que lui-même leur avait suggérée, et que la femme n'exauçait point. L'industrie n'était-elle pas après tout le meilleur appel à la femme? « Le globe, voilà notre fiancée, notre mère pour le moment. Embrassons, caressons la terre. » En termes moins lyriques : « Reprenons pelle et pioche en main. Dressons le barrage du Nil. Préparons l'isthme de Suez. » Déçus par la femme, les apôtres vont redevenir ingénieurs.

***

La crise de mysticisme féministe que le saint-simonisme traversa fut par bien des côtés une crise tragique. Elle fit plus d'une victime. Enfantées dans la douleur, ces audacieuses théories enfantèrent de la douleur à leur tour.

On a plus d'une fois rappelé l'extraordinaire spectacle que donna la famille saint-simonienne, bouleversée et bientôt déchirée par les révélations du Père. Après les longs et violents débats des deux papes, Enfantin et Bazard, arpentant jour et nuit la bibliothèque de la rue Monsigny — « deux mondes aux prises », disait Reynaud —, quand le collège eut à faire œuvre de concile et à prendre parti sur le dogme nouveau, l'exaltation collective fut à son comble : confessions publiques, délires prophétiques, extases, catalepsies, rien ne manque à ces scènes, dignes des anabaptistes, remarquait Louis Blanc, documents précieux pour quiconque s'intéresse à la psychologie des sectes.

« Nous avons été une fournaise, s'écriait Duveyrier, et

dans ce brasier, nouveau buisson ardent, d'où la voix mâle de l'homme devait cette fois faire appel à la femme, combien de passions mauvaises se sont tordues ! Que de soupirs, de pleurs, de rudes angoisses ! Que de jours sans repos ! de nuits sans sommeil ! »

Celles qu'on voulait libérer ne furent pas, cela va de soi, les dernières à souffrir. Directement ou indirectement, beaucoup de femmes furent atteintes au cœur par le geste d'Enfantin. Dès les premiers temps de la prédication, les femmes étaient venues nombreuses au saint-simonisme, attirées, non seulement par l'éloquence des orateurs, mais par cette atmosphère de religiosité qui de prime abord, écartait beaucoup d'auditeurs. Quand le *Degré des Ouvriers* fut constitué, beaucoup d'ouvrières — repasseuses, tresseuses, brunisseuses, matelassières — prirent rang parmi les catéchumènes. Et l'on trouva, pour servir de *directrices* aux douze arrondissements, des femmes très distinguées, qui prirent tout à fait au sérieux leur apostolat. Claire Bazard partageait avec Fournel l'honneur de diriger le Degré. Cécile Fournel et Aglaé Saint-Hilaire furent admises en même temps qu'elle à faire partie du collège. L'Église saint-simonienne eut donc des *sœurs* devant qui furent levés tous les voiles. De la crise morale déchaînée par le rêve d'Enfantin des femmes furent témoins, et bientôt victimes.

La première à saluer est celle qui resta jusqu'au bout dans l'ombre, et ne connut du saint-simonisme qu'Enfantin : l'amie fidèle qui lui donna un fils, et à qui il refusa de donner son nom. Six cents lettres d'Adèle Morlane sont conservées aux archives de l'Arsenal. Et l'on y voit se poursuivre, pendant bien des années, l'effort désespéré de l'amante-mère qui veut se faire épouser : un cri de colère parfois, puis une résignation feinte, une patience adroite, la force de sourire à travers les larmes. Rien ne put fléchir Enfantin. Ne fallait-il pas que le prêtre illuminé attendît la femme révélatrice qui devait occuper le fauteuil laissé vide à côté de lui sur les estrades? Même lorsque cette espérance s'éteignit au cœur des croyants, Enfantin se refusa à un mariage selon la loi chrétienne. C'eût été se renier, pensait-il. On l'a loué de cette dure fidélité à ses principes. Il faut dire qu'avant même de les

poser, il refusait avec énergie de s'embarrasser d'Adèle. Dès 1827, sur le papier même d'une lettre où elle laisse entrevoir ce qu'elle rêve pour l'avenir, il esquisse ainsi son propre portrait.

Tu me dis que tu es pour moi ce que j'ai toujours désiré que tu fusses. Il me semble que non. Je suis très entêté, ce qui est à peu près la même chose que entier ou despote. Moins on s'abandonne à moi, moins je me livre moi-même. En un mot, *je veux être adoré.*

Quel éclair ce dernier aveu ne projetait-il pas sur la psychologie d'un prophète qui fut peut-être un trop bel homme, et trop conscient de sa puissance fascinatrice ! Lorsque, quelques années plus tard, les idées d'Enfantin sur la femme et sa mission se précisèrent, Adèle Morlane, — sa pauvre pleureuse, comme elle disait, — put se consoler en songeant qu'un dogme supérieur, non un caprice personnel exigeait son humiliation continuée, et que sur son chagrin foulé aux pieds se dresserait une loi nouvelle[1].

Pour que la hardiesse de cette loi échappât aux interprétations malicieuses, et que ses défenseurs ne fussent pas soupçonnés de chercher simplement un moyen de légitimer leurs passions, le révélateur, lorsqu'il organisa une retraite d'hommes à Ménilmontant, commanda le célibat. Ainsi des ménages unis durent se séparer ; et d'autres sources de larmes furent ouvertes. Cécile Fournel — la « timide Cécile » — en faillit mourir. Après la prise d'habits de son Polyeucte, la Pauline saint-simonienne veut d'abord s'expatrier ; puis elle revient rôder autour du couvent nouveau :

Comment, écrivait-elle à Enfantin, ai-je pu porter l'oubli de ce que je me devais à moi-même jusqu'à venir chercher mon exil ici, près du lieu où il se renfermait, sans autre espoir que de respirer le même air que lui? Pourquoi? C'est que je n'ai pu soutenir la vue de sa douleur, c'est que je l'aime...

Et vers l'inspiré cruel, elle élève cette douce plainte, qui tourne en un terrible réquisitoire :

1. Tu pleures seule, écrira Enfantin à Thérèse Flachat. Sais-tu qui nous donne cette prodigieuse cruauté? C'est celui qui veut que la femme et le prolétaire soient affranchis, — par nous.

Ah ! je vous en conjure, songez de quelles affections ce pauvre ami était entouré ! Notre amour était bien un amour d'avenir, et cependant vous nous avez séparés, comme ceux qui souffraient d'être ensemble ; vous avez rompu notre union, la plus tendre, la plus complète que j'aie connue... Il le fallait, dit-on ! Je ne murmure point. Je voulais seulement vous prier de l'aimer assez pour qu'il ne souffrît pas, pour qu'il pût retrouver dans votre amour de père la compensation de celui que mon cœur de femme lui conserve sans que sa vie puisse en être embellie, sans que chaque heure qui s'écoule vienne le lui révéler comme dans le passé...

D'autres ruines encore se laissent apercevoir. Le petit monde saint-simonien connut par expérience adultères, divorces, suicides même. Claire Bazard — selon M. Weill, la véritable reine du saint-simonisme, dont Suzanne Voilquin nous dit l'éloquence facile et l'autorité un peu sèche, elle qui se scandalisait à l'idée que Chevalier pût épouser une actrice, et eut un sursaut de dégoût la première fois qu'Enfantin, dans une promenade aux Tuileries laissa transparaître ses rêves, — Claire Bazard elle-même fut détournée de ses devoirs par un certain Marguerin, qui devait revenir au catholicisme, et qui fut l'un des premiers à poser dans la secte la question de la morale sexuelle. D'autres maris apôtres, Rodrigues, Flachat, avaient éprouvé, au témoignage d'Enfantin, la même disgrâce. Bazard prit la sienne avec une grande dignité. Il ne voulut point se séparer de sa femme, victime, disait-il, d'une situation fausse et d'une vie anormale.

Suzanne Voilquin, elle, la « fille du peuple », qui devait déployer tant d'énergie dans l'expédition d'Égypte, libéra son mari. Elle découvrit chez lui, sur le tard, une tendance à la mobilité. Une jeune saint-simonienne lui inspira une passion qu'il ne sut cacher. Pour qu'ils pussent s'épouser, Suzanne voulut le divorce. Et dans un article de *la Tribune des Femmes*, elle exposa les raisons de son sacrifice, qu'elle offrait aux « idées nouvelles ». Sitôt le divorce décidé, elle avait eu le courage d'écrire à Enfantin : « Je suis seule maintenant. Mais j'ai mis un homme au monde en déposant mes droits sur l'autel de l'humanité, en le faisant libre. » Elle ajoutait : « Désormais, quitte envers mon passé, je veux à mon tour penser, aimer, agir librement. Je veux vivre enfin ! »

Celle dont les malheurs eurent le plus de retentissement fut Claire Démar. Cette petite femme brune aux traits réguliers, à l'air fier et un peu dur, au langage abondant mais heurté, ne chercha guère dans le saint-simonisme que la licence d'aimer. Au reste, la doctrine eut de la peine, assure Suzanne Voilquin, à la détacher des « idées républicaines ». Le sentiment qu'elle inspira à un jeune ouvrier, Pierre Desessarts, ne suffit pas à l'attacher à un monde qui la méconnaissait, et où elle portait « le vif sentiment d'une valeur native sans cesse refoulée ou flétrie ». Ils se suicidèrent, — comme plus tard une autre rédactrice de *la Tribune des Femmes*, Maria-Reine Flichi, passée au fouriérisme, qui préféra mourir que de céder à son amour pour un des propagandistes de la doctrine phalanstérienne; comme aussi plusieurs ouvriers-poètes : Jules Mercier, Chanu, Charles Gille à qui Vinçard, dans ses *Mémoires épisodiques d'un vieux chansonnier saint-simonien*, donne un souvenir mélancolique.

Aux uns donc comme aux autres, aux prolétaires exaltés et aux femmes affranchies, le tourbillon saint-simonien tournait la tête. Beaucoup y perdirent décidément l'équilibre. Lorsqu'en 1853 dans l'*Almanach des Femmes*, Marie (Marie Talon, sans doute), écrit une notice sur l'école saint-simonienne, elle ne manque pas de noter que la thèse d'Enfantin ne fut pas seulement mal comprise au dehors : elle entraîna, au sein même de la famille, plus d'une « erreur » de femmes, cause « de pleurs amers et d'horribles souffrances ».

> Telle souffrait de ses liens qui se crut le droit de les briser ; telle comprimait une passion, qui cessa de se contenir ; telle autre crut à la moralisation par l'amour, et se vit entraînée dans un précipice par celui qu'elle voulait sauver...
>
> Et pourtant elles s'étaient aventurées avec un saint transport dans cette carrière où toutes ont perdu la paix et le bonheur, si ce n'est la moralité et la vie.
>
> Placée plus d'une fois au milieu de ces êtres que Dieu a voués aux épreuves de la recherche, j'ai pu comparer les conséquences aux principes et, je dois le dire, l'amour de l'homme et de la femme n'a rien produit dont l'âme ait à se réjouir.

La saint-simonienne déçue conclut, farouche, qu'il ne peut décidément exister de femme libre que dans et par le célibat,

en dehors de toute domination, de toute influence d'homme : des Vierges seules sauront être des Rédemptrices.

***

Les conclusions que les femmes tirent de cette crise, les principes qu'elles invoquent pour justifier leur conduite, les réformes générales enfin qu'elles réclament, voilà ce qui mérite, plus encore que leurs peines d'amour, d'intéresser l'historien. On mesure ainsi ce qu'elles ont pu léguer à la pensée féministe d'aujourd'hui.

Les saint-simoniennes comprirent bientôt la nécessité de rédiger elles-mêmes leur programme. Elles ne se contentèrent pas d'organiser entre elles des souscriptions pour éditer les conférences qui les avaient enthousiasmées. Elles voulurent avoir leur journal.

Ce ne fut d'abord que le livre des actes, où elles se contentaient de consigner et de glorifier les faits et gestes des nouveaux apôtres. Ici encore elles demeurent comme agenouillées dans l'ombre et se contentent d'adorer. Mais bientôt parut un journal de doctrine, on pourrait presque dire — si l'expression ne détonnait, appliquée à l'école pacifiste par excellence — un journal de combat. L'amour-propre féminin y excluait les hommes de la collaboration, comme l'amour-propre ouvrier plus tard fermera le journal *l'Atelier* aux rédacteurs bourgeois. *La Femme libre, l'Apostolat des femmes, la Femme nouvelle, la Tribune des Femmes*, ces titres successivement arborés disent assez l'esprit du journal. Aux souvenirs du saint-simonisme des formules qui sentent leur XVIIIe siècle reviennent se mêler : « Nous naissons libres comme l'homme... Nous naissons libres et égales à l'homme... » Conclusion : il est injuste qu'une moitié du genre humain fasse la loi à l'autre, alors surtout qu'un sexe est si malhabile à comprendre l'autre. Un seul espoir de salut demeure : que la femme, conformément à la pensée profonde d'Enfantin, se confesse publiquement, et, si longtemps inconnue de maîtres à la fois orgueilleux et brutaux, prononce elle-même enfin la loi qui convient à sa nature.

Difficile entreprise, et qui n'alla pas sans heurts, on le

devine à l'incertitude même de la rédaction, à la diversité des sons de cloche qu'elle fait entendre. Nombre de ces émancipatrices, pour sauver plus sûrement l'honneur engagé, eussent préféré la tactique recommandée par Enfantin aux apôtres de Ménilmontant : elles faisaient vœu du moins de ne pas s'émanciper pour leur compte et avant l'heure. Protestant avec indignation contre l'idée que l'on prêtait à la secte, — l'idée du « pêle-mêle » universel, — elles promettaient, en attendant la loi nouvelle, de rester pliées fidèlement aux règles chrétiennes. « La femme réservée, constante, modeste, inspire plus de confiance » : elles n'avaient pas oublié ce conseil. De plus audacieuses réclamaient le droit de passer à la pratique et de donner l'exemple libérateur. Elles défendaient qu'on jetât la pierre à celles qui avaient jugé bon de ne point respecter des lois tyranniques. « Gloire aux femmes qui brisent leur nature... Mais gloire aussi aux femmes qui suivent leur instinct de liberté. » Ici encore reparaît l'esprit de conciliation. L'ambition des rédactrices est de se placer « entre les deux camps dont l'un est tout aussi exclusif dans sa régularité que l'autre dans son désordre », et d'employer, Sabines d'un nouveau genre, « toute leur puissance de conciliation pour faire cesser l'antagonisme qui est entre eux ».

Les préférences, pour ce camp ou pour l'autre, n'en demeurèrent pas moins pour la petite troupe un principe de division. On prit des emblèmes distinctifs. Aux chrétiennes la couleur dahlia. Aux païennes le ruban ponceau.

Celles-ci devaient bientôt trouver une interprète passionnée dans la personne de cette même Claire Démar dont nous avons rappelé la fin tragique, et dont l'audace n'a guère été dépassée par les plus récents immoralistes. Déjà dans la conférence intitulée : *Liberté, Femmes !* éditée par les femmes lyonnaises et rédigée par l'intempérant Justus Pol, artiste peintre et fondateur des *écoles vocationnelles*, la part des bacchantes avait été largement taillée. On s'était plaint que le christianisme n'eût rien fait « pour les tempéraments avides, hardis, entreprenants, pour les natures joyeuses, alertes, et sémillantes ». Le droit au bonheur avait été proclamé sans ambages : « La vie c'est d'être heureux, n'est-ce pas? » D'autres, parmi les correspondantes de *la Tribune des Femmes*,

laissaient parfois entrevoir les rêves bovaryques dont elles s'enchantaient :

Femmes privilégiées, écrivait L. B., vous ne mourrez plus accablées sous le poids de l'ennui, de la satiété, de la monotonie et de la prison ; de nouvelles émotions vous attendent, de nouvelles amours rendront la vie à vos cœurs blasés, de nouvelles voluptés titilleront vos fibres engourdies. Oui, de jeunes hommes soupirent à l'écart, qui vous tendront la main quand, libres enfin, vous aurez échappé à la geôle des hommes égoïstes et jaloux. Oh, qu'elles seront douces et embaumées ces mains libres !

Claire Démar fait la théorie de ces tendances. Elle reproche à Enfantin de s'être arrêté à mi-route. Il croit nécessaire de distinguer entre deux natures, la constante et l'inconstante. Mais la limite est-elle nette? Toutes les natures ne ressentent-elles pas, plus ou moins vivement, le besoin de variété? En tout cas n'est-il pas sage de leur laisser à toutes la possibilité de varier? Au fond « c'est par la proclamation de la loi d'inconstance que la femme sera affranchie, mais seulement par là ». D'autre part, si l'on prend le parti de réhabiliter la chair, ne conviendra-t-on pas qu'il est souverainement imprudent de lier pour la vie des corps qui ne se connaissent point? De là à imaginer des unions d'essais il n'y a qu'un pas. Claire Démar le franchit d'un cœur léger. Elle demande « l'épreuve de la matière par la matière, l'essai de la chair par la chair ». Ajoutons qu'elle se déclare impuissante à déterminer où finit la période d'essai, où commence la phase du mariage, que d'ailleurs elle proteste par principe, au nom même du mystère dont l'amour a toujours besoin, contre la publicité des unions, que pour finir elle fait bon marché du pouvoir de la paternité, la paternité étant « toujours douteuse et impossible à démontrer », et l'on pourra conclure que Claire Démar a peu laissé à trouver à Léon Blum ou à Madeleine Pelletier.

Vidal, dans sa prison de Montpellier, occupé à balancer les antithèses, écrivait : « La femme qui représente la chair, a pour mission d'individualiser, de réclamer les droits de l'individu contre la société. » Claire Démar donne raison à cette prophétie. Elle accomplit ce paradoxe : enter sur la tradition saint-simonienne un individualisme anarchiste exubérant.

*
* *

La pensée féministe, stimulée par les audaces d'Enfantin, ne se laissa pourtant pas enfermer tout entière dans le problème sexuel. Le débat fut élargi. La leçon des faits aidant, de tout autres revendications que celles de Claire Démar furent mises en vedette. On ne réclama plus seulement ni surtout l'émancipation en amour, mais l'émancipation politique et l'émancipation économique. Et là aussi on prépare dans l'ombre des idées qui devaient faire explosion en 48.

Dès 1825, dans *l'Organisateur*, en même temps que la nécessité de la réforme morale, celle de la réforme politique est indiquée : « Notre soif d'égalité, assurait la rédactrice, n'est que le besoin senti d'une association plus parfaite entre époux. » Elle protestait qu'on voulait « être affranchies de la subalternité pour se mieux aborder dans l'unité conjugale ». Mais elle se plaignait en même temps de la « nullité absolue sous le rapport politique » à laquelle les femmes restaient condamnées. Madame de Staël est consignée à la porte du collège électoral où son libraire se pavane : n'est-ce pas scandaleux?

Dans ce même journal, où des « femmes privilégiées » se promettaient des émotions inédites, Marie-Reine rappelle qu'il faut songer d'abord à celles qui ont besoin de travailler pour manger. Elle demande que leur soit facilité l'accès aux carrières libérales et qu'on ne les confine plus dans les états qui laissent à peine de quoi vivre. « Notre liberté morale ne serait-elle pas dérisoire si nous étions encore obligées de dépendre des hommes pour notre vie matérielle? » Une autre fois, après une visite au tribunal, Marie-Reine déclare — et le *réformisme* politique pointe ici — : « Si nous n'avons jamais eu de représentants pour discuter et repousser les lois oppressives que vous formuliez contre nous, dites encore de quel droit vous voulez à tout jamais que nous y restions soumises? »

De 1836 à 1838 *la Gazette des Femmes* va développer ce thème avec une douce obstination. Le soleil de la Charte ne luit-il pas pour tout le monde? Louis-Philippe n'est-il pas le roi des Françaises comme des Français? Que l'on se hâte donc de supprimer de la légalité existante tout ce qui humilie inu-

tilement les femmes. Qu'on ne se contente pas d'abolir les peines contre l'adultère, de rétablir le divorce, d'effacer du Code l'article 213, qui consacre l'infériorité des femmes en les condamnant à une obéissance éternelle, mais encore que l'on permette aux femmes d'être jurées, et, en attendant un suffrage vraiment universel, qu'on accorde le droit de vote aux femmes sans maris, aux filles âgées de vingt-cinq ans, aux veuves, aux séparées. Présentée d'abord comme un « journal de législation et de jurisprudence », *la Gazette des Femmes* en 1837 arbora ce sous-titre : « Journal des droits politiques et civils des Françaises ». *La Gazette* avait la prétention de ne rien dire d'irritant et d'éviter toute exagération. Les fondateurs — monsieur et madame de Mauchamps — ne furent pas touchés de la grâce enfantinienne. La bibliothèque de l'Arsenal conserve pourtant le premier numéro de la *Revue* envoyé à l'Apôtre par son ancien camarade de collège avec cette épigraphe : « Et moi aussi j'ai beaucoup connu Saint-Simon et je l'ai aimé. » Modérée et obstinée, faisant d'ailleurs aussi petite que possible la part du mysticisme et assez grande la part du monde, *la Gazette* peut être considérée comme l'une des entreprises qui furent tentées pour canaliser et ramener au fleuve démocratique les torrents d'enthousiasme descendus de l'école saint-simonienne.

En 1848, lorsque tant d'énergies cachées redressent la tête, des apôtres plus fervents reparaissent en pleine lumière. La directrice de *la Voix des Femmes*, Eugénie Niboyet, ne fut-elle pas chargée, au *Degré des ouvriers*, de la direction du IVe arrondissement? Vainement voudrait-elle cacher ses origines intellectuelles : les thèmes classiques de l'école passent et repassent dans *la Voix des Femmes*. On y demande que les femmes-citoyennes consacrent d'abord la vérité de ce principe : « A chacun selon sa capacité. » On y rappelle d'ailleurs qu'elles sont « prêtresses par nature ». On y répète enfin que la grande croisade des nations ne saurait plus être menée par l'homme seul, « dès que le fer des instruments de guerre se transforme en instruments de travail ». Les souvenirs de ces principes se mêlent aux revendications que les circonstances inspirent. Les héritières de la pensée saint-simonienne iront porter des pétitions au gouvernement provisoire pour demander la nomina-

tion de déléguées près de la commission du travail ou l'établissement d'ateliers nationaux pour les femmes. Désireuses de voir aboutir dans la paix sociale ces revendications pratiques, elles ne manquent pas de protester contre « celles qui troublent l'ordre et ajoutent à la rumeur des rues ». Elles ne sont pas moins empressées à rappeler « qu'il n'y a pas de développement public sans vertus privées, et pas de vertus privées sans respect pour la famille ».

L'une des plus décidées à décliner toute solidarité avec le sensualisme mystique d'Enfantin fut précisément l'une des plus ardentes à demander, en politique d'abord, l'égalité des femmes et des hommes. Aux élections de notre temps les réunions publiques reçoivent quelquefois la visite de hardies citoyennes qui viennent demander aux candidats leur opinion sur le suffrage féminin. Jeanne Dervin est leur ancêtre. A la Redoute, à la salle de la Fraternité, à la salle Montesquieu, elle mène courageusement une véritable campagne électorale auprès des hommes, en attendant d'instituer un cours de droit social à l'usage des femmes. Toujours prête à assaillir l'Assemblée nationale de pétitions, et prompte à réfuter les objections d'où qu'elles viennent, elle gourmande le pasteur Athanase Coquerel, qui n'a pas craint de déclarer à la tribune que la vie privée convient seule à la femme. « Trouvez-vous donc, lui demande-t-elle, que la société n'a nul besoin, pour son organisation intérieure, de l'esprit d'ordre et d'économie des ménagères? »

Elle reprendra le même thème pour répondre, dans *l'Opinion des Femmes*, aux philippiques de Proudhon, — de Proudhon le révolutionnaire, qui demeure, quand la famille est en jeu, un paysan romain : « La mission de la femme en dehors de la famille? Aider à rétablir l'ordre dans ce grand ménage mal administré que l'on nomme l'État, et substituer une juste répartition des produits du travail à la spoliation permanente des labeurs du prolétariat. » La ménagère-citoyenne, bonne ménagère parce que bonne citoyenne, c'est l'idée que Jeanne Dervin s'efforcera d'acclimater, et c'est une idée qui nous emporte bien loin des rêveries de Claire Démar. Il n'en reste pas moins que Jeanne Dervin aussi, lorsqu'elle porte des pétitions au Gouvernement provisoire commente la formule

prêtée à Saint-Simon : « L'individu social, c'est l'homme et la femme. » Elle se plaint encore que jusqu'ici l'homme ait parlé seul pour expliquer ce qu'il ne pouvait comprendre seul, et déduit de cette erreur la nécessité de mieux interpréter le christianisme.

O femme, mère du genre humain, toi qui résumes en ton sein toutes les douleurs, toi qui as subi tous les martyres, toi le type sacré du travailleur toujours souffrant, toujours opprimé, toujours subalternisé, lève-toi, et parle au nom de l'humanité. Dieu te le commande ; c'est plus qu'un droit, c'est un devoir !

Ces quelques souvenirs suffisent à le prouver : sous des formes différentes quelque chose du prophétisme saint-simonien survit au cœur de celles-là mêmes qui sont les ancêtres directes de nos *suffragistes* contemporaines. Il ne serait que juste de s'en souvenir. Le jour où se rassembleront, pour porter des couronnes à son tombeau, tous les groupes divers qui sont à quelque titre les héritiers du saint-simonisme, qu'on réserve dans cette procession, entre les syndicats de banquiers et les universités populaires, une place d'honneur aux féministes.

C. BOUGLÉ

LES LETTRES ET LA VIE

M. Paul Souday a consacré à ma récente étude sur les critiques un article un peu bougon. On sait d'ailleurs que M. Souday ne s'est pas spécialisé dans la critique caressante, et que, lorsqu'un écrit lui déplaît, il n'y va pas avec le dos du sceptre.

Mais si je signale cette rudesse ce n'est ni pour m'en plaindre, ni pour la censurer. Loin de là, j'estime que M. Souday ne pourrait que perdre à l'amender.

Elle tient en partie à son tempérament dont la vigueur ne s'accommoderait pas des détours de la périphrase. Et en partie aussi à ses lourdes obligations professionnelles, car lorsque, tel M. Souday, on fournit pour le moins quatre solides articles de critique par semaine, sans parler d'un feuilleton de quinzaine, même en eût-on le goût, que le loisir manquerait pour nuancer les sévérités ou estomper les blâmes.

Cette âpreté, au surplus, a contribué pour beaucoup à l'autorité prise par M. Souday sur le public. Non qu'au début elle ait été sans surprendre et sans choquer par sa dissonance avec le ton ambiant.

Depuis une trentaine d'années, en effet, la critique littéraire s'était singulièrement édulcorée. Sauf dans les jeunes revues, où elle gardait encore quelque mordant, et sauf le cas isolé de M. Ernest-Charles, dont le scepticisme, du reste, a fini par adoucir sensiblement la rigueur première, la critique

littéraire, dans les grands journaux, ne servait guère qu'à des fins personnelles. On la tenait communément pour un passage menant à des destinées meilleures, pour un poste propice au libre échange des menus services, et le plus souvent pour un véhicule vers l'Académie. Ajoutez-y les inévitables ménagements envers les collaborateurs illustres que toute grande gazette compte aujourd'hui dans sa rédaction, et vous voyez à quoi se réduisait graduellement l'indépendance de la critique. C'était comme une autre peau de chagrin que les vœux de ses possesseurs ne cessaient pas de rétrécir.

Dans ces conditions, le jour où un critique, tournant le dos à cette sorte de simonie, s'aviserait de dire nettement sa pensée, sans acception de rangs ou de situations acquises comme sans souci des revenants-bons, il semblait fatal que l'attention du public fût d'abord frappée puis fixée. Ç'a été, je crois, le cas pour M. Souday. Il n'est sans doute pas exempt de défauts. On lui reproche ses coups de boutoir, des excès dans l'antipathie. Par contre, il possède une large culture, il lit les livres dont il parle, il connaît à fond le personnel littéraire des quarante dernières années et tire, à l'occasion, de cette connaissance, des comparaisons utiles, il ne néglige pas les écrivains nouveaux et sait les suivre sans les flagorner, il prend de toutes façons à cœur sa tâche de juge et de guide. Bref, nous avons en lui ce qui ne s'était pas vu depuis longtemps : un critique.

Je n'en ai été que plus surpris de la visible mauvaise humeur que lui a causée mon dernier article. En essayant de réconcilier critiques et créateurs, n'aurais-je fait que jeter de l'huile sur le feu? Je pourrais ainsi multiplier les questions et, jouant l'innocent, me demander à satiété quelle mouche a bien piqué M. Souday.

Mais j'aime autant vous avouer que, cette mouche, je la sais, ou plutôt je les sais, car elles sont deux.

C'est d'abord la distinction que j'ai établie entre l'histoire littéraire et la critique littéraire. Et c'est ensuite mes constats des nombreux cas de lucidité qu'on relève chez les critiques amateurs.

La distinction en cause, je ne dirai pas que M. Souday ne l'a pas comprise, mais il me semble l'avoir mal prise. Jamais,

effectivement, il n'est entré dans ma pensée que le critique dût ignorer les éléments de notre histoire littéraire. La connaissance de cette histoire est au contraire indispensable pour affermir un jugement, lui fournir des points de repère et le garder des erreurs de perspective où peut entraîner l'unique obsession du présent immédiat. Mais, pour parler comme le vieux dicton militaire, la connaître et la pratiquer, cela fait deux. Or dans les exemples que j'ai donnés j'avais en vue non pas la *connaissance* de l'histoire littéraire qui est parfaitement licite, voire même profitable, mais sa *pratique* dont j'ai cru démontrer qu'elle était souvent nuisible au développement du sens critique. Et dans tout cela je ne vois vraiment rien de nature à diminuer le rôle du critique ou à rabaisser son rang.

Quant aux « découvertes » littéraires dues aux critiques amateurs, et qui passèrent sous le nez des professionnels, que voulez-vous, ce sont des faits. Mais je n'en ai nullement conclu, comme semble penser M. Souday, à la *supériorité* de ceux-là sur ceux-ci. Qu'est-ce que trente années de lucidité dans l'immense durée de notre histoire littéraire, ou trente ans de passagère cécité? Les professionnels l'eussent eu belle de me répondre qu'il leur restait l'infini des temps pour se rattraper.

M. Souday est d'ailleurs trop lettré pour nier les cas que j'ai cités. Mais il riposte en m'opposant les bévues commises, à son sens, par les critiques amateurs. Faudra-t-il que je les discute toutes? Il suffit peut-être de quelques-unes.

Ainsi M. Souday taxe de bassesse et de sottise l'article de Baudelaire sur *l'École païenne*. L'appréciation mérite contrôle. Mis à part Leconte de Lisle que l'article ne visait évidemment pas, qu'ont donné, sous le Second Empire, les pastiches néo-grecs des Laprade ou autres simili-Chéniers? Et croit-on même qu'à se voir opérée des *Stalactites* ou des *Cariatides* de Banville, la poésie française s'en serait plus mal portée?

Second grief contre Baudelaire : il n'aimait ni Molière, ni Voltaire, ni Renan. Bien d'autres que Baudelaire — et non des moindres — ont partagé ces antipathies. Mais quel tort portent-elles à la perfection des articles de Baudelaire sur les écrivains qu'il goûtait?

Autre grief encore : Baudelaire louait en public Victor

Hugo tandis qu'il le dénigrait en secret. Le grief ici, relève moins de la littétature que de la morale. Mais, même à cet égard, l'attitude de Baudelaire se défend. D'abord n'étant redevable à Victor Hugo d'aucun service, il gardait sur son compte toute liberté de propos. Ensuite on peut faire des réserves sur le caractère, sur l'intelligence d'un écrivain, sur certaines parties de son œuvre sans perdre pour cela l'admiration que vous inspire son génie. Enfin, d'une manière générale, littérairement ce qu'on dit ne compte pas ; on n'est responsable que de ce qu'on signe. De Baudelaire, sur Victor Hugo, nous n'avons donc à connaître que ses articles. Or, lesdits articles, n'oublions pas qu'un des plus fougueux adversaires de Baudelaire — j'ai nommé Brunetière — les citait parmi les sources capitales à consulter sur Victor Hugo. Que peut-on réclamer de plus?

A Huysmans, M. Souday reproche son aversion pour Virgile. En découle-t-il que Huysmans professait pour toute la littérature latine un mépris peu compatible avec une connaissance éclairée des lettres françaises? On peut très bien demeurer un fervent du génie latin, tout en préférant à certaines fadeurs virgiliennes la robustesse de Lucrèce, le nerf de Juvénal, le ramassé de Tacite, l'éclat de tant d'autres.

Autre grief contre Huysmans : pour lui, la littérature française ne commençait qu'au XIXe siècle — c'est-à-dire qu'à ses yeux, ce siècle était le grand siècle. Conception qui peut en effet offusquer, parce que relativement peu répandue. Mais, à la réflexion, il n'est pas plus paradoxal de restreindre la littérature française au XIXe siècle que de l'exclure entière dans le XVIIe. Sans en être à ses débuts, notre littérature a encore un trop long stade à parcourir pour qu'on aperçoive dès maintenant son point de perfection. On ne discerne bien l'apogée d'une littérature que lorsque son cycle se trouve accompli et qu'elle entre dans celui des littératures mortes. Il faudra donc attendre plusieurs siècles avant de savoir lequel d'entre eux fut notre siècle classique. Et c'est en ce sens que le choix d'Huysmans ne semble ni plus ni moins arbitraire que le choix officiellement adopté jusqu'ici.

Et puis même, donnant gain de cause à M. Souday sur toute la ligne, en quoi ces quelques erreurs atteindraient-elles

l'ensemble de mes remarques sur le rôle et les fonctions de la critique?

Ces remarques tendaient à montrer que la critique qui porte et qui sert, ce n'est pas celle qui se perd dans les généralités ou s'égare dans l'histoire, mais celle qui s'attachant à l'œuvre même, objet de ses jugements, s'efforce d'en déterminer la valeur technique et la valeur d'art.

C'est cette critique que n'ont cessé d'appeler tous les producteurs, c'est d'elle qu'ils espèrent non la vulgaire publicité mais les justes classements, c'est vers elle que s'orientent aujourd'hui un grand nombre de jeunes écrivains. L'avenir décidera si, eux et moi, nous avions tort.

***

Et j'arrive enfin — il était temps! — aux *Écrits sur le Théâtre* de M. Henry Bataille.

Ce n'est pas qu'un ouvrage de talent, c'est tout le temps l'ouvrage d'un écrivain de classe.

De quelle production récente Sem me disait-il dernièrement : « C'est le livre d'un aristocrate »? Définition excellente pour qualifier certaines œuvres, et qui irait comme un gant au livre de M. Bataille.

Il y aurait, au reste, tout un chapitre à écrire sur l'aristocratie en littérature. Ce n'est ni la maîtrise, ni l'élégance, ni la virtuosité, ni la distinction. C'est un je ne sais quoi qui par l'accent, la désinvolture, la prestance, vous indique un esprit au-dessus de l'élite, un blanc au-dessus des mulâtres, enfin, sinon un seigneur, un monsieur.

Ce monsieur nous le retrouvons à chacune des planches de l'album dramatique de M. Bataille.

Sous les portraits du début : Hamlet, Musset, Becque, Porto-Riche, Renard, Guitry, Réjane, je ne vois guère d'écrivain actuel pour faire plus personnel et plus profond.

Ce sont continuellement des idées n'ayant pas servi, des images ingénieuses et justes, une sensibilité suraiguë qui répercute les plus secrets frémissements du modèle, des colères de poète offensé, des gouailleries d'homme de cou-

lisses — bref une critique toute neuve, fleurant l'expérience des lettres, des hommes et des choses, sentant la vie.

Un rien pourtant nous gâte ces portraits : la manie qu'a l'auteur d'y griffonner sans trêve, en marge, des croquis. Quels que soient en effet les éloges de M. Bataille à son modèle, toujours en regard se profile l'esquisse d'un penseur, d'un poète, d'un dramaturge qui ferait mieux, plus large, plus haut — et, coïncidence étrange, toujours ce génie exemplaire nous offre des traits rappelant, à s'y méprendre, ceux de M. Henry Bataille.

En gravure, ces croquis marginaux s'appellent des remarques et doublent la valeur de l'épreuve. En littérature, ce serait plutôt l'inverse. Quand vous êtes tête-à-tête avec Musset ou avec Becque, l'intrusion continuelle de tous ces parfaits petits Bataille finit par incommoder. On chercherait presque la gomme à effacer.

Heureusement cet inconvénient s'atténue dans les deux autres tiers du volume où M. Henry Bataille s'est sobrement borné à un modèle unique : lui-même.

Si vous vous référiez à l'album *Têtes et Pensées* où M. Bataille représenta jadis avec tant de malice quelques-uns de nos meilleurs contemporains, vous pourriez redouter une victime de plus. Mais rassurez-vous. Le peintre, devant son miroir, a su se témoigner plus de bienveillance ; et au lieu de la charge que vous étiez en droit de craindre, c'est un Van Dyck qu'on vous présente, un Gainsborough, presque un Cabanel — enfin un de ces portraits d'apparat qui mettent de préférence en lumière toutes les beautés du modèle.

Le morceau intitulé : *A propos d'art dramatique* nous décrit d'abord l'esthétique théâtrale de M. Bataille. Il ne comporte pas moins de cinquante pages où foisonnent les théories, les affirmations, les anathèmes — et que nous allons tâcher de résumer en deux.

Premier axiome : « C'est toujours par ce qu'elle contient de vérité qu'une œuvre nouvelle choque ses contemporains. C'est toujours et seulement par ce qu'elle aura contenu de vérité que cette œuvre est appelée à subsister dans l'avenir. »

Traduisons en langage moyen cet axiome que commentent, chez M. Bataille, dix pages, et nous obtenons ceci : « Les

œuvres conventionnelles sont celles qui réussissent le mieux. Mais ce sont aussi celles qui durent le moins. » Je ne suppose pas qu'à cette vérité première vous ayez beaucoup à redire.

« Mais, spécifie alors avec à-propos M. Bataille, qu'est-ce que cette fameuse vérité, but des bons pèlerins. Mecque éternelle des artistes. Sur ladite Mecque, la doctrine de M. Bataille serait moins aisée non pas à saisir — la métaphysique produit journellement d'autres casse-tête ! — mais à formuler, l'auteur lui-même y semblant plutôt empêtré.

Autant qu'on peut voir, pour M. Bataille, la vérité théâtrale consisterait dans le rapport des vérités extérieures et des vérités intérieures.

« Nous appelons vérités extérieures, écrit assez obscurément M. Bataille, les apparences exactes et proportionnelles (?) des choses, tout ce qui est tangible et énoncé (?) dans la nature. »

« Nous appelons vérités intérieures, écrit-il plus clairement, ce qui bouillonne en l'individu et qu'il n'exprime pas directement ; ce sont aussi les sphères inconscientes de l'être. Tout ce monde mystérieux ne constitue-t-il pas l'intérêt le plus intense de la vie? » Je ne dis pas non.

Mais entre cette réalité visible et tangible, d'une part, et, d'autre part, ce monde mystérieux et muet, comment le théâtre, art essentiellement matériel et loquace, parviendra-t-il a exprimer le conflit?

Avec l'esthétique de M. Bataille, bagatelle et jeu d'enfant que cette difficulté. En deux temps, vous la surmonterez.

D'abord renouvellement du dialogue et du style théâtral. Ni littérature, ni trivialité, mais le langage approprié à chaque personnage. « Le métier ou l'état civil du personnage vous maintiendra dans son langage possible et c'est à vous de trouver et de mettre au point la beauté de son vocabulaire propre, sans répudier, bien au contraire les incorrections, les solécismes courants, le flou de la parole, répétitions, scories, enfin tout le ciel changeant des mots. » Ce qui n'interdit pas, le cas échéant, un certain lyrisme « à condition que ce ne soit pas l'ivresse des mots qui nous vient de ce fâcheux romantisme dont le théâtre porte encore la tare » mais « LE LYRISME EXACT, fils des vérités artistiques que nous proclamons ici ».

Quant au conflit susdit, pour le refléter, le théâtre dispose d'un moyen souverain : l'ellipse. « C'est tout le génie du théâtre. Il est elliptique. Par des cris, des mots, des portes ouvertes sur l'âme, des synthèses merveilleuses et vraies, il conduit le public jusqu'aux ondes obscures et vivantes de l'être, sans pour cela nuire le moins du monde à la vérité extérieure et à la vraisemblance orale. »

Et voilà ! Malgré l'ingéniosité et l'abondance de la présentation, vous conviendrez que ni cette technique, ni cette esthétique ne le disputent en nouveauté aux inventions d'Edison.

Le conflit de l'homme extérieur avec les réalités de la vie, n'est-ce pas la séculaire visée de tout théâtre un peu élevé? Le rendu des agitations secrètes qui en naissent ne constitue-t-il pas tout l'art des maîtres de notre scène, celui d'un Racine aussi bien que celui d'un Becque? L'idéal de ces maîtres n'a-t-il pas toujours consisté dans la poursuite de telle réplique révélatrice, de tel cri symptomatique, qui illumine soudain par un jet en retour, les plus intimes profondeurs d'une âme, d'un caractère? Et même, n'est-ce pas l'abandon de cet idéal, l'affichage ingénu de sentiments que l'homme s'applique à tenir cachés, en un mot l'absence de ce mystère et de cette ellipse chers à M. Bataille, n'est-ce pas de tout cela qu'a péri feu le Théâtre-Libre?

Pour ce qui est de la seconde panacée, vantée par M. Bataille, j'entends le lyrisme exact, j'ai eu beau feuilleter et refeuilleter les pages, impossible d'en dénicher la recette. Ce n'est pas le tout que d'écrire le *lyrisme exact* en lettres capitales et d'ajouter qu'il est « fils des vérités artistiques » précédentes. Ni ce caractère typographique, ni cet état civil ne nous en révèlent la nature ou le secret de fabrication. Il est donc probable que là-dessus nous en serons éternellement réduits aux hypothèses sans issue !

***

Mais qu'est-ce qu'un dictionnaire sans exemples — et qu'est-ce qu'une esthétique sans applications? Aussi, après la théorie, M. Bataille a-t-il soin de nous montrer des modèles

du théâtre qu'il rêve — modèles tous empruntés, il va de soi, à son propre répertoire.

C'est, pour commencer, une sorte de fresque michelangelesque nous peignant la première partie de la carrière de l'auteur, de *la Lépreuse* jusqu'à *Poliche*, âpre et dur trajet vers le Beau, où M. Bataille nous apparaît dans l'attitude tendue et crispée d'un Sisyphe, pliant sous le faix de l'Idéal, mais d'un Sisyphe parvenu au haut du coteau.

Puis ce sont ces avant-premières que vous avez vraisemblablement lues lorsqu'elles parurent dans les gazettes et qui toutes réalisaient alors une véritable innovation.

Jusqu'à M. Bataille, en effet, l'avant-première était le type de la préface humble. L'auteur s'y faisait tout petit, tout menu, évitant obstinément les détails sur son œuvre, son sujet, son « idée », se rabattant sur les décors, l'interprétation, tentant l'impossible pour effacer sa personnalité et en détourner l'envie ou les railleries.

Avec M. Bataille, changement total. Ces ménagements traditionnels ne sont ni dans sa ligne, ni dans sa nature. Il a d'abord de sa valeur une conviction qui, touchant parfois à l'enivrement, en même temps le pousse et lui dissimule les obstacles. Puis il connaît la malléabilité des salles de générales et même des salles d'après, où les trois quarts de gens ne savent quoi penser des pièces nouvelles qu'on leur offre et hannetonnent à la recherche d'une opinion motivée. Il a appris en outre que toute première est un combat, où la ruse peut servir, mais ne vaudra jamais la hardiesse et l'attaque directe. Alors bouleversant la tactique d'usage, moitié foi en lui-même, moitié dédain de l'adversaire, il prend carrément l'offensive et nous en jette plein les yeux.

Reparcourez ces avant-premières comme les autres analyses que nous donne de ses pièces M. Bataille. Sur le premier moment, il vous faudra tout votre sang-froid pour ne pas rester éblouis.

Vous avez jadis applaudi nombre de ces ouvrages, et après, en sortant, vous teniez les propos coutumiers : « Jolie pièce... j'aimais mieux celle d'avant... Ce Guitry est prodigieux... Il y a une idée... Et puis, de la poésie... » Jugements candides et sans apprêts, auxquels vous étiez d'autant plus autorisés que

généralement les sujets traités par M. Bataille n'excédaient guère en originalité la moyenne. La plupart même n'ont pour point de départ qu'un fait divers tiré soit des journaux, soit des potins en cours dans la société parisienne.

La Femme nue, par exemple, c'est, en principe, la vieille légende de l'artiste arrivé qui se laisse gagner par le snobisme et lâche tout pour une belle mondaine. En fait, c'est une aventure récente dont les personnages seraient facilement identifiables puisque les tribunaux nous ont dit une partie de leurs démêlés. *Le Scandale*, vous en aviez lu le thème dans les feuilles de l'époque ; l'histoire de cette jeune dame mariée qui, aux eaux, se lia avec un monsieur qu'elle prenait pour un parfait clubman, quand ce n'était qu'un escroc destiné à la faire chanter tant et plus. *Les Flambeaux* sont, en maints endroits, inspirés d'un drame de sentiments qui éclata dans le monde scientifique et dont les gazettes s'emparèrent. Dans *la Vierge folle* enfin les protagonistes n'eurent pas les honneurs de la presse mais leur cas, pendant quelque temps, défraya activement les commérages des salons.

Et ainsi de suite. Des sujets très captivants, très actuels, très théâtre et dont pourtant les pentes faciles n'évoquent que de loin les rudes escarpements des sommets de la chaîne dramatique : grandeur épique d'un *Prométhée*, emportement héroïque d'un *Cid* ou d'un *Horace*, verve torrentueuse et subversive d'un *Mariage de Figaro*. Et vous n'y trouveriez pas davantage cette accumulation de traits définitifs soigneusement choisis par la grande comédie pour retracer les faiblesses humaines — cette vérité immuablement jeune de *l'École des Femmes*, de *Tartufe*, de *la Parisienne*.

Non, les sujets de M. Bataille ne procèdent ni du surhumain, ni de l'éternel, ni du général. Tous, au contraire, prennent leur source dans l'accident et l'anecdote. C'est du moins ce que vous sentiez vaguement, bons spectateurs qui, à la sortie, appréciiez si familièrement ses pièces.

Mais relisez maintenant ses avant-premières. Vous mesurerez à quelques échantillons, toute l'étendue de votre aveuglement, pour ne pas dire de votre béotisme.

Cette *Femme nue*, dont la donnée vous semblait si simple, apprenez de M. Bataille à en connaître les arcanes. « Le titre

doit être pris dans un sens exact et dans le sens métaphorique le plus large puisqu'il s'agit en l'espèce d'un être qui fut nu sur la table à modèle des peintres comme dans la vie. C'est le nu grave et sacré. Ce titre est même triplement métaphorique, car il faut encore ajouter à l'inconsciente héroïne qui traverse ma pièce cette nudité primitive et originelle d'une âme riche de son instinct, sans autre parure que cette mystérieuse et précaire beauté. » Les autres personnages, la princesse fatale et son entourage, vous croyiez à des gens du monde : courte vue et triste incompréhension ! Ces gens du monde figurent des symboles. Ce sont « les *Vêtus*, les êtres enrichis non seulement de la force sociale, mais de toutes les cristallisations séculaires de l'esprit, de toutes les ressources assouplies de la conscience ». Quant à la pièce même, dont Maupassant eût fait en se jouant un honnête et robuste petit conte, « elle pourrait être dédiée à la gloire des instinctifs, de ces êtres qui détiennent la plus grande beauté du monde moral et qui sont la force la plus belle de la vie ». Vous voyez tout ce que vous n'aviez pas vu ! Et j'en passe.

Le Scandale, ce quasi mélodrame, a, en réalité, la signification suivante : « Nos actions malchanceuses sont celles qui éclatent. Il y a dans la vie le bruit et le silence. Il y a des actions qui n'ont pas fait de bruit et pourtant, quelles étranges répercussions derrière nous ! C'est en effet la fatalité qui de son poing terrible ou clément conduit toute notre vie. » Puis quoique, dans les stations balnéaires, les jeunes dames ne se livrent pas tous les matins à des maîtres chanteurs, M. Bataille ajoute, imperturbable : « Le scandale qu'étudie ma pièce est d'ordre extrêmement général. Si je ne craignais pas ce rapprochement de mots ridicules, je dirais qu'il est d'ordre départemental. » De sorte que dans cette aventure rocambolesque c'est non seulement une tragédie menée, à l'antique, par le Destin, qu'on vous a servie mais encore toute une page de la vie de province. Ingrats, qui ne vous en doutiez pas !

Les Flambeaux, tout en vous intéressant par le drame parisien auquel ils touchaient, vous avaient peut-être un peu déroutés par les longs palabres idéologiques qui les encombrent. Ce n'est pas l'avant-première, dont ils firent l'objet,

qui vous éclairera beaucoup plus. Rarement M. Bataille en écrivit de si déréglée et de si absconse. La conclusion néanmoins vous renseignera sur la portée de l'œuvre et sur ses ambitions : « Le destin est immuable, c'est un axe. Les consciences qui gravitent autour sont éternellement variables. Examinez les rapports de ces deux personnages : Destin et Conscience. Vous aurez la base merveilleuse du théâtre. C'est cela qu'il faut rendre. Et qu'on ne dise pas que le cadre de la scène est trop limité pour y faire tenir un modèle aussi considérable. Nous avons dans le passé l'exemple rassurant de Shakespeare. Le théâtre, c'est l'art le plus large, ce doit être la nature intégrale. C'est lui seul qui peut et doit réunir cette indissoluble trinité : l'émotion de fait, de sentiment et de pensée... » Là-dessus, la tête dans les mains, vous rassemblez vos souvenirs de la représentation des *Flambeaux*, vous comparez avec ce qui précède, et vous vous courbez sous l'humiliation d'avoir passé, les yeux fermés, à côté de tant de beautés. Mais, pour vous consoler, imaginez ce que pouvait éprouver le pauvre critique dramatique quand, le matin de la générale, il recevait par la figure un monitoire de cet acabit ! C'est d'un pas accablé qu'il devait gagner sa stalle, tout tremblant de n'être pas à hauteur du monument dont on le menaçait.

***

Aujourd'hui, grâce à l'éloignement des ans, nous pouvons considérer les avant-premières de M. Bataille d'un regard plus serein et les juger avec plus de flegme.

Prenons-les, si vous voulez, comme autant de répliques du portrait d'ensemble que M. Bataille nous a tracé de lui-même dans ses pages d'esthétique et, « sans haine comme sans faveur », examinons un peu ces diverses épreuves.

Malgré la complaisance bien naturelle du peintre pour son modèle, elles accusent plus d'un trait exact.

M. Henry Bataille est certainement un des tempéraments dramatiques des plus intéressants et des plus importants de l'heure présente. Il possède la fécondité, la fougue, le mouvement, l'intérêt. Et ses pièces, même les moins bien venues, sont toujours d'un littérateur.

Si comme nous l'observions plus haut, il recourt volontiers, pour le choix de ses sujets, à l'actualité et à l'anecdote, il sait les amplifier, y insuffler de la vérité et de la vie, y ajouter de cette substance qui fait l'humanité des personnages. Malgré la particularité de ses sujets, le théâtre de M. Bataille est, au sens vulgaire du mot, un théâtre essentiellement humain. Il a des cris, des élans, des spontanéités qui presque toujours nous touchent et souvent nous troublent.

M. Bataille est de plus un poète, ou pour mieux exprimer ma pensée, M. Bataille a un sens profond de la poésie. On le devine imprégné des maîtres que nous aimons : Baudelaire, Vigny, Desbordes, Verlaine. Et par une endosmose secrète, il a transmis à beaucoup de ses pièces ce relent de poésie qu'il porte en lui. Bien des scènes supérieures de telles de ses œuvres comme *Maman Colibri*, *la Femme nue* ou même *le Phalène* sembleraient peut être froides sinon quelconques, sans cette atmosphère poétique où elles baignent.

Enfin sous les fumées involontaires et sous le fracas prémédité dont s'entourent les théories de M. Bataille, on a l'intuition d'une réelle sincérité artistique qu'on souhaiterait parfois ou moins ambitieuse ou moins ingénue, mais qui commande, quand même, la sympathie.

Seulement tant de dons remarquables ne vont pas sans autant de travers ou de lacunes.

M. Bataille a un premier tort : c'est sa tendance à forcer, à brusquer l'admiration. Cette admiration lui viendrait sûrement plus large, plus chaude s'il n'en donnait lui-même le signal d'une façon si impérieuse. Quelque dociles et impressionnables qu'on suppose les masses littéraires elles ne se brassent pas comme les masses électorales à coup de programmes mirifiques et d'étourdissantes professions de foi. Pour un petit nombre d'esprits faibles ou mal cultivés qu'on fascinera ainsi, on s'en aliène d'autres qui forment ensuite autant de centres de résistance et de noyaux d'opposition. En affectant, à chacune de ses pièces, de soulever des mondes, M. Bataille provoque fatalement le désir de vérifier les poids. Au lieu de l'obédience il engendre la méfiance, au lieu de la crédulité le scepticisme, quand, deux tons plus bas, sa trompette eût rallié tout le monde.

M. Bataille commet une autre erreur en s'efforçant de nous persuader qu'il a renouvelé le théâtre. Perfectionner n'est pas renouveler. Infuser au théâtre plus d'art ou de poésie, c'est l'améliorer, ce n'est pas en renouveler la forme. Les pièces qui ont apporté une formule nouvelle sont des dates. Je citerai entre les récentes : *la Parisienne, Amoureuse.* Parmi les pièces de M. Bataille, il n'est pas désobligeant de constater qu'on n'en voit pas qui aient fait date. La plupart sont conçues et construites selon les modèles usités. Bien mieux, tout en y maintenant constamment le ton littéraire, M. Bataille ne s'y prive jamais des classiques adjuvants de métier : entrées de petites femmes, tziganes dans la coulisse, valses lentes ou romances à la cantonade et autres fariboles utiles.

M. Bataille exagère aussi en nous prêchant, par incidence, que tout le théâtre contemporain, c'est lui. Sauf un article sur M. de Porto-Riche et une citation de M. de Curel, pas un auteur actuel qui ait place dans son livre. Manifestement il n'admet sur son rang, à la scène, que le fortuné Shakespeare. Or ces exclusives par voie d'omission, loin de nous faire oublier les exclus, sont plutôt de nature à nous les rappeler. Dix noms nous montent d'emblée aux lèvres. Ne serait-ce qu'Ibsen, dont on croit entendre le doux reproche à M. Bataille : « Qui t'a fait roi? »

Enfin M. Bataille me paraît abuser du mot « lyrisme » pour pallier certaines défaillances de son art. Sans doute on ne saurait nier le lyrisme de son théâtre, si l'on appelle ainsi le libre essor d'un tempérament généreux, tous les frissons de la passion, la constante et secrète exaltation des personnages. Ce lyrisme constitua déjà une des forces du romantisme et ne fut pas que verbal, quoi qu'en pense M. Bataille. A y regarder, même, de plus près, beaucoup des théories romantiques se retrouveraient dans les théories de M. Bataille : mélange du rire et des larmes, apologie de l'instinct, réalisme enté sur la poésie. Et, au demeurant, M. Bataille pourrait bien n'être qu'un romantique qui s'ignore. Voyez *Poliche,* si peu parisien malgré le type de boulevardier répandu qui servit de modèle à l'auteur, mais si émouvant par le contraste entre sa disgrâce physique, ses allures bouffonnes et ses aspi-

rations latentes à la tendresse. N'est-ce pas un propre petit-neveu de Triboulet?

Par contre ce qu'il semble plus difficile d'accepter pour du lyrisme, c'est la ligne inconsistante et molle de certaines scènes qui s'en vont souvent au hasard des propos, grimpant, descendant, regrimpant à l'aventure, tel un chariot de montagnes russes ; c'est la verbosité de personnages qui ne conversent que par tirades, par « paquets », qui ressassent sous dix formes mêmes sentiments et mêmes idées, qui ne savent pas sacrifier une phrase, qui disent tout et au delà sans choisir jamais ; et c'est, par contre, l'uniformité de ce dialogue où, noyées vers l'avalanche des mots, toutes les négligences flottent au même plan sans qu'aucune n'émerge ni ne domine.

Je sais bien que ces gaucheries et ces surcharges sont conformes à l'esthétique de M. Bataille. Mais ne seraient-elles pas aussi conformes à sa commodité?

Qu'il y aperçoive un élargissement du théâtre, une libération de certaines règles trop strictes qui bridaient l'auteur et le coupaient dans son action, soit. Pourtant en s'arrogeant, même consciemment, ces aises, ne se facilite-t-il pas un peu trop la tâche? Comme en rejetant si délibérément les vieilles servitudes de l'art : choix, mesure, harmonie — ne risque-t-il pas à tout instant de sombrer dans le pathos ou dans la négligence? M. Bataille nous répondra qu'il préfère ces risques à une perfection trop méticuleuse qui rétrécit l'art théâtral et fige peu à peu la vie dans une précision factice. Seulement, le contraire de cette perfection qu'il ne peut s'empêcher de rapprocher à un Becque ou à un Guitry, est-ce bien lyrisme qui est son nom ou tout bonnement laisser-aller et est-ce progrès ou recul qu'il faut y voir?

A première vue, M. Bataille jugera peut-être ces questions une peu indiscrètes, et un peu sombres peut-être les retouches que je me suis permises à son portrait.

Mais s'il n'est pas d'accord avec moi sur toutes, dans leur franchise il ne manquera pas de reconnaître la marque de ma grande estime pour son grand talent.

FERNAND VANDÉREM

LES PAYSANS POLONAIS

VUS PAR UN DES LEURS

La guerre des peuples n'aura pas seulement meurtri la terre et délabré la ferme partout où elle a passé, dépeuplé les campagnes là même où elle n'a point passé, aboli à jamais en Europe les vieux modes de culture en substituant aux bras absents le tracteur Ford et la semeuse-herseuse automobile ; elle n'aura pas seulement sevré l'homme de la terre en intercalant entre elle et lui un outillage scientifique perfectionné et en l'invitant à se passer de ses plus fidèles auxiliaires de jadis, le bœuf et le cheval : elle a du coup tari l'une des dernières sources instinctives de poésie dans notre vieux monde, car c'en est fait du paysan courbé sur la glèbe pour accomplir les gestes millénaires éternisés sur les stèles des tombeaux égyptiens ou les médaillons de nos cathédrales du moyen âge. Il a cédé la place au chauffeur-mécanicien courbé sur le volant de sa lourde machine. Le geste du vieux paysan ramassant et palpant dans la paume de sa main une pincée de sa terre, la soupesant et la flairant avec amour, ce geste même disparaîtra, désuet, car le chimiste dans son laboratoire, flanqué de ses éprouvettes et de ses flacons, a seul qualité pour savoir ce qu'elle vaut et combien il la faut aimer.

La bonne fortune littéraire a permis que peu d'années avant

cette agonie suprême du paysan européen, un grand romancier de Pologne, Ladislas Stanislas Reymont, nous traçât dans ses *Chlopi* (*les Paysans*) [1], un tableau saisissant et fidèle de la vie, des grandeurs et des misères du plus arriéré, comme aussi peut-être du plus sympathique, parmi tous les « terreux » d'Europe, le paysan polonais. Et il l'a tracé avec un si surprenant amour, avec un si judicieux réalisme, mais surtout avec un tel ensemble d'art et de naturel, qu'aucun monument de pareille importance n'a, semble-t-il, jamais été consacré à une race champêtre, et qu'il n'est pas loin de constituer le document le plus complet, et probablement le plus humain, sur le Paysan à travers les âges [2].

Notre Balzac a certes deviné le grand et le tragique de la *Vie de Campagne*, et il s'est étonné, dans l'épître dédicatoire d'une de ses *Scènes*, que le peuple agricole des villages ait été « oublié par tant de plumes à la poursuite de sujets nouveaux », alors qu'on « a fait de la poésie avec les criminels, qu'on s'est apitoyé sur les bourreaux, et qu'on a presque déifié le prolétaire ». C'est lui aussi qui déclarait avoir « pendant huit ans cent fois quitté, cent fois repris ce livre (*les Paysans*), le plus considérable de ceux qu'il a résolu d'écrire ». Mais tant s'en faut qu'il ait comblé la lacune dont il parle ; ses *Paysans*, ce roman au titre si trompeur, sont de ses trois *Scènes de la Vie de Campagne* celle d'où les paysans sont le plus délibérément, ou le plus fortuitement

1. L'ouvrage a été publié en quatre volumes par les éditeurs varsoviens bien connus Gebethner et Wolff. Le premier volume a paru en 1904.

2. Reymont n'est pas un inconnu pour le public français. T. de Wyzewa lui a consacré une chronique littéraire élogieuse dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1910. C'est à la *Revue de Paris* qu'échut l'honneur d'avoir cherché à populariser le chef-d'œuvre de ce grand Polonais en publiant — sous le titre de *la Terre et la Femme* — la traduction, extrêmement résumée, d'un épisode des *Paysans*. (1er et 15 mai, 1er et 15 juin, 1er juillet 1911.) Mais c'est à peine un quart, et un quart abrégé, de l'immense épopée en prose que cette version a rendu accessible au lecteur français. Elle ne permet malheureusement pas de se faire une idée, même approximative, de la portée de l'ensemble.

Plus récemment, en 1914, un critique suisse, grand amateur de littératures étrangères, M. Maurice Muret, a écrit sur Reymont quelque fort bonnes pages au cours desquelles il a brièvement analysé *les Paysans*. (*Les Contemporains étrangers*. Payot et Cie, Lausanne, 1914.)

absents. Il se borne en effet à relater par le menu les intrigues secrètement ourdies, et les crimes insolents grâce auxquels des canailles bourguignonnes, l'aubergiste Tonsard, l'ex-intendant Gaubertin, l'usurier Rigou, finissent par acculer un général de l'Empire à la vente et au lotissement de sa belle propriété des Aigues. De la vie proprement paysanne, il est à peine davantage question dans *le Médecin de Campagne* et *le Curé de Village*.

Plus tard, Zola reprit en main le sujet de Balzac, fit pour le paysan du second Empire ce qu'avait prétendu ou cru faire Balzac pour celui de la Restauration. Il observa de très près, dans *la Terre*, « cet infatigable sapeur, ce rongeur qui morcelle et divise le sol, le partage et coupe un arpent de terre en cent morceaux » pour posséder sa part du lopin paternel, — quitte à lorgner, sa vie durant, l'arpent voisin, afin d'en avoir deux d'un seul tenant : éternel phénomène de morcellement, par l'héritage que tend sans cesse à corriger, sans y parvenir complètement, l'appât de la dot en terres, ou plutôt le fusionnement de deux quotes-parts de patrimoine, la soudure de deux champs, raison d'être et consécration de toutes les épousailles de village. Encore Zola ne considère-t-il qu'un aspect de la vie du paysan : ce qu'il veut surtout montrer, c'est comment la passion de la terre et de sa monnaie, l'argent, mène aux brutalités les plus incroyables, aux forfaits les plus hideux. Il bâtit sur ce thème préconçu un authentique roman à personnages, un roman à la Zola, chargé d'incidents et de viols, un roman à thèse... naturaliste, dont l'action s'échelonne sur plusieurs années. L'important, c'est le fil des événements passionnels destinés à démontrer la thèse, tandis que les scènes de la vie beauceronne n'en sont que le cadre, l'occasion, le hors-d'œuvre.

Mais aucun romancier, expérimental ou autre, n'avait encore eu l'idée de mettre de côté tout parti pris littéraire, toute invention imaginative, de plonger en « pleine terre », de choisir un village perdu au fond des campagnes, d'en décrire les aspects quotidiens, l'anonyme et humble vie journalière, de suivre enfin le paysan et la paysanne comme à la piste, pas à pas, jour après jour, au lever du matin et au repas du

soir, à la foire et aux vêpres, au cabaret, aux champs et au moulin, à l'étable ou à la scierie ; de les surprendre partout, dans leurs moments de bonne et de mauvaise humeur, dans leurs attendrissements, dans leurs bontés inexplicables et dans leurs brutalités, à leurs noces campagnardes et sur leur lit de mort.

Reymont a osé cela. Qui, au surplus, pouvait avoir cette audace, et réaliser cette ambition, sinon lui, né au village et toucheur de bœufs en son jeune âge, lui qui parlait et pensait *paysan* avant même de parler *polonais*? Hardi jusqu'à la témérité, il s'est avisé de conserver de la forme « roman » juste ce qu'il en fallait pour corriger ce qu'aurait eu à la longue de fastidieux et d'oppressant l'anonymat de la foule paysanne. Il fallait rattacher étroitement chaque scène à la précédente, et pouvoir conter successivement, dans l'abandon d'un récit continu, mais sans contrainte, les transports de joie d'une mendiante octogénaire qui revoit son village au détour du chemin, un « crêpage de chignon » entre la femme du maire et une de ses « administrées », les commérages qui se débitent à une veillée d'automne où les invitées s'assoient en cercle autour d'un gros tas de choux à éplucher, une scène de labour en bordure de forêt, ou la ronde du curé qui va de ferme en ferme, l'après-midi de la Chandeleur, bénir la grange et le bétail de ses paroissiens. Pour éviter l'écueil des tableaux, Reymont a eu l'idée, simple mais quasi géniale, de prendre comme au hasard une année parmi d'autres années, de découper une pièce homogène dans le tissu vivant des événements champêtres, et de nous la donner, telle qu'elle, toute écrue.

Voilà comment chacun des quatre volumes dont l'ensemble a nom *Chlopi* se trouve placé sous le vocable d'une des quatre saisons. Le récit commence avec les semailles d'automne et la récolte des pommes de terre, pour se terminer à la moisson de l'été suivant. Ce respect de l'ordre institué par la nature fait de l'œuvre une véritable tétralogie des saisons et comme un vivant « Calendrier des Bergers »; il invite en outre le citadin à se souvenir que le paysan — par cela même qu'il touche à la terre — est le jouet des saisons, de leurs révolutions et de leurs écarts, se soumet aveuglément à leur loi,

se laisse dicter par elles ses occupations et jusqu'à la longueur de sa journée, leur doit ses déceptions, et ne peut gagner, éprouver quelques pauvres joies, vivre en un mot, que si elles lui sont clémentes.

Cette assimilation des saisons aux actes successifs d'un drame où l'homme serait aux prises avec la nature a un sens plus profond et plus précis encore : de même qu'à l'automne succède l'hiver, il n'est rien qui ne soit périodique, au village polonais. Le cycle des événements y est invariable : il est un mois d'automne, avant-coureur de l'hiver, où les mendiants, plus nombreux que de coutume, « vont de porte en porte avec leur besace profonde et leur longue prière » ; il est un mois vers la fin de l'hiver où les vols de bétail se multiplient ; il est pour les femmes du village une saison des accouchements qui coïncide, ou peu s'en faut, avec l'éclosion des poulets et des oisons au printemps ; il est une saison pour le passage des tsiganes, chapardeurs de volailles et diseurs de bonne aventure, « noirs comme culs de marmite »; il est enfin des semaines de juin, les dernières du printemps, où la mauvaise humeur est générale, où les querelles entre femmes se font plus hargneuses, où l'on s'intente des procès pour un pintadeau égaré dans la basse-cour d'à côté : car la récolte de l'an passée est épuisée, la nouvelle est encore sur pied, le *przednowek* (disette avant la moisson) règne dans les chaumières, aigrit les esprits et aiguise les langues.

Cette asservissante périodicité de tous les événements villageois fait des *Chlopi* comme une chronique qui n'aurait ni commencement ni fin. Quand on a achevé *l'Été* et tourné la seize centième page, machinalement on reprend en main *l'Automne*, tant on sent que le nouveau va être le frère jumeau de l'ancien.

C'est donc la lente chronologie des saisons, l'infaillible succession des mois et des grandes fêtes liturgiques, qui se charge de relier chapitre à chapitre, volume à volume ; en donnant au récit une unité singulièrement plus profonde que ne l'eût pu faire la trame romanesque la plus serrée, lui confère cette ἁρμονίη ἀφανὴς φανερῆς κρείττων dans laquelle le philosophe Héraclite voyait jadis la véritable harmonie des choses.

*
* *

En raison même de la passivité du paysan, valet et souffre-douleur des saisons, ilote de la nature, pétri au physique et au moral par les grands agents naturels, il semble qu'il y ait pour lui des caractéristiques générales, des traits fondamentaux, vrais du paysan à toutes les latitudes et sous tous les climats.

Ne soyons donc point surpris s le paysan polonais des dernières années du XIXe siècle, celui que nous présente Reymont, nous rappelle par plus d'un côté le paysan français de la Restauration et du second Empire, voire même les rudes et roués Normands de la troisième République qui ont inspiré nombre de ses contes à Maupassant. Le paysan polonais, si polonais qu'il soit — et il l'est furieusement, nous le verrons — n'en reste pas moins paysan avant tout. Et c'est par quoi les *Chlopi* sont une œuvre vastement humaine, partant profondément classique.

Ce qui nous frappe d'abord quand nous effeuillons le magistral calendrier du village de Lipce, patiemment dressé par Reymont, c'est combien le paysan polonais ressemble à notre paysan de France — et, au surplus, à celui de tous les pays — par son amour fanatique de la terre : amour féroce, âpre et séculaire instinct de possession ; invincible désir de conserver, avec la totalité du lopin ancestral, la chaumière du père et de l'aïeul ; tentation de voir dans le mariage bien plutôt l'union de deux champs limitrophes, d'un pré et d'une pièce de blé, ou l'addition d'une seconde vache à la première, que l'harmonie de deux caractères ou le besoin de fonder une famille ; amour de la terre qui rend avare et processif, soupçonneux et méchant, sème la discorde entre voisins et membres d'une même famille, et fait, pour tout dire, de ces cinq vieux mots de France : *qui terre a, guerre a*, le plus désagréablement moderne de tous nos proverbes à assonance archaïque.

Cet « imbécile amour », planté au cœur du paysan le moins sensible, se traduit le plus communément dans les pays de petite propriété — et la Pologne russe en est un depuis 1865 — par la haine irraisonnée des enfants pour le père

cassé par l'âge, lorsque ce dernier s'obstine à conserver sa terre, au lieu de s'en démettre par devant notaire au profit de ses fils adultes, plus aptes à la mettre en valeur. C'est ainsi que plus d'un parallèle pourrait être établi entre le vieux Beauceron de Zola, ce grotesque roi Lear de village, le père Fouan, persécuté par ses deux fils et sa fille qui veulent le forcer à se démettre de ses biens en leur faveur, et l'amoureux sexagénaire des bords de la Pilica, Boryna, qui refuse d'envisager le partage « de son vivant », et n'hésite pas à frustrer ses enfants de champs sur lesquels ils comptaient, en se remariant avec une jeunesse, Jagna Dominikówna, et lui faisant donation de six de ses meilleurs arpents. L'obstination des deux vieillards provoque les mêmes aigres récriminations des jeunes, qui voient les meilleures années de leur âge adulte s'écouler vainement à trimer comme des valets de ferme sur une terre qui n'est pas la leur, et éprouvent, automne après automne, la suprême, la cuisante douleur de semer à pleines poignées un grain qui ne germera pas pour eux.

Balzac avait déjà fait remarquer — j'allais dire décrété — « que les paysans n'ont, en fait de mœurs domestiques, aucune délicatesse », que « les enfants sont pour eux des capitaux ou des instruments de bien-être », que « l'intérêt est le seul mobile de leurs idées », qu' « il ne s'agit jamais pour eux de savoir si une action est légale ou immorale, mais si elle est profitable [1] ».

Zola a cru devoir réagir plus violemment encore contre le préjugé sans cesse renaissant qui veut faire du paysan un homme doux et débonnaire, un Arcadien d'idylle, le plus heureux et le plus vertueux à la fois des mortels. Ses Beaucerons sont plus grossiers que des animaux, et cent fois plus cruels. Ce ne sont plus des Beaucerons de Beauce, des Français de France, mais des Beaucerons de Zola, des Iahoos plus orduriers même que ceux du venimeux Irlandais.

Les Normands de Maupassant sont un peu leurs cousins : ce sont pour la plupart des maniaques et des ivrognes, épris de basse chicane et sordidement avares.

1. Balzac, *les Paysans*, 1re partie, chapitre III.

Le paysan polonais de Reymont est peut-être moins brutal et moins inhumain que son congénère français, vu par les yeux de nos réalistes ; il scandaliserait même ces derniers par les retours de bonté instinctive, par les sursauts de générosité dont il est coutumier quand un peu moins de glaçante misère lui défige le cœur ou qu'un coup du sort trop « canaille » s'abat sur le voisin. Mais, le cas échéant, il n'est ni moins rapace ni moins indélicat : peut-on dire, par exemple, que la chasse immonde à laquelle se livre la petite gueuse de la Trouille pour dérober à son vieux grand-père Fouan le magot convoité, soit beaucoup plus éhontée que la conduite du forgeron de Lipce, le gendre sournois de Boryna, plongeant le bras dans le bahut à grain pour y chercher les roubles qu'il y suppose cachés, cependant que le vieux gît à côté, inerte et sans connaissance sur son lit de mort? L'analogie est frappante, et l'on serait même tenté de se demander si Reymont ne s'est pas souvenu ici de l'épisode de *la Terre*.

Le paysan français est né soupçonneux. L'inimitié de la nature lui fait redouter celle des hommes. Offrez-lui une aide désintéressée, son premier mouvement sera de se défier. Aussi Balzac serre-t-il la vérité psychologique d'assez près lorsqu'il fait s'écrier « naïvement » à l'un de ses paysans, saisi d'inquiétude en voyant la physionomie de son gendre s'adoucir aussi bien que sa parole : « Quéque tu veux me voler [1]? »

Ce paysan pourrait être polonais. N'en soyons point surpris, car qui donc aurait sucé la méfiance avec le lait maternel, sinon le *chlop*, ignorant et illettré, tondu de plus près par le Juif, marchand de bestiaux ou courtier en grains, qu'il ne l'était jadis par son seigneur, pressuré par des fonctionnaires russes corrompus et dépensiers, et, pour comble, trop souvent dépossédé de la terre qui lui revient de droit par le colon allemand, cuirassé d'insolence et bardé de capitaux?

De même que les besognes essentielles et certains traits de caractère violemment accusés se retrouvent presque invariablement dans toutes les races de paysans, de même le cadre habituel de la vie villageoise semble leur être commun dans

1. Balzac, *les Paysans*, 1re partie, chapitre IV.

ses grandes lignes. On se souvient de ce Rougon de Zola, vétéran de Solférino, à qui l'on demande : « Qu'est-ce que c'est, l'Italie? » et qui répond sans hésiter : « Mais, l'Italie, c'est comme chez nous. Il y a de la culture, il y a des bois avec des rivières... Partout c'est la même chose. » Ce Rougon des campagnes n'est pas loin d'être un profond philosophe. S'il avait été en Pologne, il aurait sans doute remarqué qu'une chaumière de là-bas ne laisse pas de ressembler à certaines chaumières vieillottes de chez nous. En voici une, vue et décrite par Reymont :

Grande et basse, bâtie à l'ancienne mode, par le trisaïeul de Klenb, disait-on, elle avait cent cinquante ans bien tassés, s'accroupissait à terre, s'affaissait comme une vieille et touchait déjà la haie de son chaume, au point qu'on avait dû l'étayer à l'aide de perches pour qu'elle ne s'effondrât pas tout à fait [1].

Qu'on lui compare cette autre, qu'a vue Zola en Beauce :

La pauvre vieille maison patrimoniale des Fouan, bâtie il y avait trois siècles par un ancêtre, était aujourd'hui branlante, lézardée, tassée, raccommodée de toutes parts, le nez tombé en avant sous le souffle des grands vents de la Beauce. Dire que la famille l'habitait depuis trois cents ans, qu'on avait fini par l'aimer et par l'honorer comme une vraie relique, si bien qu'elle comptait lourd dans les héritages [2] ! »

De même, le cabaret reste partout le cabaret, qu'il s'appelle le *Grand I Vert*, comme dans *les Paysans* de Balzac, le *Bon Laboureur*, comme dans *la Terre*, ou qu'il porte pour tout nom et pour unique enseigne la trogne du Juif Jankiel qui y soutire la *wodka* du tonnelet et les derniers kopecks des poches du pauvre peuple, comme dans les *Chlopi*. Il est tour à tour le « Parlement du peuple » (le mot est de Balzac), chaque fois qu'il y a une affaire importante à régler au village ou un intérêt collectif à sauvegarder, le lieu de rendez-vous obligé pour tous ceux qui ont conclu ou vont conclure un marché, le refuge où l'on va noyer soucis et peines de cœur — noyer le ver, disent les Polonais —, voire même le salon des invités

1. *L'Hiver*, p. 260 (édition Gebethner et Wolff).
2. Zola, *la Terre*, p. 391 (édition Charpentier).

et la salle de danse, aux jours d'accordailles et de mariage : ici encore, c'est en Pologne « comme chez nous ».

Et tant d'autres menus détails, tant d'autres coutumes qui font du *chlop*, croirait-on, le sosie du *pésant* de l'ancienne France ! Il n'est pas jusqu'aux procédés de maraude qui ne soient analogues en Pologne et en Bourgogne : combien de fagots, ramassés dans l'un et l'autre pays en vertu du droit d'affouage, et faits en dessus de bois mort, ne se composent-ils pas à l'intérieur de bois vert, souvent coupé parmi les jeunes arbres? Ou encore, chaque fois que le patron de la ferme a fait un mauvais marché et sent le besoin de passer sa colère sur quelqu'un — qu'il s'appelle Wojtek Kobus ou Alexandre Hourdequin — ne s'en prend-il pas invariablement au garçon ou à la fille de ferme, leur reprochant les plaques de fumier durci qui adhèrent aux flancs des vaches, s'écriant que c'est « dégoûtant de les abandonner dans une pourriture pareille »?

Mais là s'arrête la ressemblance ; car lors même que la vie est apparemment la même à proximité des sources du Loir et dans la haute vallée de la Wartha, l'inégalité de traitement et de tempérament ne tarde pas à nous faire saisir des notes divergentes et constater de profonds écarts.

Deux citations le montreront à merveille : Zola et Reymont se sont tous deux essayés à décrire la monotonie mesquine et grandiose, le terre à terre quotidien de la vie rurale. Voici d'abord comme s'écoulent les jours au village de Rognes en Beauce :

Deux ans s'étaient passés, dans cette vie active et monotone des campagnes ; et Rognes avait vécu, avec le retour fatal des saisons, le train éternel des choses, les mêmes travaux, les mêmes sommeils.

Il y avait en bas, sur la route, à l'encoignure de l'école, une fontaine d'eau vive, où toutes les femmes descendaient prendre leur eau de table, les maisons n'ayant que des mares, pour le bétail et l'arrosage. A six heures, le soir, c'était là que se tenait la gazette du pays ; les moindres événements y trouvaient un écho, on s'y livrait à des commentaires sans fin sur ceux-ci qui avaient mangé de la viande, sur la fille à ceux-là, grosse depuis la Chandeleur ; et, pendant les deux années, les mêmes commérages avaient évolué avec les saisons, revenant et se répétant, toujours des enfants faits trop tôt, des hommes

soûls, des femmes battues, beaucoup de besogne pour beaucoup de misère. Il était arrivé tant de choses et rien du tout [1].

Et voici la gazette de Lipce, tenue par Reymont :

Le temps marchait, d'un pas lent et égal, comme les heures au cadran de l'horloge : pas moyen de les devancer, ni de les arrêter !

L'hiver était toujours rigoureux, quoique plus changeant que de coutume ; tantôt c'étaient des gelées comme même les plus vieux du village ne se souvenaient pas d'en avoir vu, tantôt de formidables chutes de neige, puis des semaines entières de dégel, au point que les fossés débordaient et que les champs noircissaient ; puis c'étaient des rafales et des tourbillons de neige tels qu'on ne voyait plus rien du monde ; et après venaient des jours tranquilles et calmes, et le soleil chauffait si fort que les routes fourmillaient d'enfants, que l'on ouvrait les portes toutes grandes, que chacun se sentait transporté de joie et que les vieux se chauffaient au pied des murs.

Toutes choses allaient donc à Lipce selon l'ordre éternel du monde. Celui dont le sort était qu'il mourût, mourait ; tel dont le destin était de se réjouir, s'en donnait à cœur joie ; celui à qui la misère était échue en partage, se lamentait ; cet autre que la Providence avait désigné pour être malade se confessait et attendait le trépas, et le temps se traînait tant bien que mal, avec l'aide de Dieu, jour après jour, semaine après semaine, en attendant que vînt le printemps ou ce que le sort réservait à chacun.

Et pendant ce temps, la musique tonnait chaque dimanche au cabaret, on chahutait et l'on buvait ; parfois on se querellait ou l'on en venait aux mains, tant et si bien que le curé tançait les coupables du haut de la chaire et que de longs procès s'engageaient. La Klenbianka se maria sur ces entrefaites ; les réjouissances durèrent trois jours et furent si bruyantes qu'on racontait que Klenb avait emprunté à l'organiste cinquante roubles pour ce mariage. L'adjoint célébra assez convenablement les fiançailles de sa fille avec Ploszka. Ailleurs c'étaient des baptêmes qu'on célébrait, mais pas bien souvent : ce n'était pas encore la saison, car beaucoup de femmes n'attendaient leur terme qu'au printemps.

C'est aussi à peu près vers ce temps que mourut le vieux Pryczek, après une semaine à peine de maladie. Il n'avait que soixante-quatre ans, le pauvre chetiot ! Comme ses enfants avaient préparé un repas funéraire fort copieux, tout le village alla à l'enterrement.

Parfois on se réunissait le soir pour filer, et il venait tant de filles et de garçons, on s'amusait et l'on riait de si bon cœur, que c'en était un plaisir, d'autant que Mateusz, tout à fait remis, servait de boute-entrain à la jeunesse et était toujours le premier à faire les cent coups.

1. Zola, *la Terre*, p. 141.

Et tous ces commérages, ces médisances, ces paroles blessantes, ces querelles, ces prises de bec entre voisines ! Il y en avait tant et tant que le village en résonnait tout entier. Ou bien encore il arrivait une mendiante familière qui racontait diverses choses sur le vaste monde et restait des semaines au village.

Parfois il arrivait une lettre de quelque gars au régiment, et c'en étaient alors des lectures, des conciliabules, des racontars, des filles qui soupiraient, et des mères qui pleuraient ! On en avait pour des semaines entières.

Et tant d'autres choses encore ! Voilà que Magda était entrée en service au cabaret ; puis le chien des Boryny avait mordu le fils aux Walki, qui menacèrent d'intenter un procès ; puis la vache des Jendrzej s'étrangla avec une pomme de terre, si bien qu'Ambroise dut l'abattre ; Grzela emprunta cent cinquante roubles au meunier et dut hypothéquer son pré d'autant ; puis le forgeron acheta une paire de chevaux et tout le monde en fut très surpris, et l'on discuta à ce sujet à perte de vue ; puis le bienfaiteur [1] fut malade toute une semaine et il fallut que le curé de Tymow vînt en voiture le remplacer, — et on parlait de voleurs ; les femmes racontaient diverses choses épouvantables ; il était question de loups qui avaient, paraît-il, étranglé des moutons au château, des soucis du ménage, du monde, des gens, et de bien d'autres choses encore — qui d'ailleurs pourrait s'en souvenir ou les raconter? Et toujours il y avait quelque chose de nouveau, qui toujours suffisait à faire trotter les langues pendant toute la journée et les longues soirées. Car ce n'était certes pas le temps qui manquait à personne en cette saison d'hiver [2].

On reconnaît nettement combien plus minutieuse est l'enquête de Reymont. Simple amplification, objectera-t-on. D'accord. Mais amplification en profondeur. Reymont serre son sujet de plus près que son devancier français; sa vision est plus pénétrante, son analyse plus complète. Voyez avec quel art consommé il s'attache ici à noyer le personnel dans l'impersonnel ! Il semble que l'accumulation même des faits divers qui remplissent sa chronique lui soit comme un moyen de les relier plus sûrement à la vie collective du Village, personnalité unique et toute-puissante, vorace accapareuse de vies individuelles, qui absorbe et engloutit tout en elle, comme le Kronos de la Fable qui dévorait ses propres enfants.

Peut-être sent-on aussi, jusque dans la traduction, combien la langue de l'annaliste polonais est proche, par son ingénuité

1. C'est-à-dire le curé.
2. *L'Hiver*, p. 225-227.

toute dépourvue d'apprêt, de celle d'un conteur populaire. Mais hâtons-nous surtout de noter au passage avec quelle justesse il nous remontre que la monotonie de cette vie n'est qu'illusion de citadin blasé, car les jours et les semaines sont pour le paysan, qui est après tout le meilleur juge, bourrés d'événements quotidiens dont l'un est plus palpitant d'intérêt que l'autre. Écoutez plutôt avec quel étranglement d'émotion le vieux valet de ferme Kuba, qui agonise dans l'écurie de ses maîtres avec le chien Lapa pour unique compagnon, tend l'oreille aux bruits du village, qui en sont pour lui comme la vivante et passionnante histoire :

De la maison retentissaient les éclats de voix colères de Jagustynka, des bruits de pas et le remuement de meubles traînés de chambre en chambre.

— Ils se préparent à déménager ! — murmura Kuba.

De temps en temps quelqu'un passait en carriole sur la route, mais rarement. Un chariot vint à passer avec un grincement aigu. Kuba le reconnut aussitôt.

— Le chariot des Klenby, celui à un cheval et à ridelles ! Ils vont certainement chercher des feuilles sèches à la forêt. Mais oui, l'essieu de la roue d'avant est usé, et voilà pourquoi le sable s'y met et grince au frottement.

C'étaient de vagues sons continuels, venant des chemins. Des bruits de pas, des bribes de conversation, des voix lui arrivaient ; des sons éloignés, à peine perceptibles, lui parvenaient en vibrations grêles, mais il les saisissait au vol et les identifiait chaque fois :

— Le vieux Pietras qui va au cabaret, — marmonnait-il, — la Walentowa qui pousse de grands cris... les oisons de quelque voisine ont pour sûr passé à travers sa haie... ce n'est plus une femme, c'est une peste ! Il me semble que voici la Kozlowa... bien sûr... la voilà qui court et qui crie... bien sûr que c'est elle !... Pietrek Rafalow... il vous bavarde, le bougre, comme s'il avait de la bouillie dans la gueule... la jument du curé qui va chercher de l'eau... elle s'arrête... elle se cogne contre les roues... vous verrez, elle se cassera les jambes un de ces jours...

C'est ainsi que lentement il identifiait tous les bruits, se promenait en pensée par le village, se démenait, courait de-ci de-là, se faisait du souci et vivait de la vie de tout le village. Il s'oubliait si bien dans sa tendre vision qu'il s'aperçut à peine que le jour s'écoulait lentement, que les murs s'assombrissaient, que l'ouverture de la porte se ternissait et que la pénombre se faisait dans l'écurie [1].

1. *L'Automne*, p. 322-23.

Reymont semble donc plonger plus profondément dans le flot bouillonnant de la vie paysanne que la moyenne des écrivains qui ont étudié les mœurs rurales. L'une des raisons de ce succès pourrait bien être qu'il n'est pas tout à fait romancier, ou pour mieux dire, qu'il est un peu plus que romancier : le romancier, par cela même qu'il distingue ses personnages de leur milieu et les juge susceptibles d'intéresser longuement le public, laisse obscurément entendre qu'ils sont quelque peu exceptionnels, malgré qu'il s'en défende, s'il est naturaliste. Reymont procède différemment : au lieu de créer des types, comme Balzac, il nous présente des individus assez semblables au physique et au moral, les groupe coude à coude, et nous fait constater *de visu* qu'ils ont tous été coulés dans le même moule et qu'il serait vain autant que pédant de prétendre les différencier avec l'exactitude de la science. Voici comme il s'y prend par exemple pour nous donner quelque idée de la galerie de femmes rassemblées chez les Klenby pour la veillée des fileuses :

La Klenbowa avait invité presque uniquement des femmes âgées, ses parentes ou ses intimes. Elles arrivèrent à l'heure, sans se trop devancer l'une l'autre, ni non plus arriver trop en retard, car chaque commère était bien aise de se joindre aux autres pour bavarder toutes ensemble et écouter les nouvelles.

La première à venir fut, comme de coutume, la Wachnikowa, qui s'amena avec une touffe de laine dans son tablier et ses fuseaux de taille sous le bras ; puis vint la Golenbowa, la mère de Mateusz, grimaçante comme si elle avait bu une lampée de vinaigre, la tête emmitouflée, toujours grognant et se plaignant de tout ; derrière elle, comme une poule couveuse qui glousse en gonflant ses ailes, suivait la Walentowa ; après elle, la Sikorzyna, sèche comme un manche à balai, tapageuse comme quatre, la plus acharnée de toutes dans les disputes entre voisines ; après elle encore, la Ploszkowa, grosse comme une futaille, roulant plutôt qu'elle ne marchait, la trogne rouge, l'air bien en point, toujours sur son trente et un, infatuée d'elle-même, prête à donner des ordres à n'importe qui, et forte en gueule comme pas une, mais généralement peu aimée ; deux pas derrière venait la Balcerkowa, trottinant sans bruit, aux aguets comme un matou, sèche, petite, ratatinée, l'air morne, grande chicanière qui avait des prises de bec avec la moitié du village et allait tous les mois en justice ; après elle, la Kobusowa, femme de Wojtek, fit son entrée, l'air insolent, quoiqu'elle n'eût pas été invitée; c'était la pire des bavardes et elle avait l'humeur si terriblement jalouse qu'on se gardait de son amitié comme

du feu. La femme de Grzela-à-la-gueule-de-travers vint aussi, toute fatiguée et essoufflée : buveuse, railleuse et astucieuse en diable, elle chapardait tout ce qui lui tombait sous la main. Sochowa la vieille, la mère du gendre des Klenby, en était aussi : c'était une femme tranquille, pieuse à souhait ; hormis la Dominikowa, personne ne passait autant de temps qu'elle à l'église ; *il en vint aussi d'autres, mais ainsi faites qu'on ne sait trop que dire d'elles, car elles se ressemblaient comme oies en troupeau, si bien qu'on ne pouvait distinguer l'une de l'autre, à moins que ce ne fût à leur costume* — tout ce peuple de femmes afflua donc à la réunion, chacune avec quelque ouvrage, l'une avec de la laine à filer, telle autre avec du lin ou de l'étoupe, d'aucunes avec de la couture ou encore une poignée de plumes d'oie à ébarber, à seule fin de ne pas avoir l'air de venir les mains vides, uniquement pour faire marcher les langues.

Elles s'installèrent en formant un grand cercle au milieu de la chambre, au-dessous de la lampe suspendue au plafond, comme des buissons plantés autour d'une large corbeille dans un jardin : des buissons épais et touffus dont le feuillage aurait été fripé par l'arrière-automne, car elles étaient déjà bien vieilles et presque toutes du même âge [1].

On surprend ici la façon dont Reymont procède pour dépersonnaliser ses paysannes : sans doute, à force de chercher — il le dit, d'ailleurs — on leur pourrait trouver à chacune un trait distinctif, mais qu'est-ce qu'un trait distinctif, la couleur d'un fichu ou l'épaisseur d'une taille, quand, par ailleurs, elles se ressemblent comme une couvée d'oies, comme un alignement de buissons de même venue?

Quiconque se penche tout le jour sur la terre est bien près de perdre toute individualité et se confondrait pour un peu avec la glèbe, comme le lièvre se confond avec le sillon. C'est tout au plus lorsque l'hiver arrive, lorsque le paysan a été momentanément arraché à son champ, qu'il retrouve un rudiment de *moi* et qu'on parvient à le distinguer de ses compagnons de misère :

C'est que l'hiver arrivait ; le peuple détachait ses mains fatiguées de la terre nourricière ; chacun détendait son échine courbée, délassait son âme endolorie, se redressait de toute sa taille, et l'un devenait l'égal de l'autre dans l'absence de contrainte et dans le repos. Ils sentaient tous instinctivement que chacun d'eux apparaissait dans son indi-

1. *L'Hiver*, p. 258-259.

vidualité distincte ! C'est comme la forêt : allez donc distinguer chacun de ses arbres en été, quand elle se serre contre la terre natale dans son fouillis de verdure partout la même ! Mais que la neige vienne à tomber, que la terre en soit couverte, et aussitôt vous voyez chaque arbre séparément, et en un clin d'œil vous reconnaissez qu'un tel est un chêne, cet autre un charme, cet autre encore un tremble.

C'était exactement la même chose pour le peuple [1].

Reymont nous apparaît donc comme le Fabre de cet attachant insecte qu'est le paysan polonais. C'est du dedans qu'il observe la ruche villageoise, et il l'observe avec une si surprenante acuité de vision, il se libère si complètement des influences et des préjugés d'école, et s'écarte si étrangement de nos méthodes, que son œuvre en acquiert un caractère et un prestige uniques.

***

Et cependant rien jusqu'à présent — ou si peu ! — de spécifiquement polonais. Nous n'avons guère relevé que des traits généraux d'humanité paysanne magistralement analysés par un artiste-né, dont l'art s'emploie par nature à se dissimuler.

Est-ce à dire que les *Chlopi* ne donnent pas l'impression d'une œuvre proprement polonaise? Ce serait une erreur de le croire, car il est impossible de rêver un produit aussi profondément — j'allais dire impitoyablement — polonais, dans sa forme et surtout dans sa matière, que les *Chlopi*.

C'est qu'en effet Reymont a été excellemment servi par ses héros, les paysans de Pologne, dont les coutumes et le costume, les croyances et le caractère, les traditions et jusqu'à l'ignorance offraient le plus curieux choix de « couleur locale » que l'on trouvât peut-être dans toute l'Europe vers la fin du siècle dernier. Ne nous étonnons donc pas de trouver dans les *Chlopi* comme le bréviaire des traditions et du particularisme villageois en Pologne.

Où donc réside cet exotisme, si accusé que dès la première

1. *Ibid*, p. 186.

page de *l'Automne* on se sent très loin de la France, « quelque part dans le monde »?

Il se glisse et s'insinue partout. Il est d'abord dans le paysage, dans la couleur noire de la terre, dans le ciel pesant de la Pologne, dans la ligne d'horizon basse et fuyante, dans les brouillards épais du matin, dans la fréquence des étangs « comme voilés d'une gaze blanche et légère », dans l'accroupissement des villages « serrés contre terre comme des chenilles grises », « enterrés parmi les vergers et les haies vives », dans les dunes plates et sablonneuses qui s'élèvent de loin en loin et où poussent de rares genévriers; il est dans les gros poiriers touffus dont les alignements séparent un champ d'un autre, dans les prairies humides et rousses où barbotent les cigognes en claquant gravement du bec, dans le vol circulaire des vanneaux qui passent et repassent devant les saints arbres de la croix et autres figurations du Seigneur qui ornent les carrefours, et jusque dans les champs à moitié inondés, dont seules « les échines, noires et saturées d'eau, affleurent toutes reluisantes, comme des anguilles échouées ».

Les passages descriptifs ne se comptent pas dans les *Chlopi* ; Reymont est comme hanté par les horizons de son pays de plaines, au charme si particulier. Le même paysage, le même village, le même moulin, la même lisière de forêt nous sont peints à la manière impressionniste sous tous leurs aspects, dans toutes les saisons : sous le ruissellement d'une interminable pluie d'hiver qui transmue la terre en boue — en boue polonaise, dans le blondoiement doré d'un coucher de soleil automnal ou dans les aveuglantes clartés d'un midi de juin. L'auteur n'est pas seulement le conteur d'événements véridiques et l'historiographe du village de Lipce, il est aussi le peintre de paysages successifs dont chacun a sa valeur momentanée et dont l'ensemble constitue, en même temps qu'un vrai trésor de couleur locale, comme le vivant commentaire des paysages nationaux peints par un Witkiewicz ou un Stachiewicz.

Si l'on regarde de près le hameau polonais, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il ne ressemble pas tout à fait aux autres hameaux d'Europe.

Les chaumières d'abord y sont d'authentiques chaumières à toit de chaume ; au lieu de se presser sur la route, elles s'en tiennent un peu à l'écart, et les plus vieilles d'entre elles — c'est-à-dire la plupart — lui tournent le flanc (*szczyt*). La façade donne sur une cour de profil variable, tandis que l'arrière-corps est comme aveuglé par les arbres du verger, et les inévitables touffes de dahlias rouges du courtil, tant l'habitation tout entière est basse et collée au sol. Cours et vergers sont bordés de haies vives qui ne s'ouvrent que pour laisser libre un court accès de la route à la ferme.

La disposition intérieure des chaumines n'est pas moins originale : elles sont coupées en deux par un corridor (*sień*, *sionka*) sur lequel s'ouvre de chaque côté une chambre. Dans les plus pauvres, ces chambres ne sont séparées de l'étable que par un rideau ou des haillons suspendus. Le plus grand nombre d'entre elles n'ont pour tout plancher que la terre grossièrement battue, pétrie en boue les jours de pluie. Les murs de bois et de pisé en sont si frêles et si minces, la protection qu'ils offrent contre la rigueur d'un hiver polonais si piètre, que les paysans sont réduits à les doubler chaque automne d'une épaisse cuirasse de feuilles mortes soigneusement tassées et retenues par des pieux fichés en terre à un grand pied du mur (*ogacenie*).

Le mobilier est des plus primitifs : il ne comprend guère que deux bancs, et un troisième, plus haut mais à peine moins étroit, qui sert de table, un ou plusieurs lits, un bahut à grain, une armoire à linge, la quenouille des femmes et quelques images de sainteté, dont une Vierge de Czenstochowa, accrochées aux parois. Ces dernières sont reblanchies à la chaux les veilles de Pâques et de Pentecôte, et l'on peut voir, en ces jours de récurage général, l'exposition totale du mobilier, déménagé dans la cour ou le verger pour faciliter la chasse aux toiles d'araignée.

Mais, plus qu'à tout autre chose, le hameau polonais doit son aspect si pittoresque au costume extraordinairement riche et coloré des paysans et des paysannes qui en sont l'âme et la vie.

Ces costumes, nationaux s'il en fût, nous ne les connaissions guère jusqu'à ces dernières années que par les reproductions

des toiles bariolées que leur ont consacrées — avec quel fervent amour ! — un Piekarski, un Wodzinowski, ou un Krasnowolski, pour ne citer que les noms les plus populaires. Or ils nous apparaissent dans les *Chlopi* sans rien perdre de leur azur ni de leur rutilance : Lipce, ce village tout grouillant de vie polonaise, est précisément habité par ces paysans des environs de Piotrkow ou de Sieradz dès longtemps renommés pour la richesse inaccoutumée et la fantaisie de leurs ajustements, et au surplus, Reymont s'entend à colorer son style comme un peintre à mélanger ses couleurs.

Les vêtements des hommes et les atours des femmes varient de village à village, voire même de chaumière à chaumière, mais il est quelques pièces d'habillement constantes, quelques couleurs favorites, qui valent qu'on tente de les définir.

Les femmes, généralement haut bottées, ont l'allure virile, mais souvent gracieuse, dans leur très courte, mais très volumineuse jupe d'indienne ou de percale ramagée de couleurs vives. Les jeunes filles portent, noué sous le menton, un fichu bigarré où le rouge domine, cependant que les femmes mariées portent un bonnet de broderie blanche empesée, depuis que la solennité des bonnetailles (*oczepiny*), célébrée lors de leur mariage, leur a conféré le droit de s'en coiffer. Les femmes mariées se distinguent d'ailleurs des jeunes filles par leurs cheveux courts, coupés au ras de la nuque : rencontre-t-on une paysanne à tresses tombantes, on peut être assuré qu'elle n'est point encore épouse. Toutes les femmes du village, jeunes et vieilles, ont le corselet en velours bleu, vert ou violet, très décolleté, broché de fils d'or, chamarré sur le devant et autour de l'encolure de verroteries de couleur, de grains d'ambre ou de clinquant. Le corselet, lui-même, dépourvu de manches, laisse passer le collet à bouillons et les amples manches de la chemise de chanvre brodée ou festonnée. Le large et lourd tablier (*zapasek*) de grosse laine rouge à raies foncées se jette les jours de pluie sur la tête et retombe sur les épaules comme un mantelet. Enfin, toute femme qui se respecte porte autour du cou rangée sur rangée de colliers d'ambre ou de corail, aux grains aussi gros que des noisettes, sans compter les croix ou scapulaires, suspendus à un cordon, qui retombent sur la poitrine.

Quant aux hommes, ils portent le plus communément les larges culottes bleues ou blanches rayées de rouge, pincées dans les bottes, la longue et lourde roquelaure en drap de laine blanc, doublée ou bordée d'écarlate et ouverte sur un gilet (*kamizela*) assez ordinairement rouge à boutons de cuivre, un ruban vert au cou en guise de cravate, la massive ceinture en cuir clouté de cuivre, large d'un empan par devant, pittoresque au possible, mais redoutée du valet de ferme négligent. Ils sont coiffés d'un bonnet de peau d'agneau noir (*baranica*) qui leur sied fort bien.

Ces costumes, qu'on dirait plus bariolés même que ceux des villages moraves ou slovaques, chatoient en des couleurs ardentes qui toutes s'harmonisent entre elles et prêtent à d'infinies combinaisons. Sans doute, la parure complète ne se déploie que les dimanches et fêtes, aux jours de foire, de marché ou de procession, mais il en reste assez, les jours ouvrables, avec les jupes, les tabliers et les fichus, pour donner de loin à un champ où travaillent femmes et filles l'aspect d'une « jonchée de pavots ».

***

Un peintre qui ne serait qu'un peintre dirait de cette fête de couleurs, si déconcertante pour quiconque est accoutumé aux vêtements sombres de la plupart de nos paysans et de nos paysannes, qu'elle suffit à donner au village polonais son charme unique. Et pourtant ce n'est là que le symbole extérieur de particularités d'âme et de vie plus curieuses encore, dont il faut aller chercher la source dans les conditions d'existence faites au paysan polonais à travers les siècles.

L'ignorance, d'abord, et le caractère arriéré de la race — exclusivement imputables au régime de l'autocratie russe et à sa haine de l'école polonaise — l'absence voulue de chemins de fer et de voies de communication, qui, encore à la veille de la guerre, reportait la Pologne à l'état de la France avant 1840, et tendait à isoler totalement le paysan de la ville; la misère toujours menaçante, due en grande partie à une natalité trop forte sur une terre trop étroite ; l'appréhension de la disette annuelle qui précédait invaria-

blement la nouvelle récolte ; l'autonomie, restreinte mais réelle, qui était accordée à la *gmina* ou groupe de hameaux des campagnes, et qui permettait à maint trait du caractère national polonais de s'affirmer et de se développer puissamment : autant d'agents de particularisme et d'éléments de pittoresque qui imprimaient à la vie du paysan polonais un sens et un caractère différents de tous autres.

La diversité des races établies en Pologne russe et les rapports — peu cordiaux, d'ailleurs — que les cultivateurs indigènes étaient obligés de nouer avec les intrus, ne pouvaient notamment manquer de servir de thème aux observations si pénétrantes de Reymont.

Le premier de ces intrus, pour le paysan, c'est le *dziedzic* ou hobereau. Quoiqu'il soit leur compatriote et qu'il parle leur langue, les paysans polonais n'aiment pas leur seigneur, auquel ils ne pardonnent pas de posséder des centaines d'arpents — grevés d'hypothèques, il est vrai — alors qu'ils sont eux-mêmes « trois à se pendre à la queue d'une seule vache », pour emprunter aux *chlopi* une de leurs savoureuses expressions. Ils savent trop bien que tôt ou tard le *dziedzic* sera forcé de vendre, et que l'acquéreur, ce ne sera point eux, dont les bras et la sueur sont le seul capital, mais bien le colon prussien, le « maudit Souabe » venu d'au delà de la frontière, qui, lui, peut toujours payer comptant.

Celui-là, ils l'exècrent, non pas seulement parce qu'ils ont hérité de leurs ancêtres la haine et le mépris de l'Allemand, mais surtout parce que l'indésirable s'infiltre partout et ne tarde pas à faire une concurrence ruineuse à quiconque a eu la maladresse de le laisser s'établir à ses côtés.

Comment aussi ne pas haïr le moscovite, le *naczelnik* prévaricateur, qui ne sait faire que deux choses, accabler le pauvre peuple de nouvelles contributions ou imposer au village une école russe, quand il en voudrait une polonaise?

Mais le grand aliment de la verve du paysan et du conteur, c'est invariablement le Juif, ce Juif polonais, sordide et détesté, pour qui tous les commerces sont bons, toutes les transactions et tous les métiers, sauf cependant le travail de la terre, trop dur pour sa débilité ; ce trafiqueur hors de pair, doué d'un flair si merveilleux qu'il se trouve comme à point

nommé dans toute chaumière où l'excès de la misère va forcer le paysan à vendre sa dernière vache, et à en accepter n'importe quel prix, si dérisoire soit-il ; ce roi des marchandeurs qu'il faut avoir vu dodelinant de la tête derrière le comptoir de son cabaret, ou jargonnant et gesticulant sur un champ de foire, sous une bordée de quolibets, pour comprendre quel altier et séculaire dégoût il inspire au paysan polonais.

Et que dire des tsiganes, voleurs et diseurs de bonne aventure, dont la venue sème l'alarme d'un bout à l'autre du village et déchaîne parmi les chiens une vraie panique d'aboiements, jusqu'à ce que tous les enfants aient été empoignés et enfermés à la maison, toutes les volailles emprisonnées au poulailler et toutes les portes d'écuries barricadées et cadenassées?

Et ces « mendigots » de Pologne, pèlerins de Czenstochowa et d'Ostra-Brama, qui font la haie devant le porche de chaque église de village, à l'issue de la grand'messe ! Et ces pauvresses haillonneuses, si vieilles et si chétives que leurs mains tremblantes ont peine à soulever la besace, pourtant à moitié vide, et que leur bâton, tout garni qu'il est à son bout inférieur de piquants de hérisson, ne suffit qu'imparfaitement à les défendre contre les assauts hargneux des chiens toujours hostiles !

C'est là une ample matière à une multitude d'incidents, tristes ou gais, à des récriminations amères contre le sort, à des attendrissements et à des colères folles, à des papotages de femmes et à des querelles d'hommes, bref à mille scènes pittoresques qui toutes ont une saveur accusée de terroir et ne sauraient permettre au lecteur le moins averti de se méprendre un seul instant : nous sommes en Pologne, car ce n'est qu'en Pologne que les choses peuvent se passer précisément ainsi.

Aussi bien, ce n'est pas seulement dans les conditions extérieures de la vie, si providentielles pour un observateur perspicace, que réside l'originalité profonde du *chlop* polonais : il faut plutôt, croyons-nous, aller la chercher dans l'âme que lui ont faite des siècles d'une existence primitive et précaire,

dans sa naïveté rêveuse et dans l'exubérance de son imagination slave, dans sa foi ardente, enfantine et dans ses superstitions, dans ses instincts de soudaine bonté ou ses brusques retours de charité, dans son fatalisme pieux, dans son conservatisme farouche autant qu'irraisonné.

Tous ces traits proprement populaires nous frappent d'autant plus dans les *Chlopi* que Reymont laisse continuellement la parole à ses personnages ; il la leur laisse même à ce point qu'une bonne moitié de sa chronique est faite des réflexions qu'échangent des faiseuses de fagots engourdies par le froid, des paroles malsonnantes que se jettent à la tête, par-dessus la haie mitoyenne, deux voisines furieuses, des cancans que débitent les femmes occupées à écanguer le chanvre au bord de la rivière, ou à butter les pommes de terre aux champs, sans parler des propos intarissables des buveurs attablés au cabaret.

Et la langue du paysan traduit si bien son âme ingénue, elle est si savoureuse à l'ordinaire qu'on pourrait faire tout un florilège d'expressions comme celle-ci : *Kazdy na swoich smieciach* (il fait bon vivre dans ses propres balayures), pour : il fait bon avoir un chez soi, ou cette autre : *Ma morgi galante przez skowronkow nawozone* (ses arpents sont copieusement fumés par les alouettes), pour : il est si pauvre qu'il n'a même pas de vache pour fumer son champ ; ou cette autre encore : *Ci, co to nietylko krowi ogon widzieli, abo te babie wszy* (ceux qui ont vu un peu plus loin que la queue de leur vache et les poux de leur femme), pour : ceux qui sont un peu sortis de leur village.

Quant aux adages et proverbes qui sont l'habituel mode d'expression et comme le recueil de la sagesse du peuple, la langue que parlent naturellement les personnages de Reymont en est littéralement criblée. Ce sont tantôt de courts dictons rimés qui font grand cas du calendrier :

> Si tu sèmes tes pois le mardi des rameaux,
> Tu récolteras un plein sac pour un quart de boisseau,

et qui rappellent par la forme ces conseils géorgiques de nos ancêtres français :

A la Saint-George,
Sème ton orge ;
A la Saint-Marc
Il est trop tard;

tantôt de ces proverbes plus communs, apparentés aux aphorismes grecs et latins, mais dont la forme est toujours originale, et plus original encore le naturel digne de Rabelais avec lequel ils sont amenés au cours de la conversation.

Quand un vieux épouse une jeunesse,
Le diable en danse d'allégresse,

murmure-t-on dans le village avec des hochements de tête quand on apprend que le vieux Boryna s'apprête à épouser la toute jeune et très coquette Jagna.

Qui prêtre a dans sa famille,
Misère point ne l'étrille;

ainsi peut-on traduire assez exactement le dicton qui vient aux lèvres d'une commère jalouse de la femme de l'organiste parce que cette dernière a un fils au séminaire.

Voici deux curieuses variantes du *margaritas ante porcos* de l'évangile :

Fais entrer un veau à l'église ; tout ce qu'il y saura faire, c'est de lever la queue,

et :

Le saucisson n'est pas davantage pour le chien que le miel pour le pourceau.

En voici une autre de la peau de l'ours :

L'agneau vit encore et déjà le pelletier lui coud la toison sur le dos.

Dans ce conseil :

Quant à boire, autant boire tout un setier,
Quant à prendre du plaisir, autant en prendre tout un dimanche,

il perce quelque chose de l'antique amour du Polonais pour l'hydromel et le bon temps, et cet adage humoristique :

Paysan travailleur a fortune faite...
Pour peu qu'il prenne femme forte en gueule.

est assez malicieux pour qu'on le puisse croire tiré de l'un de nos vieux fabliaux.

Il est d'ailleurs encore un élément qui ajoute quelque saveur à cette langue paysanne déjà si savoureuse : ce sont les locutions pieuses qui reviennent constamment aux lèvres des *chlopi*, signes non équivoques d'une religiosité naïve, dès longtemps implantée dans les cœurs et dans les mœurs.

C'est ainsi que jamais un paysan n'en aborde un autre sans s'écrier : « Que le Seigneur soit loué ! », à quoi son interlocuteur répond : « Dans les siècles des siècles, amen ! » S'égarer dans une rêverie, c'est « oublier le monde de Dieu ». Le comble du bonheur, c'est d'être « chez le Seigneur Dieu, derrière le poêle ». S'apprêter à mourir, c'est « tourner les regards vers l'étable du curé » (vers le cimetière, où le curé mène ses ouailles comme au bercail), et mourir tout de bon, c'est « aller boire de la bière aux côtés d'Abraham ».

Les ancêtres du paysan polonais étaient au demeurant si coutumiers d'oraisons et savaient si exactement le temps qu'il leur fallait pour réciter chacune d'elles, que la prière — *pater, ave,* chapelet ou rosaire — est maintenant encore la seule unité de temps dont il soit fait usage dans les campagnes pour les courtes durées; on ne dira pas par exemple : attendre quelques instants, mais bien : attendre quelques *ave*.

Ce ne sont encore là que de menus et inconscients symptômes de la mystique foi ancestrale. Mais cette foi n'est pas une simple survivance fixée en des expressions surannées : elle est vivante et se traduit par des actes de touchante dévotion journalière. Aujourd'hui encore le paysan ne commence jamais sa journée sans faire sa prière à haute voix, et Reymont nous montre non sans humour, mais avec une absolue vérité, des paysannes en quête de commérages qui, dans la hâte où elles sont de courir dès l'aube à l'endroit où une meule a brûlé la veille au soir dans des circonstances mystérieuses, n'ont garde d'oublier leur prière et la murmurent à grand'erre tout en trottant vers le lieu du sinistre. C'est que la prière du Polonais n'est pas seulement une prière, c'est-à-dire l'élan d'une âme simple et confiante, le cri d'une conscience : elle a de plus la valeur et la signification d'un acte patriotique. C'est la prière

en polonais, le *Zdrowas Marya* et le *Ojcze nasz*, qui a été le véritable étendard de la patrie polonaise pendant plus d'un siècle ; c'est grâce à la prière polonaise que la patrie et le sentiment polonais ont continué d'exister en dépit des partages et des persécutions sanglantes. Les Allemands montraient qu'ils le savaient quand ils essayaient, la verge en main, de faire prier en allemand les enfants de Posnanie.

Les rapports touchants du paysan avec son curé ne sont pas moins significatifs. Que nous sommes loin du village beauceron de Zola où le bon abbé Godard a tant à se plaindre de ses paroissiens goguenards, irrévérencieux, et, pour tout dire, incrédules ! Le curé polonais n'est nulle part discuté, il est partout aimé, et ce qu'une femme à la journée de Lipce dit de son *dobrodziej* [1] : « On n'en trouverait pas de meilleur dans le monde entier », parce qu'il lui a demandé aux champs des nouvelles de son moutard baptisé à la moisson dernière, il n'est guère de paysan polonais qui ne le pense du sien. Rarement un paysan laissera passer son curé sans lui baiser la main, relever le bord de sa soutane, et esquisser le geste de le porter à ses lèvres. De lui, il accepte tout, même la honte publique d'une semonce personnelle administrée du haut de la chaire, en plein sermon, et c'est tout au plus si parfois une vieille aigrie par la vie, la mal embouchée Jagustynka, impatientée par les éloges unanimes qu'elle lui entend sans cesse décerner, s'écrie rageusement : « Et comment donc ! Bien sûr qu'il ne se crache pas sur le ventre, ni sur la barbe d'autrui, et que tout ce qu'on lui donne, il le prend sans barguigner ! » pour se faire aussitôt rappeler à l'ordre par les autres : « Ne dites donc pas de bêtises ! »

***

Mais c'est surtout par l'observance des jours de fêtes liturgiques, par le rôle énorme qu'elles jouent dans la vie du village, par les traditions et croyances qui s'y rattachent, que la foi intacte du paysan polonais achève de nous révéler son vrai caractère. Pour lui, le cours de l'année est, semble-t-il,

1. Mot à mot : *bienfaiteur*. C'est ainsi, nous l'avons vu, que le paysan polonais appelle son curé.

scandé presque autant par les anniversaires ecclésiastiques, c'est-à-dire par les épisodes de la vie du Christ ou de la Vierge, que par la simple alternance des saisons. L'imagination populaire s'est emparée de ces fêtes, les a interprétées à sa façon, les a faites siennes, et de curieuses et naïves légendes, émanations d'un tempérament exalté et rêveur, se sont accrochées à chacune, enchevêtrées avec toutes. Les coutumes profanes ainsi entées sur l'arbre liturgique en ont pris un certain lustre religieux, elles ont fini par devenir elles-mêmes comme des rites canoniques. Quel paysan polonais faillirait à abattre le cochon traditionnel pour Pâques? Quelle fille ou quel garçon oublia jamais, le lundi de Pâques, jour de *smigus*, d'arroser sans pitié à grand renfort de seringues, et parfois d'immerger sans façon à la fontaine du village, les personnes, grandes ou petites, assez imprudentes pour s'aventurer hors de chez elles?

Il faudrait un gros volume — et peut-être plusieurs — pour citer toutes les coutumes pittoresques, toutes les croyances naïves, tous les rites culinaires qui, en Pologne, s'associent à Noël et à Pâques, voire même à de simples jours ouvrables. La plus naïve peut-être de toutes ces croyances, et la plus connue pour son charmant anthropomorphisme, est celle d'après laquelle un rayon de soleil ne manque jamais, tous les samedis de l'année, de sourdre des nuages, si opaques soient-ils, afin que les langes de l'enfant Jésus, lavés au ruisseau voisin par la Vierge en personne, puissent sécher sur la haie et être prêts pour le dimanche. Si jolie est cette légende, si enfantine et si populaire, qu'elle ne trouve pas seulement créance chez les paysans : il n'est pas un aristocratique enfant de l'Ulica Kanonicza à Cracovie qui ne la connaisse et n'y ajoute foi de toute son âme ingénue.

Une autre, signalée par M. Muret dans sa brève étude sur Reymont, se rapporte à la Noël. Voici comment Rocho, une des belles figures des *Chlopi*, la narre à un cercle d'auditeurs villageois :

Chaque créature, chaque brin d'herbe, fût-ce le plus menu, le caillou le plus humble, l'étoile même que l'on aperçoit à peine, toute chose frémit de sentiment la nuit de Noël et sent que le Seigneur est né. Toute chose alors a son âme propre et attend son heure, l'heure où Jésus prendra pitié d'elle et lui dira :

— Lève-toi, petite âme, prends vie et travaille à mériter le ciel. Car même le vermisseau le plus petit et le brin d'herbe ténu, tout s'efforce à sa manière de se rendre digne et à sa manière glorifie le Seigneur. Et en cette nuit, seule de toute l'année, toutes les choses se soulèvent, s'éveillent, tendent l'oreille et attendent cette parole. Pour les unes elle vient ; celles dont ce n'est pas encore le tour restent couchées au crépuscule, attendant patiemment que l'aube luise. Telle est une pierre, telle, une goutte d'eau, ou une motte de terre, ou un arbre, ou quelque chose d'autre encore, selon que le Seigneur l'a ordonné pour chacune [1].

Et voyez avec quelle timidité les plus hardis et les plus incrédules du cercle de paysans s'insurgent contre cette touchante superstition :

Ils se turent, méditant ce qu'il avait raconté, car il avait parlé en homme sage, droit au cœur ; mais cela ne paraissait être la vérité vraie ni à Boryna ni à la Dominikowa : ils se la représentaient dans leur tête autrement, comme ci, comme ça, et ils ne pouvaient comprendre qu'il en fût ainsi. Bien sûr que la Puissance de Dieu est insondable et qu'elle peut opérer des miracles, mais que les pierres aient une âme à elles et les autres choses aussi, — cela ils ne parvenaient pas à se l'imaginer. D'ailleurs, ils n'y réfléchirent pas beaucoup plus longtemps, car voilà qu'arrivèrent le forgeron et ses enfants [2].

L'incrédulité apparaît ici comme imprégnée de foi instinctive et atavique. Combien elle est vacillante, il suffit pour s'en rendre compte de savoir que cette même Dominikowa qui doute de l'existence d'une âme des pierres, vient de dire au petit valet Witek :

En cette nuit de Noël, il n'est vache ni veau qui ne comprenne le langage des hommes et ne puisse conter comment le Seigneur naquit au milieu d'eux ; que celui qui leur parle soit sans péché, ils lui répondent en mots articulés comme des créatures humaines : c'est qu'ils sont aujourd'hui en tout pareils aux hommes, et sentent tout comme eux ; il faut donc que nous partagions l'oublie avec les vaches [3].

Et la scène traditionnelle où la bête demi-sainte est comme haussée au niveau de l'homme, et participe avec lui au rachat,

1. *L'Hiver*, p. 110.
2. *Ibid.*, p. 110.
3. *Ibid.*, p. 109.

en récompense de la douce chaleur dont elle enveloppa jadis l'enfant Jésus, voici comme elle est décrite :

Tous marchèrent vers l'étable, Witek éclairant en avant. Les vaches étaient rangées l'une à côté de l'autre et ruminaient en mâchonnant lentement, mais, troublées par les lumières et les voix, elles se mirent à gémir doucement, s'apprêtèrent pesamment à se lever, et tournèrent leurs grosses et lourdes têtes vers ceux qui entraient.

— C'est toi la maîtresse de maison, Jagus ; à toi donc de partager l'oublie entre elles : elles s'en porteront mieux et ne seront pas malades. Mais demain il ne faudra pas les traire jusqu'au soir, elles perdraient leur lait.

Jagna rompit l'oublie en cinq, et s'inclinant au-dessus de chaque vache, fit le signe de la croix entre les cornes de toutes successivement ; puis elle leur fourra à chacune son morceau dans la bouche, en le posant chaque fois sur leurs larges langues pointues.

— Et aux chevaux, vous ne leur en donnez pas? — demanda Jozka.

— On ne peut pas, voyons ! Il n'y avait pas de chevaux présents à la naissance du Christ [1]!

Comme nous sommes près, ici, de la foi de nos ancêtres par ce dernier scrupule de vérité légendaire : ce rappel de la tradition immémoriale qui n'accueille auprès de la crèche de l'enfant divin que l'âne et le bœuf tient de près à l'esprit de nos imagiers et maîtres verriers du XIIIe siècle, élevés eux aussi parmi le peuple et qui, eux non plus, ne s'écartaient jamais du code non écrit de la vivante tradition.

La coïncidence valait d'être notée, car c'est ici peut-être que nous sommes le plus près d'apercevoir l'âme profonde, l'âme archaïque du paysan polonais...

Qu'on se représente ces croyances de grandes personnes travaillant dans des cerveaux d'enfants ; voici à peu près comme elles y fructifieront :

A ce moment Witek, ému de ce qu'on avait raconté des vaches et de la voix humaine qu'elles avaient cette nuit-là, appela Jozka tout doucement et ils se rendirent ensemble à l'étable.

Se tenant par la main, tremblants de peur et faisant sans cesse de nouveaux signes de croix, ils se glissèrent jusque parmi les vaches.

Ils s'agenouillèrent près de la plus grande, comme si elle eût été la mère de tout le troupeau ; la respiration leur manquait, leurs âmes

1. *Ibid.*, p. 109.

étaient comme secouées, les larmes leur venaient aux yeux, une sainte épouvante s'emparait de leurs cœurs, comme à l'église pendant l'élévation, mais leur confiance était profonde et ils avaient la foi, car Witek se pencha jusqu'à l'oreille même de la vache et chuchota d'une voix entrecoupée :

— La Blanche, la Blanche !

Mais elle n'articula pas un mot de réponse. Tout ce qu'elle fit fut de gémir, d'agiter la tête et de claquer de la langue.

— Il lui est arrivé quelque chose, bien sûr, pour qu'elle n'ait pas répondu. Peut-être que c'est comme punition.

Ils s'agenouillèrent près d'une autre et de nouveau Witek appela, d'une voix qui déjà sanglotait presque :

— La Mouchetée, la Mouchetée !

Ils se pressèrent tous deux contre sa tête, ils écoutèrent en retenant leur haleine, mais ils n'entendirent pas un mot, pas un seul, rien...

— Bien sûr que nous avons péché, c'est pour ça que nous n'entendons pas, elles ne répondent qu'à ceux qui n'ont pas péché, et nous, nous avons péché...

— Bien sûr, Jozia, bien sûr que nous avons péché... Mon Jésus... c'est vrai... j'ai pris des bouts de corde au patron... et cette vieille courroie... et puis encore...

Il n'en put dire davantage, il éclata en sanglots tant il avait conscience d'avoir péché et tant il éprouvait de remords ; Jozka se mit pareillement à pleurer à chaudes larmes. Longtemps ils sanglotèrent l'un contre l'autre et ils ne purent se calmer que lorsqu'ils se furent confessé l'un à l'autre leurs fautes et tous leurs péchés[1]...

Scène touchante où la superstition est bien près de ne plus être superstition, tant elle est faite de candeur et comme trempée de christianisme vrai. Il faut avoir été dans une église rurale de Galicie ou de n'importe quelle autre province polonaise, y avoir entendu le peuple sangloter au récit du Calvaire, et vu les femmes s'écrouler sur les dalles dans des transports de dévotion pour comprendre toute l'émouvante vérité de cet épisode et pour saisir tout ce que comporte de mysticisme et de rêve la foi polonaise, héréditaire comme la patrie polonaise.

Il est fait dans les *Chlopi* une si large place à ces légendes puisées à même le trésor du folklore local, elles tiennent en effet une si large place dans la vie du paysan et reflètent tant de ses pensées et de ses préoccupations qu'il convient

1. *L'Hiver*, p. 114-115.

d'en relever quelques-unes encore : nous gagnerons à les connaître de mieux connaître le *chlop* qui les a imaginées.

Il est une tradition fort gracieuse qui n'est pas sans présenter quelque analogie avec celle de la Veillée de Sainte-Agnès, immortalisée par Keats, et que les jeunes Polonaises n'ont garde de laisser perdre : si une jeune fille coupe une baguette de cerisier pendant la nuit de la Saint-André (30 novembre), la plante dans un pot de fleurs rempli de terre ou de sable, et qu'à force d'en prendre soin et de la mettre au chaud derrière le poêle elle en obtienne une fleur le jour de Noël, la légende voit dans cette floraison quasi miraculeuse un présage de prochain mariage pour la jeune fille qui a planté le rameau. Évidente réminiscence de l'*Évangile de la nativité de Marie*, d'après lequel la baguette de Joseph fleurit, seule entre celles de tous les autres prétendants à la main de Marie, en signe d'élection. Ici encore la croyance du paysan polonais à l'aube du XXe siècle nous apparaît comme un legs direct du moyen âge.

Une coutume, probablement païenne à l'origine, mais si bien entrée dans la conscience populaire qu'elle a la valeur d'un rite canonique dans les églises catholiques de Pologne, veut que la veille de Pâques le prêtre bénisse devant l'autel l'eau et le feu. Chacun a pris soin d'éteindre jusqu'au dernier tison dans sa cheminée, afin de pouvoir faire une flambée avec ce feu fraîchement consacré. Et l'on pouvait assister, avant la guerre, dans maint village de Pologne, l'après-midi du samedi saint, à un défilé de femmes revenant lentement de l'église, chacune avec son cierge allumé, que toutes s'efforcent d'abriter contre le vent derrière l'écran d'une main protectrice.

En même temps, chaque famille rapportait chez soi un flacon d'eau bénite ; on se le passait de main en main et chacun en avalait une gorgée, car on prêtait à cette eau lustrale la vertu miraculeuse de préserver des maux de gorge ceux qui en avaient bu. Avec le restant, on aspergeait le bétail, sans oublier les arbres du verger, car les fruits devaient en être plus abondants et les vaches en vêler avec plus de facilité.

On a certainement remarqué que bon nombre de ces traditions se groupent autour de Pâques. C'est que Pâques, la grande fête slave, est aussi la grande fête polonaise. La

célébration en est aussi grave que compliquée. On peut littéralement dire que du mercredi saint au lundi de Pâques l'emploi du temps de la paysanne polonaise est rigoureusement déterminé par la coutume immémoriale, jour après jour, et presque heure après heure. La partie la plus astreignante et peut-être la plus sacramentelle de ces rites nationaux consiste dans la préparation des mets de Pâques, dans la cuisson des pains, dans le pétrissage des pâtes à tourte (*placki*) et à beignets (*kukielki*). Aussi, le jeudi saint, les portes des chaumières sont-elles hermétiquement fermées, car, cependant que les feux pétillent dans les cheminées, il faut soigneusement éviter qu'un courant d'air malencontreux vienne refroidir les pâtes frileuses. Gare à l'intrus qui s'aviserait de forcer l'huis ! Aucune excuse ne le garantirait des foudres de la cuisinière ! Par surcroît de précaution, il n'est pas une ménagère qui omette d'emmaillotter dans une couverture ou un édredon les tailloirs et les pétrins où lèvent les pâtes précieuses que va bénir le prêtre.

La cérémonie essentielle de la Pâque polonaise, c'est en effet — pour les enfants du moins — la bénédiction, et la dégustation des victuailles pascales (*swiencone*). Reymont ne fait que traduire fidèlement la vérité, quand, décrivant par le menu les préparatifs affairés qui se font dans la maison de Boryna, il ajoute :

> Et partout il en allait de même : chez le meunier et chez l'organiste, au presbytère, chez les pauvres locataires aussi bien que chez les propriétaires, car force était bien aux plus nécessiteux, dussent-ils même acheter à crédit ou vendre leur dernier boisseau de blé, de s'apprêter quelque menu *swiencone*, afin qu'ils puissent, une fois au moins dans l'année, à Pâques, manger à leur faim de la viande et quelques savoureuses pâtisseries [1].

Qui n'a pas de four à cuire pâtisse à la cheminée, et comme les cheminées sont de grosses mangeuses de bois, on aperçoit dans les vergers, entre les chaumières, des jeunes filles qui reviennent avec des brassées de bûches. Par endroits on voit des femmes enfarinées et décoiffées qui portent au four voisin, avec quelles infinies précautions ! — « comme un

1. *Le Printemps*, p. 150.

reliquaire à la procession » — des pâtissoires chargées de pâtes et des platées de galettes recouvertes d'édredons.

Puis il s'agit de colorer les œufs durs en jaune et en rouge, de les enjoliver de toute sorte de dessins à la cire fondue, et de faire tant d'autres choses encore, qui toutes doivent être terminées pour le samedi saint, jour où le curé vient à domicile procéder à la bénédiction : non pas qu'il aille dans toutes les chaumières, le pauvre homme aurait fort à faire ! Plusieurs ménages apportent chacun son *swiencone* dans une même ferme, choisie comme la plus spacieuse et la plus cossue, et la tournée peut être rondement menée, car le curé, vêtu de son aube et suivi d'un seul enfant de chœur chargé de la sainte aiguière et du goupillon, a tôt fait de réciter la prière consacrée et d'asperger les « dons de Dieu ». En folkloriste toujours consciencieux, Reymont n'a pas manqué de nous décrire la table sur laquelle se pressent tous les plats qui constituent le *swiencone* d'un paysan aisé. Nous avons suivi le *chlop* jusque dans les tribulations quotidiennes que lui infligent à l'envi la nature et les hommes ; quittons-le sur ce spectacle, bien fait pour le réjouir, d'une table de fête chargée de plus de mets qu'il n'en faut pour le rassasier et donner un instant trêve à ses misères :

Hanka, aidée de Jagusia et de Dominikowa, dressa auprès du lit de Boryna une grande table, couverte d'une fine nappe toute blanche, dont Jagusia ceignit les bords d'une large bande de découpures en papier rouge. Au milieu, et tout près de la fenêtre, elles placèrent une grande image de la Passion entourée de fleurs de papier, et devant elle, sur un pot à fleurs renversé, un agneau de beurre si habilement pétri par Jagna qu'il paraissait comme vivant : il avait les yeux faits de grains de chapelet ; quant à la queue, aux oreilles, aux sabots et à la petite bannière, ils étaient de laine rouge effilochée. La première rangée comprenait des pains de farine blutée et des *kolaczy* de froment, pétris au beurre et au lait ; suivaient des galettes jaunâtres pointillées de raisins secs qui ressemblaient à autant de têtes de clous. Il y en avait à côté de plus petites, celles de Jozia et des enfants. Il y avait aussi des tourtes au fromage et d'autres aux œufs, saupoudrées de sucre et de grains de pavot doux. Pour finir, elles mirent une grande terrine avec un chapelet de saucissons garnis d'œufs durs épluchés, et placèrent sur un grand plat à rôti un jambon entier et un imposant morceau de saucisson de tête, le tout garni d'œufs rougis. On n'attendait plus maintenant que le retour de Witek pour ajouter des rameaux

de myrtille bien feuillus et orner la table entière d'entrelacs de vrillées [1]...

Ce simple relevé de quelques coutumes de Pologne, le grand nombre de particularités qui font du *chlop* catholique romain un paysan profondément différent du *moujik* orthodoxe et de tous les autres paysans du monde, l'exubérante couleur locale qui se presse partout dans le village polonais, il n'en faut peut-être pas davantage pour se rendre compte combien Reymont a été servi par son modèle vivant, mais combien aussi il a eu de mérite à percevoir toute la valeur poétique du folklore et des survivances chères à son infortuné pays. Il a su accumuler dans ses quatre volumes tant de réalité spirituelle, traduire tant de vie collective et de si multiples impressions champêtres, mettre tant de sa patrie dans son œuvre, qu'on ne sait s'il faut en dire qu'elle est le plus passionnant des romans campagnards, une grandiose épopée paysanne dont même la littérature russe n'a pas l'équivalent, le duel et les amours de l'homme et de la terre, ou au contraire un document encyclopédique à ranger parmi les « témoignages d'humanité périmée » suivant le mot de Frazer, dont les destructions de la guerre mondiale rendent la conservation doublement précieuse. En réalité les *Chlopi* sont tout cela à la fois, et quelque chose de plus : le testament du dernier peut-être, et du plus paysan, des paysans d'Europe.

FRANCK-L. SCHOELL

1. *Ibid.*, p. 155-156.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

TENIR
(Récits de la vie de tranchées),
par **Max Buteau.**

C'est, contée avec un loyal souci de vérité, un naturel qui ne va pas sans grâce et qui émeut, la vie d'un mobilisé au début de la guerre, depuis l'attente au dépôt jusqu'à la tranchée, en passant par le temps d'arrêt au cantonnement d'arrière, et cela se termine par le mélancolique retour à l'intérieur du malade à bout de forces. C'est un livre à part, jusqu'ici, dans les récits de la guerre, c'est le livre des innombrables soldats qui n'ont fait que leur devoir en consacrant modestement toutes leurs forces à la patrie.

LE NEVEU DE L'ONCLE SAM,
par **Albert Boissière.**

M. Albert Boissière est fort à son aise dans le sujet qu'il a choisi : ses qualités d'entrain, d'allant et de verve qui se manifestent aussi bien dans l'invention que dans le style de ses ouvrages sont à la fois très américaines et très françaises. Il y a des auteurs qui ne sauraient écrire un distique sans y mettre des longueurs, selon la remarque d'un bel esprit du XVIIIe siècle. M. Albert Boissière, en trois cents pages, laisse à peine respirer la curiosité toujours amusée du lecteur.

LES ÉTATS CHRÉTIENS DES BALKANS DEPUIS 1815,
par **Louis André.**

Quand on traite de la question d'Orient au XIXe siècle, on fait l'histoire des guerres et des négociations par lesquelles les États balkaniques s'affranchirent successivement du joug ottoman ; on néglige trop souvent leur histoire intérieure. M. André comble cette lacune en retraçant l'évolution de chacun d'eux jusqu'à la guerre européenne : c'est une longue série de crises, de querelles nourries par des rivalités de groupes très vives chez des peuples dépourvus d'éducation politique. La péninsule a beaucoup souffert de cette situation, aggravée encore par les sanglants conflits qu'ont provoqués des ambitions territoriales. La Roumanie pourtant fit preuve de plus de sagesse. On peut espérer que nos amis de Serbie et de Grèce, guidés par Pachitch et Venizélos, y assainiront la vie publique : la prospérité de leurs pays en bénéficiera.

EN BELGIQUE.. LA ZONE DE L'AVANT,
par **Henri Malo.**

Après avoir retracé dans *le Drame des Flandres* les débuts de la guerre, auxquels il assista, M. Henri Malo étudie aujourd'hui la zone de l'avant, celle qui se trouve en contact immédiat avec les lignes allemandes, stabilisées le long de l'Yser. La vie pittoresque du cantonnement, les manœuvres des navires de guerre le long de la côte belge, les épisodes de l'innondation, les bombardements des villes, les combats d'avions, tout ce qui donne à la région héroïque un caractère inoubliable est fixé dans ces pages par le talent sobre et vigoureux de l'auteur.

L'APRÈS-GUERRE ET LA MAIN-D'ŒUVRE ITALIENNE EN FRANCE,
par **Ernest Lémonon.**

Pour les tâches de l'après-guerre, la France aura besoin d'une abondante main-d'œuvre. L'Italie peut lui en fournir une importante partie : sa population ouvrière émigre volontiers, et, si des avantages suffisants lui sont assurés, elle nous rendra d'utiles services. M. Lémonon a déjà traité ici cette question ; il la développe et définit les conditions de « l'égalité de traitement » exigée par l'opinion italienne. Ses suggestions sont une base sérieuse pour la discussion du statut des travailleurs étrangers en France.

DANS LA GEÔLE BRUXELLOISE,
par ***.

Préface de M. Paul Deschanel.

On ne se lasse pas en France des ouvrages sur la malheureuse Belgique, et on les lit d'autant plus volontiers qu'ils sont écrits par des Belges ayant fait eux-mêmes l'expérience du joug allemand. Madame *** conte leurs premiers espoirs bientôt déçus, l'entrée des Allemands à Bruxelles, puis la vie inquiète et incertaine sous l'occupation ennemie, les mesures cruelles ou vexatoires de l'envahisseur et les protestations, souvent spirituelles, du peuple bruxellois, opprimé mais fidèle au roi qui, sur l'Yser, représente la patrie. Ces souvenirs, d'un réel intérêt documentaire, apportent un émouvant témoignage sur les populations belges qui attendent avec confiance, suivant le proverbe wallon, *l'heure qui tout payera.*

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **3** fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris